3 1761 03525 4267

562
11
I

QUESTIONS LITTÉRAIRES

ET

SOCIALES

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

UNE TACHE D'ENCRE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . . . . 1 vol.
LES NOELLET. . . . . 1 —
A L'AVENTURE (croquis italiens). . . . . 1 —
MA TANTE GIRON. . . . . 1 —
LA SARCELLE BLEUE. . . . . 1 —
SICILE (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). . 1 —
MADAME CORENTINE. . . . . 1 —
LES ITALIENS D'AUJOURD'HUI. . . . . 1 —
TERRE D'ESPAGNE. . . . . 1 —
EN PROVINCE. . . . . 1 —
DE TOUTE SON AME. . . . . 1 —
LA TERRE QUI MEURT. . . . . 1 —
CROQUIS DE FRANCE ET D'ORIENT. . . . . 1 —
LES OBERLÉ. . . . . 1 —
DONATIENNE. . . . . 1 —
PAGES CHOISIES. . . . . 1 —
RÉCITS DE LA PLAINE ET DE LA MONTAGNE. . . . 1 —
LE GUIDE DE L'EMPEREUR. . . . . 1 —
CONTES DE BONNE PERRETTE. . . . . 1 —
L'ISOLÉE. . . . . 1 —

ÉDITION ILLUSTRÉE

LES OBERLÉ, un volume in-8° jésus, aquarelles et dessins d
CHARLES SPINDLER.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays.
y compris la Hollande.

646-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 7-06.

RENÉ BAZIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUESTIONS LITTÉRAIRES ET SOCIALES

81993
7/5/07

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PQ
2193
B3A16
190-

QUESTIONS LITTÉRAIRES ET SOCIALES

UN PEINTRE ÉCRIVAIN : FROMENTIN[1]

Tout le monde sait qu'Eugène Fromentin est né à la Rochelle, le 24 octobre 1820; qu'il a commencé, comme une infinité d'autres, par faire son droit; qu'on l'a même aperçu dans l'étude d'avoué de Me Denormandie; qu'il a été vaguement poète avant d'être peintre, et peintre en même temps qu'écrivain; qu'il est mort en 1876, laissant quatre volumes : *Un été dans le Sahara, Une année dans le Sahel, Dominique* et *les Maîtres d'autrefois*. Sa biographie tient dans ces quelques lignes. Il fut un délicat et un tendre, un modeste et un aristocrate, un artiste de nuances, dont la force est en dessous, dans la trame de l'œuvre et dans la conduite de

1. Conférence faite à l'Institut Rudy (Société des Conférences), le 29 mars 1897.

la vie. A-t-il été un grand écrivain? Maintenant qu'il ne peut plus avoir d'envieux, sa gloire grandira-t-elle? Doit-il monter, du rang des bons auteurs à celui des vrais maîtres? Laquelle de ses œuvres lui en donnerait le droit? J'essayerai de dire là-dessus ma pensée, en prenant pour division la division même de l'œuvre de Fromentin, puisqu'il a touché à trois genres littéraires : le récit de voyage, le roman, la critique d'art, exemple assurément d'une belle variété d'aptitudes et aussi d'une certaine inquiétude d'esprit.

Et d'abord, si j'ouvre *Un été dans le Sahara*, *Une année dans le Sahel*, je reconnais en Fromentin une qualité éminente, nécessaire désormais à tout romancier, moderne au moins dans le degré où nous l'avons poussée, qualité à la fois physique et mentale, à moitié naturelle et à moitié acquise, et que, faute d'autre nom, j'appellerai l'œil.

Il ne s'agit pas seulement d'avoir de bons yeux, ni myopes, ni presbytes, voyant de loin, voyant de près, voyant juste et rapidement, et une âme claire, qui ne déforme pas l'image; il faut entendre par là une acuité de tous les sens, la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, une aptitude singulière à toutes les perceptions externes dont l'art peut tirer parti, et à laquelle se joint, ordinairement, la mémoire spéciale des images. Celui qui possède ce don de joie et de souffrance en est presque victime. Il ne peut se sous-

traire à l'afflux des impressions qui viennent de toutes parts. S'il entre dans un salon, à peine a-t-il passé la porte, que déjà la couleur des objets, leur harmonie ou leurs contrastes, leur arrangement et la subtile personnalité qui s'en dégage se sont révélés à lui, il peut les redire et n'aura besoin, pour cela, d'aucun effort. S'il est présenté à une femme, il sait immédiatement la nuance de ses yeux, son teint, sa coiffure, sa toilette, et mieux encore l'intime pensée qu'elle n'a pas dite, la réponse à peine perceptible d'une âme qui a vite passé derrière la fenêtre, et la grâce qu'elle a eue, ou qu'elle n'a pas voulu avoir, ou qu'en la cherchant elle n'a pas trouvée. Tout se réfléchit dans ces yeux-là, tout converge vers eux, s'y précipite en images successives, et ils retiennent tout.

Les gens qui possèdent ce don de la vue sont de plus en plus nombreux. L'éducation tend à le développer. Les expositions de tout genre, la multiplication des livres illustrés et des affiches, la fréquentation du théâtre, les voyages économiques répandent jusque dans la foule la science des formes et des couleurs. Une source de jouissances nouvelles s'ouvre pour une plus large humanité. En même temps, la littérature devient plus descriptive, et perfectionne ce qu'on peut nommer la partie plastique de son art. Nous supportons des paysages écrits qui eussent paru fastidieux à nos pères; nous com-

prenons des juxtapositions de teintes qui leur auraient semblé dénuées d'intérêt et d'à-propos; nous tolérons le rouge, le jaune, le vert, le bleu, l'or dont tant de pages sont bigarrées; nous exigeons que les personnages soient nettement posés, et leur geste nous importe autant que leur psychologie. En un mot, nous demandons aux écrivains la comédie totale, corps et âmes. Pour l'écrire, il est nécessaire qu'ils aient ce don de l'œil dont beaucoup d'écrivains anciens, et des plus grands, se sont passés, et il est vrai de dire que jamais, au cours de l'histoire, la littérature et la peinture n'ont été si voisines. Elles diffèrent de procédés, mais elles exigent les mêmes qualités de vision, la même sensibilité extrême ou pittoresque. Chacun se représenterait parfaitement aujourd'hui Pierre Loti paysagiste, Paul Bourget peintre d'intérieur et de portraits, Daudet aquarelliste, Paul Arène, ou tel autre, pastelliste. Évolution considérable, qui n'est pas encore achevée, et qui, s'il est permis de prophétiser, tuera le roman purement psychologique. Évolution heureuse, et qui nous rappelle cette vérité, parfois méconnue, que les hommes ne sont pas seulement des esprits songeurs et des âmes repliées, mais des âmes pensantes dans des corps agissants, enveloppés les uns et les autres par l'humanité vivante et par la nature.

Rien ne montre mieux cette différence de vision

que la comparaison de deux portraits écrits à deux siècles de distance. Voici un duc et pair de la Cour de Louis XIV, peint par un ennemi que vous devinerez sans peine :

« La plus vaste et la plus insatiable ambition, l'orgueil le plus suprême, l'opinion de soi la plus confiante et le mépris de tout ce qui n'est point soi le plus complet; la soif des richesses, la parade de tout savoir, la passion d'entrer dans tout, surtout de tout gouverner; l'envie la plus générale, en même temps la plus attachée aux objets particuliers et la plus brûlante, la plus poignante; la rapine hardie jusqu'à essayer de faire sien tout le bon, l'utile, l'illustrant d'autrui; une vie ténébreuse, enfermée, ennemie de la lumière... une profondeur sans fond : c'est le dedans. Le dehors, comme il vit et qu'il figure encore, on sait comme il est fait pour le corps : des pieds, des mains, une corpulence de paysan et la pesanteur de sa marche, promettaient la taille où il est parvenu. Le visage tout dissemblable : toute sa physionomie est esprit, affluence de pensées, finesse et fausseté, et n'est pas sans grâces. »

Le duc de Saint-Simon ajoute plus loin : « Point de semaine qu'il ne mangeât plusieurs fois chez moi, quelquefois nous chez lui ». Nous nous en serions douté, à l'exactitude de l'information, comme à la bienveillance du trait. Mais ce n'est pas ce que je veux vous faire observer. Remarquez-vous

le peu qui est accordé au portrait physique, et combien les expressions mêmes qui servent à peindre sont peu précises, empruntées au vocabulaire des idées, des sentiments et des comparaisons littéraires ?

Mettez en regard cette figure d'homme, assez sombre également, évoquée par un contemporain, d'après une ancienne peinture :

« Le voici encore devant moi, toujours le même et toujours nouveau. Un tel corps n'est pas la prison de l'âme, il en est le simulacre fidèle. Sur le visage presque imberbe, toutes les lignes sont fermes et précises comme sur un bronze ciselé avec insistance ; la peau recouvre d'une pâleur fauve des muscles secs, accoutumés à se manifester par un frémissement sauvage dans le désir ou dans la colère ; le nez droit et rigide, le menton osseux et étroit, les lèvres sinueuses, mais énergiquement serrées, exprimant la volonté téméraire ; et le regard est pareil à une belle épée, dans l'ombre d'une chevelure épaisse, lourde et presque violette comme les grappes de raisin embrasées par le soleil sur le sarment le plus vivace. Il est en pied, visible à partir du genou, immobile ; et néanmoins, à première vue, l'imagination se représente la détente brusque des jambes, flexibles et fortes comme l'acier des arbalètes, qui donneront un élan redoutable à ce buste élégant, dès que l'ennemi se montrera. Vêtu d'une

légère armure, damasquinée par un subtil ouvrier, il a les mains nues, des mains pâles et sensitives, mais avec je ne sais quoi de tyrannique et d'homicide dans la netteté de leur dessin : la gauche appuyée sur la gorge de la garde, la droite contre l'arête d'une table couverte d'un velours sombre dont on aperçoit le bord. Sur le velours, à côté des gantelets et de l'armet, sont posées une statuette de Pallas et une grenade dont la tige porte encore sa feuille aiguë et sa fleur ardente. »

A la magnificence du style, à ces phrases picturales, pleines, tombantes et retenues comme les plis d'une tenture, vous reconnaissez d'Annunzio. Mais n'admirez-vous pas la science du dessin, l'expression du détail matériel devenue d'une précision rigoureuse, et l'incroyable progrès qu'une telle description nous annonce, dans le pouvoir des yeux de l'écrivain?

Ne soyez donc pas surpris, si Fromentin n'a pas eu, voilà trente ou quarante ans, le même nombre d'enthousiastes qu'il aurait aujourd'hui. Il fut un précurseur. Peintre, il a voulu appliquer à la composition du livre les ressources d'observation que lui fournissait son œil, ou, si vous aimez mieux, son tempérament d'artiste. Mais le goût moyen de l'époque n'était peut-être pas assez averti. L'innovation le trouva sans préparation suffisante. Fromentin ne fut compris que de quelques-uns. Et la raison

principale m'en paraît être que le procédé dont il usa est beaucoup plus de notre temps que de celui où il vécut.

Il avait cependant toutes les autres chances pour lui, ce Fromentin. Non seulement il était peintre, mais encore il était homme du monde. Ce n'est pas indifférent. Je ne dis pas qu'il suffise d'être du monde pour en parler, mais il est difficile d'en parler si on n'en est pas. Le gros public pourra s'y tromper : il y aura toujours ce quart de ton en dessus ou en dessous, qui sonnera faux pour les oreilles affinées. Lisez Fromentin : il a le tact; il a eu l'habitude, dès l'enfance, d'un certain confortable dont on se détache en littérature lorsque, précisément, on n'en est pas privé dans la vie réelle. Pour un homme qui n'a pas eu des voisinages par trop différents dans sa jeunesse, ce sont là des choses de milieu, sous-entendues et devinées; c'est un peu comme l'air respirable, dont il n'est pas besoin de raconter que chacun des personnages prend sa part.

Il eut cet autre bonheur encore, et celui-ci inestimable, de passer son enfance à la campagne. Il vécut libre, jusqu'à quinze ans peut-être, dans ce domaine patrimonial qu'il a célébré sous le nom de château des Trembles. Il ne souffrit pas de cet émondage précoce que nous fait subir la vie de collège, enfermée, commune à tous, identique pour des natures si profondément diversifiées,

qu'on n'a jamais eu l'idée de semer dans une plate-bande autant d'espèces de tulipes, de lis, de navets, de résédas, de pavots, d'oignons, de pervenches, d'héliotropes qu'il y a de tempéraments groupés dans une classe d'enfants. Nécessité, je veux bien, mais tant mieux pour ceux qui échappent! Fromentin échappa. Ah! l'enviable privilège! Voir avec des yeux de huit, de dix, de douze ans, le soleil se lever sur le même paysage, aussi familier bientôt que l'âme maternelle; s'attrister ou se réjouir de la venue des saisons; sentir en soi grandir la joie ou la plainte dont elles sont faites, et avoir l'impression si ennoblissante et si vraie qu'on est tout petit dans un monde bien grand, mais que ce tout petit est l'écho intelligent de cette immensité, quelle bonne école primaire! Et cela ne se remplace pas. L'amitié avec la nature peut vivre autant que nous, mais elle n'a qu'une saison pour commencer : celle de la première jeunesse, l'heure matinale, où le cœur, doué d'une puissance de désir et d'émotion qui ne sera jamais plus grande, n'est encore pris à rien et peut se prendre à tout, parce que les tendresses qui l'occuperont ne sont pas encore nées. A ce moment, il est si plein du désir d'aimer qu'il aime les choses, et qu'elles s'animent pour lui, et l'entendent, et lui parlent. L'auteur de *Dominique* a erré des jours et des jours dans les campagnes plates de la Rochelle, en vue de l'Océan, dans le

pays pâle « où l'absinthe amère croît jusqu'au bord des champs d'avoine »; il a eu le temps d'écouter le silence qui n'est qu'un bruit trop menu pour les distraits; il est monté sur le dos branlant des charrettes de foin qu'on ramène à la ferme; il a veillé avec les vendangeurs dans les pressoirs ruisselants de vin nouveau; il s'est habitué à reconnaître les oiseaux à leur vol, à leur chant, à leur cri d'émigrants qu'ils jettent dans leurs voyages de nuit pour se maintenir en ligne; enfin il eut en soi, pénétrant son âme et s'éveillant avec elle, l'âme d'un coin de la France.

C'est là une éducation rare, comme je l'ai dit, mais définitive. L'homme ainsi formé conservera le don d'impressionnabilité. Il changera de climat, et ses yeux, exercés aux paysages de France et pénétrés par eux, sauront voir, avec la même justesse, la lumière de l'Orient et les brumes de l'île de Ré.

Ouvrons donc *Un été dans le Sahara*, et *Une année dans le Sahel*. Les routes parcourues par Fromentin ont perdu de leur poésie; Medéah, El-Aghouat, Alger, Blidah, sont devenus des pays pleins d'auberges, où les poètes ne rêvent plus. Nous-mêmes nous n'avons peut-être plus pour la race arabe, depuis que nous la voyons de si près, cette sorte de vénération, faite d'ignorance et de surprise, dont Fromentin fut une des victimes. Mais, comme il a su parler de cette Algéire alors vierge!

Comme il emportait bien avec lui la faculté merveilleuse développée dans l'humble solitude de Saint-Maurice! Comme il est déjà tout entier, en promesses et en brèves apparitions, dans ses deux premiers livres!

Quand il aperçoit le désert, il fait un peu de littérature, comme il convenait. Mais cela ne dure pas. Le peintre l'emporte. Il trouve cette comparaison superbe : « Tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait jaune, ni bistré, mais exactement *couleur de peau de lion.* »

En peintre également il étudie l'ombre saharienne et le silence saharien.

« Cette ombre des pays de lumière, dit-il, tu la connais. Elle est inexprimable. C'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de coloré; on dirait une eau profonde. Elle paraît noire, et quand l'œil y plonge, on est tout surpris d'y voir clair... Les figures y flottent dans je ne sais quelle blonde atmosphère qui fait évanouir les contours. »

Voici maintenant qu'il écoute le silence :

« Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide. Il communique à l'âme un équilibre que tu ne connais pas, toi qui as toujours vécu dans le tumulte; loin de l'accabler, il la dispose aux pensées légères; on croit qu'il représente l'absence de bruit, comme l'obscurité

résulte de l'absence de lumière; c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations de l'oreille à celles de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires, nous ouvre le monde inconnu des infiniment petits bruits, et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances. »

Fromentin ira dans cette voie jusqu'à noter le souffle aigu du vent dans les canons du fusil qu'il porte à la bretelle.

Ces deux passages, d'une pénétration si remarquable, procèdent directement de cette faculté que j'ai appelée le don de l'œil. Élargissez le champ d'observation, placez-y une scène de la vie primitive, et vous aurez les plus belles pages de *Un été dans le Sahara* ou de *Une année dans le Sahel*, la rencontre de la tribu en voyage, ou la danse des nègres près de Mustapha d'Alger, cette espèce de symphonie en rouge qui annonce, vingt ans à l'avance, l'écrivain définitif des *Maîtres d'autrefois*.

Enfin, lorsque dans ces récits d'où la personnalité morale de l'auteur est presque absente, un peu d'émotion vient à se glisser, le ton change encore. Il demeure discret et sobre, comme il l'est d'ordinaire, mais, à une certaine grâce mélancolique, on devine le futur auteur de *Dominique*, comme dans cette description de la petite danseuse kabyle endormie :

« Entre quatre et cinq heures, la pluie cessa; on

entendit la voix des coqs qui n'avaient pas chanté depuis minuit. Des animaux, logés dans un fondouk voisin, commencèrent à s'agiter sur leur litière et à faire un bruit matinal dans leurs mangeoires vides. La lune se leva; elle était à son dernier quartier : son disque renversé parut au-dessus des terrasses, mais trop diminué pour éclairer la nuit et pareil à un anneau brisé. Haoûa ne s'était pas éveillée une seule minute; rien absolument n'était dérangé dans sa toilette. La chaleur du sommeil avait fané les colliers d'oranger dont elle aime à rester parée nuit et jour; l'odeur même en était devenue si faible, qu'on ne la sentait presque plus. Alors, en la voyant couverte encore de ses fleurs préférées, mais de fleurs mourantes, dormant d'un sommeil sans rêves et dans un repos aussi profond que l'oubli, il me vint, je ne sais pourquoi, une pensée amère, et je dis à Vandell : « N'est-ce pas mauvais signe, quand les fleurs se fanent vite au corsage des femmes? »

Voilà, si je ne me trompe, des tableaux singulièrement bien vus, par des yeux savants et justes. Oui, d'une exquise justesse. Fromentin n'a pas abusé des violences de couleur. Il a compris, l'un des premiers, ce qu'il y a de finesse, de suavité, de nuances infinies dans l'Orient, que des prosateurs ou des poètes superficiels représentent tout en contrastes. L'Orient est au contraire harmonieux.

Au printemps dernier, je voyageais en Tunisie avec la caravane que dirigeait le Résident général de France, et je me rappelle l'impression de limpidité que me laissa le crépuscule, un jour que nous approchions du village de Téboursouk. Nous suivions, depuis longtemps, les crêtes rocheuses et tournantes qui enserraient le cours d'une rivière torrentueuse; nous nous taisions parce que la fatigue avait été grande, et parce que l'heure était d'une beauté merveilleuse. L'ombre montait avec nous. Elle remplissait la vallée à notre droite, vallée profonde, qui se boisait de plus en plus, à mesure que nous avancions, et où des masses feuillues, d'abord isolées, se groupaient, et bientôt, joignant leurs cimes, couvraient d'une frondaison sans clairière toute la courbe d'une chaîne de montagnes à l'autre. C'était une forêt d'oliviers centenaires, échappés par miracle aux déprédations des tribus. Les dernières touffes des branches baignaient encore dans le rayon allongé qui rasait les crêtes. Elles s'enlevaient, blondes, légères, au-dessus des ténèbres terrestres d'où soufflait un vent frais, chargé du parfum de la mousse. Alors, au delà de cette ombre et de ce reste de feuillage qui allait disparaître, bien haut, sortant des oliviers comme une pierre précieuse des griffes de sa monture, une ville blanche apparut. Elle n'avait plus qu'un quart d'heure à vivre dans le jour finissant. Mais c'était le

plus beau et celui qui lui convenait le mieux. Les minarets, les coupoles, montaient dans le ciel très pâle en blancheurs qui n'avaient plus de relief; autour d'eux, les murs fortifiés se ployaient, suivant les pentes de la crête, et enfermaient, comme les tombes d'un cimetière, les terrasses carrées, immaculées, soudées les unes aux autres. Et il n'y avait pas de vie, et il n'y avait pas de tache dans cette harmonie; seulement, là où la lumière mourante touchait plus directement la ligne d'un mur ou la rondeur d'une couba, on eût dit qu'elle se posait sur une poussière impalpable, sur une neige qui s'en pénétrait et la renvoyait en menues aigrettes d'un feu très doux. Quelques instants plus tard, dans le blanc et le bleu de la lune levée, nous parcourions les ruelles compliquées, traîtresses, effrayantes de silence de Téboursouk. Pas une lumière, nulle part, ne veillait. Quelques fantômes d'Arabes, dressés au coin des murailles, nous regardaient passer, sans un mot, sans un geste, comme s'ils étaient sculptés dans la pierre effritée.

En somme, ce qu'on peut dire des deux volumes de voyages de Fromentin, c'est qu'ils sont d'une exacte vision; modernes par le procédé de style; qu'ils renferment quelques belles pages, mais aussi beaucoup de passages et de chapitres même où la distinction de la forme cache mal l'absence de mouvement, de vie et de large humanité. Sans aucun

doute, il a été fait d'aussi bons et de meilleurs livres sur l'Orient. Maupassant et Pierre Loti, pour ne citer que deux auteurs, nous ont communiqué des émotions d'art autrement profondes et complètes. Je crois que si Fromentin n'avait laissé que son *Été dans le Sahara* et son *Année dans le Sahel*, il serait aujourd'hui oublié : on parlerait encore du peintre; l'écrivain n'aurait pas de nom.

Mais il a écrit *Dominique*, et nous voici en présence d'une tentative d'un ordre tout différent, qui exige d'autres qualités, et peut motiver d'autres jugements.

Dominique est une sorte d'autobiographie de Fromentin, et les scènes principales se passent dans les environs de la Rochelle. La jeunesse de l'auteur s'est écoulée parmi ces campagnes un peu tristes. Pour lui tout y est souvenir, habitude, émotion. Dès lors, les expressions heureuses abonderont sous sa plume. Il parlera des allées d'un parc, en hiver, « imbibées d'air humide et pénétrées de silence »; d'un ciel d'été « décoloré par l'éclat de midi »; des enfants de Dominique, « dont la toilette de nuit se faisait, par indulgence, au salon, et que leur mère emportait, tout enveloppés de blanc, les bras morts de sommeil et les yeux clos »; il aura de ces trouvailles : « dans l'air tranquille du soir, le son se déployait », et les larges tableaux de nature seront traités de la même manière, en vingt endroits du

volume, avec des mots qui portent tous et dont aucun n'a l'air apprêté.

Mais comment Fromentin a-t-il deviné une loi capitale du roman, lui qui ne fut romancier que par occasion? Vous ne rencontrerez, dans ce livre, aucune de ces longues descriptions, de plusieurs pages, et quelquefois d'un chapitre entier, dont l'école romantique avait donné le fâcheux exemple. Fromentin a compris d'intuition que la description trop appuyée n'est pas du grand art, par cette raison qu'elle n'est pas humaine, qu'elle n'est pas vraie. Veuillez y penser un instant. Lorsque nous sommes en présence d'un spectacle, même le plus admirable, du paysage de la plaine de Grenade, je suppose, ou du Bosphore, ou des ruines de Taormina, ou de tel autre, nous n'en recevons pas une impression détaillée, qui ne peut s'exprimer qu'en une feuille d'imprimerie, mais bien une surprise émue, un coup, une envie de pleurer ou de nous écrier : « Comme c'est beau! » Nous ne sommes pas, devant la beauté, des analystes et des subtils. Nous sommes, nous serons toujours des primitifs, et trois ou quatre notes simples, dans tous les arts, résumeront cette perception, et suffiront à rendre toute la grandeur, toute la valeur poétique de cette apparition de la beauté. Le reste est plus ou moins factice. C'est l'énumération des détails, qui procède évidemment d'un effort de l'esprit; ou bien c'est le rêve qui s'étend et qui ouvre son aile.

Mais les purs artistes savent où s'arrête le mouvement d'amour d'une âme qui voit; ils savent où commence le métier d'auteur et où finit la poésie sentie et vécue, et ils ne franchissent pas la limite.

Fromentin l'a respectée. Dans son *Dominique*, la nature est partout, fondue, mêlée, associée à l'action. Nulle part elle n'est souveraine absolue. L'auteur ne cesse « d'être en correspondance avec tout ce qui l'entoure, de servir de miroir aux choses extérieures, volontairement, et sans leur être assujetti [1] ». Il ne coupe pas le récit par d'interminables descriptions, où rien ne manque, si ce n'est justement le sens le plus profond de l'observation humaine. Il fait du roman pittoresque. Il ne fait pas du roman descriptif.

Je viens de dire qu'il a raison, parce que notre vision normale n'est point ainsi détaillée. Il a raison encore, parce que la description prolongée suspend l'action et arrête l'émotion, cette petite cloche dont la vibration, plus ou moins forte, doit s'entendre toujours. Car nous demandons à une œuvre de roman qu'elle nous fasse penser, mais bien plus encore qu'elle nous fasse aimer, souffrir, espérer. Il y a là un mystère, parce que nous touchons à quelque chose de semblable à la vie et de semblable à la création. Je ne prétends pas l'expli-

1. *Sahel*, p. 209.

quer. Je dis seulement que l'auteur d'une œuvre d'imagination destinée à émouvoir doit posséder cette faculté mystérieuse de s'extérioriser, de vivre dans ses personnages imaginaires, d'être eux-mêmes jusqu'à souffrir de leurs maux inventés, de les faire penser, agir, parler, comme si, vraiment, plusieurs âmes de plus étaient descendues parmi nous. Quel monde de héros s'est ainsi, d'âge en âge, superposé au monde des vivants et des morts! Quelle multitude d'êtres de fiction ont multiplié pour les passants de la terre les images et les attitudes de la vie! Créations plus puissantes que leur créateur même, puisqu'elles peuvent se faire entendre de tant de milliers de personnes; plus durables que lui, plus persuasives, et qui ne sont, cependant, qu'une émotion de ce cœur d'homme traduite artistement, une journée qu'on a crue perdue et qui vivra à jamais peut-être, un souvenir à qui la jeunesse est revenue! Les écrivains auxquels manque ce don d'émotion ne peuvent être, dans la littérature de fiction, que des descriptifs. J'ajoute qu'il n'existe que dans une âme déjà formée, et qu'on ne peut écrire un roman véritable avant la trentaine, parce que, sauf exception, l'expérience est courte, et que la philosophie de la peine n'est pas née en nous. Par un privilège de la jeunesse, la douleur est ce qui compte le plus dans toute vie humaine, et ce qui s'imagine le moins bien, quand on n'a pas souffert.

Eugène Fromentin fut, évidemment, un sensible et même un sensitif. Son *Dominique* n'est que le récit d'une passion malheureuse, peu ou mal combattue par l'homme, et qui n'est, en somme, vaincue que par la droiture naturelle d'une femme, et, on pourrait dire, par une révolte déjà tardive.

Vous avez tous présente à l'esprit cette fable très simple qui fait le fond du roman. Un collégien, dont l'enfance orpheline s'est écoulée à la campagne, s'éprend, à l'âge des premiers discours français, de la cousine d'un de ses amis, Madeleine d'Orsel. Madeleine se marie avant d'avoir soupçonné cette tendresse qui s'ignore presque, et qui prend conscience à la fois et d'elle-même et de l'obstacle à jamais dressé devant elle. Devenue comtesse de Nièvres, Madeleine part pour Paris, où Dominique, de son côté, va faire de vagues études de droit. Elle n'a aucune raison de ne pas aimer son mari, et elle est une très honnête femme, qui sait fort bien où est son devoir, et qui n'aura jamais l'idée, et je l'en remercie, de faire des théories pour excuser ses entraînements. Mais enfin, elle est plutôt fidèle à son mari qu'elle ne l'aime. Elle revoit Dominique. Dès lors il n'y a plus d'événements dans ces deux vies séparées et voisines, mais seulement des incidents grossis par la passion qui en souffre, et par le talent du romancier qui les analyse jusqu'en leurs dernières conséquences. Dominique s'imagine lutter contre son

amour, et il épuise la série des faux semblants de courage, qui ne sont que des occasions de se faire plaindre, et s'éveiller la pitié dans un cœur bien féminin, qui s'indignerait peut-être si on disait : « Aimez-moi », et qui répondra tendrement si on dit : « Plaignez-moi ». Elle le plaint, en effet, et la pitié d'amour est si voisine de l'amour, que Madeleine passera de l'une à l'autre, ou plutôt elle verra que certaines pitiés, comme certaines amitiés, ne sont, entre un homme et une femme, que le nom d'emprunt d'un amour qui commence. Elle aime. Elle est prise au piège de toutes les délicatesses qu'elle a eues pour Dominique malheureux, de toutes les paroles de conseil qu'elle lui a dites, de toutes les longues pensées qui n'avaient pour objet, croyait-elle, que de sauver un ami d'un amour impossible et mauvais. Et elle est perdue, ou bien elle va l'être : mais, ne redoutez pas, avec Fromentin, la fin vulgaire, et qui, d'ailleurs, n'est jamais une fin. Vers le milieu du roman, Dominique discutant avec son ami Olivier, celui-ci lui crie, comme une prophétie :

— Ta vie est tracée ; je la vois d'ici : tu iras jusqu'au bout ; tu mèneras ton aventure aussi loin qu'on peut aller sans commettre une scélératesse ;... veux-tu que je te dise tout ? Madeleine, un jour, tombera dans tes bras en te demandant grâce ; tu auras la joie sans pareille de voir une sainte créature s'évanouir de lassitude à tes pieds ; tu l'épargneras, j'en suis sûr,

et tu t'en iras, la mort dans l'âme, pleurer sa perte pendant des années.

La prophétie se réalise, Dominique s'enfuit à la campagne. Il y retrouve quelque chose qui n'est ni la paix ni le bonheur, mais qui a des apparences de l'une et de l'autre. S'il ne peut être heureux lui-même, et je crois, en effet, qu'il ne peut pas l'être, il a cette consolation de faire des heureux autour de lui, sa femme, ses enfants, des paysans, et d'être utile. C'est la fin, et c'est la leçon. Elle est bonne. Elle pourrait servir aux désespérés qui n'aperçoivent qu'eux-mêmes dans la vie. Quant à Madeleine, nous ne savons pas ce qu'elle devient. Après la brusque séparation, nous restons sans nouvelles. Silence tragique et poignant, habileté du romancier qui jette dans l'imagination, comme l'a observé Schérer, « je ne sais quelle douloureuse incertitude, quelle image d'abandon infini ».

Tel est le roman. Lorsqu'on achève de le lire, et surtout de le relire, l'impression qui domine, c'est, avec beaucoup de sympathie pour l'auteur et d'admiration pour le livre, une sorte d'indignation contre ceux qui, en 1862, n'ont pas compris et n'ont pas aimé *Dominique*. Et il est incontesté que *Dominique*, lors de son apparition, n'eut qu'un médiocre succès. Nos pères ont fait les dédaigneux. Nos mères ont déclaré que le livre était ennuyeux.

Ennuyeux, c'est vite dit, et cela ne se discute pas.

Mais nous, qui sommes venus plus tard, et qui pouvons comparer deux époques, nous sommes tentés de dire : « Vous n'étiez pas psychologues, voilà tout. Si *Dominique* paraissait aujourd'hui, on trouverait, par comparaison, qu'il a du mouvement, et que c'est déjà bien joli quand les personnages se déplacent. Nous en connaissons et nous en supportons qui ne voyagent pas, qui ne travaillent pas, qui sont uniquement occupés à être malheureux et à nous raconter la progression lente ou rapide de leur mal. Non, vraiment, vous n'aviez pas le droit, vous autres de la génération de 1862, de parler de livres ennuyeux. Vous étiez injustes. Vous ne saviez pas ce que c'est. Il faut vivre de notre temps pour le savoir, et subir ce que nous subissons. Mais, appliquer une pareille épithète à ce délicieux roman de Fromentin, parce qu'il n'y a ni duel, ni assassinat, ni apostrophes tragiques, ni enlèvement : oh! nos pères! nos pères! »

On a dit encore, il y a trente-cinq ans : « Je n'aime pas *Dominique*. C'est trop un roman d'automne. Rien que des regrets, de la mélancolie, un ciel appesanti, des personnages accablés par la destinée. » Ce reproche signifie peu de chose. J'accepte, si l'on veut, cette division des romans en romans de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. Je consens que *Dominique* soit automnal, œuvre d'un esprit souffrant et inquiet. Mais n'a-t-on pas le droit de l'être? Et puis,

est-il bien sûr que tout soit mélancolique et accablé, dans ce roman? N'aurait-on pas aperçu, au second plan, une figure sympathique, vaillante, inaccessible même un seul moment au découragement, ce type du précepteur, Augustin, que l'auteur a placé dans son roman pour montrer qu'il croyait à la vie, au contraire, et à la volonté, et à la conquête du bonheur par le travail opiniâtre et la droiture de l'esprit? Roman d'automne? mais, ceux qui ont dit cela comme un reproche n'ont donc jamais compris ce qu'il y a d'infinie douceur et de suavité dans l'automne? Ils n'ont pas vu que c'était la saison la plus riche et la plus colorée de l'année, celle où les arbres, qui peuvent se ressembler au printemps, ont des frondaisons variées, et chacun une manière différente d'épanouir en peu de jours toute leur beauté jusque-là indécise?

Non, les objections qu'on a élevées contre *Dominique*, lors de sa publication, ne valent pas qu'on s'y arrête. Peut-être en existe-t-il de sérieuses, mais ce ne sont pas celles-là. En ce moment, j'ai plutôt envie de me retourner vers les critiques du temps, dont quelques-uns vivent encore, et de leur demander :

— Que cherchez-vous donc dans un roman que vous ne trouviez dans *Dominique*?

Est-ce le sentiment de la nature? Il est là, enveloppant et poétisant toute l'œuvre de Fromentin.

Est-ce l'entente des caractères? Celui de Dominique

au moins est une merveille d'analyse et de vérité. Peu d'hommes l'examineront sans y reconnaître quelque chose d'eux-mêmes, et sans deviner la sincérité profondément humaine du reste. Et il en est de même du caractère d'Augustin, de celui d'Olivier d'Orsel, de toutes les études d'hommes, entreprises par Fromentin. Elles sont fouillées à un degré tout à fait remarquable.

Est-ce le goût que vous demandez à un écrivain? On peut dire qu'il est presque sans défaillance dans le roman de Fromentin, et toujours dans la pure tradition française. Jamais de heurts, d'invraisemblances, de mots trop forts pour les choses à exprimer et qui ressemblent à des navires de haut bord qu'on noliserait pour porter un sac d'avoine, ou quelques graines potagères. Fromentin possède une science des valeurs comparées qui lui fait choisir le substantif raisonnable, l'épithète ordinaire, plutôt grise et, comme disait Sainte-Beuve, « l'expression fine et légère, pas trop marquée, caractéristique pourtant ». A mesure que vous l'étudierez davantage, vous découvrirez ses secrètes habiletés. Elles sont partout, dans les réticences même et dans les omissions. Avez-vous remarqué qu'il ne décrit jamais un costume de femme? Il n'a pas indiqué, lui peintre, la couleur d'une seule robe de Madeleine. Il a résisté, lui volontiers descriptif et sûrement amoureux, au plaisir de dire que son héroïne portait bien la toi-

lette. Il n'a pas voulu dater son œuvre. Il a eu cette précaution, indice d'un très grand artiste, d'éviter les détails de modes qui perdent leur attrait, et leur sens, avec leur nouveauté, et qui sont ridicules après une saison. A peine, çà et là, voit-on mentionnée une écharpe de gaze, dont il est évident qu'il aimait l'étoffe transparente, presque fluide, et si bien destinée à accompagner le visage féminin qu'elle n'a pas d'âge dans l'histoire du costume. Les occupations mêmes de certains personnages de *Dominique* restent vagues, et, par exemple, je défie bien qu'on sache au juste comment ce patient, raisonnable et robuste Augustin, s'est élevé à cette haute position, d'ailleurs indéterminée, qu'il occupe à la fin du volume. Est-ce par le journalisme? Par les ministères? Par la simple faveur qui se permet quelquefois de distinguer le mérite? Nous ne le saurons pas. La discrétion de Fromentin est voisine de celle de quelques hommes, si réservés sur certains chapitres, qu'on ne sait pas si ces chapitres-là existent dans leur vie.

Est-ce enfin la passion qui constitue l'habituel intérêt d'un roman? Elle circule dans les pages de *Dominique*, à la manière du sang dans le secret de nos veines : on ne l'aperçoit que par accident, mais, visible ou non, elle est là. Elle gouverne la vie de Dominique. Elle est tout dans le livre, et je ne comprends pas l'expression de George Sand écrivant à Fromentin et parlant de cette « passion sage ».

Pourquoi sage? Elle ne peut pas l'être avec un tel sujet. Elle ne l'est en aucune manière et à aucun degré. Elle commence très tôt. Elle envahit une âme de collégien. Elle la trouble à ce point que Dominique n'en guérira jamais. Souvenez-vous de cette promenade aux environs de la ville, sur les grandes routes, un soir d'avril que le ciel était ardent au-dessus des arbres couverts de bourgeons, l'atmosphère imprégnée de l'odeur des végétations naissantes, et qu'il y avait partout « des insectes nouveau-nés, que le vent balançait comme des atomes de lumière ». Rappelez-vous cet enfant ému jusqu'aux larmes sans savoir pourquoi. Et, à la fin du volume, rappelez-vous l'homme désillusionné, tombé de son rêve et à jamais meurtri. Est-ce l'œuvre d'une passion sage? Comment une pareille confusion a-t-elle pu s'établir dans l'esprit d'une romancière qui avait quelque expérience, croit-on, des passions humaines? Voilà ce fier Dominique qui aime Madeleine et qui la torture savamment par l'aveu gradué et dosé de son amour; voilà un galant homme qui compromet une honnête femme, qui résiste à toutes les supplications qu'elle lui adresse de s'éloigner; voilà, d'autre part, cette exquise Madeleine réduite à des imprudences lamentables et chez qui on voit s'obscurcir le clair regard qu'elle promenait sur la vie; nous assistons à ce spectacle d'une créature d'élite qui s'approche du mal jusqu'aux extrêmes limites où l'instinct, qui sauve

encore, ne détruit pas toute responsabilité; nous la voyons tourmentée, éperdue, sur le point de succomber, puis séparée à jamais de celui qu'elle a aimé, et incapable sans doute de retrouver la paix pour laquelle on la sentait faite. Et vous parlez de passion sage? Et vous ne reconnaissez pas au contraire la passion ordinaire, l'ardente et la déraisonnable, la violente et la folle, précisément à ce caractère de cruauté qui semble inséparable d'elle et qu'on dirait être sa punition nécessaire?

Madame Sand a sans doute pris le mot passion dans un sens moins psychologique que Fromentin; elle a trouvé sage une passion qui ne crie pas, en effet, et qui ne se traduit pas en épisodes tragiques. Elle s'est trompée. Nous sommes, avec *Dominique*, en plein roman d'adultère, et si l'oubli du devoir n'y est nulle part glorifié, si les termes y sont d'un homme du monde et si la lutte exprimée est avant tout celle de la conscience, je n'aperçois pas en quoi la passion y mérite une épithète qui la transforme et la singularise.

Est-il nécessaire de citer des preuves à l'appui? Je n'invoquerai pas la scène célèbre de la soirée à l'Opéra et du bouquet de violettes déchiré et mordu, ni même l'épisode de la promenade au phare, quand Madeleine, avec Dominique, arrive en haut de la plate-forme, et que s'élève autour d'elle, comme dit Fromentin, « je ne sais quel murmure irrité, dont

rien ne peut donner l'idée, quand on n'a pas écouté la mer de très haut ». Les épisodes moins romanesques sont tout aussi éloquents et probants. Vous souvenez-vous de ce passage où Dominique, sans volonté, n'a plus que des caprices, et prend la résolution soudaine de fuir Madeleine et de voyager? Il la fuit, mais il l'emporte avec lui dans son cœur. Il n'est séparé d'elle que par la distance, qui n'est rien. Il ne sait pas que l'absence véritable est dans la volonté de l'âme. Il part. Et où va-t-il ? Un romancier vulgaire et un faux passionné le dirait. Il décrirait même le pays d'exil. Dominique, lui, ne raconte pas où il est allé, ni ce qu'il a souffert des hommes ou des choses. Et le seul souvenir qui lui reste d'un mois de séjour à l'étranger, imaginez ce que cela peut bien être ? Ceci : il se souvient d'avoir vu quelque part un oiseau blanc voler entre le ciel et l'eau. Et c'est tout. Qu'est devenu l'être si bien doué pour le spectacle de la nature? Il n'a rien vu. Qu'est devenue cette faculté d'entendre jusqu'au silence du désert ? Il n'a rien entendu. Du peintre, de l'artiste, de l'homme même il semble que rien n'ait vécu pendant ce long mois. Et vous appelez cela une passion sage?

Non, c'est bien la passion d'un homme, où s'intéressent non seulement les sens, mais l'imagination, le souvenir, un peu l'esprit, tout le cœur, avec cet immense besoin de tendresse, dont le monde, depuis des milliers d'années, n'a pas épuisé

l'expression. Elle est là dans sa vérité. Car elle ne conduit qu'à l'un ou à l'autre de ces deux dénouements : au renoncement qui est une souffrance, ou à une victoire, qui est une autre souffrance par la satiété, le mépris ou la mort qu'elle entraîne. Étrange et forte preuve de notre noblesse native, puisque les romanciers n'ont point coutume, que je sache, de faire un dénouement de bonheur acquis et durable à la passion triomphante, et qu'elle n'éprouve jamais tant les amants que le lendemain du jour où ils sont réunis.

Je ne crois donc pas qu'on puisse tirer argument contre le roman de Fromentin, ou du paysage, ou du style, ou de l'étude psychologique, ou de ce qu'il aurait mal compris le caractère de la passion qu'il a décrite. Le défaut de *Dominique* ne me semble pas être là. L'ouvrage est parfait dans son genre. C'est peut-être le genre qui est quelque peu critiquable, je n'ose pas dire inférieur. Nous n'avons là, en effet, qu'une autobiographie, que les mémoires d'une âme qui a souffert. Et il en résulte qu'une seule âme est complètement connue, celle de Dominique, et que toutes les autres, même celle de Madeleine, sont sacrifiées à celle-là, et vraiment incomplètes, et ne vivent que du reflet de l'unique flamme qui éclaire le livre. Que pense Madeleine de Nièvres? Par quels degrés, qui ne doivent pas correspondre exactement aux tentatives de Dominique, est-elle

descendue peu à peu jusqu'à devenir le pauvre être égaré que nous voyons à la fin? Nulle part cela n'est dit. On peut affirmer que *Dominique*, comme me le disait une femme d'esprit, est un roman d'homme, intéressant surtout pour les hommes. En tout cas, il est permis de soutenir que le génie créateur y est incomplet, et que quelque chose manque à ce livre pour prendre place au premier rang, soit dans la littérature de mémoires, parce que nous n'avons là qu'un épisode d'une vie, soit dans la littérature de roman, parce que les grandes œuvres d'imagination possèdent plus d'énergie vitale, plus de force créatrice, et animent, sinon des foules, du moins des groupes entiers de personnages sortis de la pensée humaine.

Restent les *Maîtres d'autrefois*. Je n'hésite plus ici : je dis que c'est là un chef-d'œuvre, un livre nécessaire et sans précédent, et que c'est le livre auquel l'œuvre littéraire de Fromentin devra de survivre et de grandir. Il porte la date de 1873. Il est écrit à la veille de la mort de Fromentin, et il fait beaucoup plus que nous montrer un talent fortifié par douze années de méditation et d'étude : il nous révèle la véritable voie de l'auteur; il nous apprend que celui qu'on savait être déjà un peintre délicat, un voyageur intéressant, un romancier pénétrant et émouvant, était avant tout un critique d'art original et novateur.

Le don créateur, il l'a eu là surtout. Ni la critique de Diderot, ni celle de Théophile Gautier, ni celle des écrivains innombrables qui s'encadrent entre ces deux noms et ces deux époques, ne donnent une idée de la critique de Fromentin. Elle ne consiste pas à admirer, en homme du monde et pour des hommes du monde, la peinture des maîtres flamands ou hollandais, ce qui est un exercice littéraire, et le mode en général adopté; elle n'a pas pour but premier de faire voir le tableau à ceux qui ne l'ont pas vu, ou de le rappeler aux autres : elle va bien plus avant, elle explique le milieu où chaque maître a vécu, les influences qui l'ont formé, la qualité de son œil, l'idéal poursuivi, le procédé, le métier dont chacun a usé. C'est un peintre, qui juge, avec toute la science d'un peintre et toutes les ressources d'un écrivain.

Double condition que bien peu d'hommes ont réalisée, alliance féconde, d'où est sortie l'originalité de ce livre. Qu'est-il arrivé? Le peintre pensait et sentait en peintre. Les mots de la langue usuelle le servaient mal. Il les a ployés au service d'idées et de sensations nouvelles; il les a détournés du sens habituel, groupés en combinaisons ingénieuses; il a pris à l'atelier, pour les faire entrer dans la littérature, les termes d'argot vraiment pittoresques et méritants : il a créé une langue pour la critique d'art, dont il est à la fois l'inventeur et le modèle.

Prenez les *Maîtres d'autrefois*. Vous retrouverez l'auteur de *Dominique* ou du *Sahel* dans quelques pages descriptives où il célèbre Bruxelles, Malines, Anvers, et surtout la Haye. Mais, dès qu'il pénètre dans l'intimité de son sujet, qu'il étudie Rubens ou Rembrandt, ou Ruysdael, ou le vieil Otto Vœnius, ou Paul Potter, ou Hobbema, vous ne reconnaissez plus Fromentin. L'écrivain plutôt timide des livres précédents est devenu audacieux. Il a des expressions nettes, tranchantes, d'un réalisme vif; des insistances qu'il n'a point eues ailleurs; des jugements d'une sûreté, d'une sévérité, d'un absolutisme que le roman ou le voyage ne lui ont nulle part inspirés. Il est enfin chez lui, dans le véritable domaine de sa pensée et de ses yeux. Il se sent maître du sujet qui est son art, maître de l'histoire, voisin d'atelier de tous ceux dont il parle, en possession de tous les secrets de métier ignorés des profanes, et il ose!

Voyez-le, quand il veut exprimer le double caractère et comme la double personnalité d'un de ces Flamands qui avaient étudié en Italie, d'un de ces *romanistes*, comme on disait, qui allaient apprendre la peinture à Rome, à Florence, à Venise, et puis, de retour au pays natal, ressaisis par le génie si profond et si particulier de la race, finissaient par triompher de leurs maîtres latins, et par plier leur éducation méridionale aux rêves

d'un idéal qui n'avait pas changé. Il dit du peintre Van Orley :

« Vous trouvez en lui du gothique et du florentin... ici la pâte lourde et cartonneuse, la couleur terne et l'ennui de pâlir sur des méthodes étrangères; là des bonheurs de palette, et la violence, les surfaces miroitantes, l'éclat vitrifié propres aux praticiens sortis des ateliers de Bruges. »

Quelles images neuves, et quelle langue nouvelle aussi, combien forte! Ailleurs, il parlera « de rouge fouetté d'argent »; ou bien il célébrera « une pâte large, ardente, luisante et ruisselante ». Ailleurs et à propos de la *Pêche miraculeuse* de Rubens, il écrit dix pages du naturalisme le plus cru; il montre un saint Pierre « un peu négligé, mais d'une belle valeur vineuse », des pêcheurs chaussés de bottes de mer, un grand garçon, un mousse, debout sur « la seconde barque, pesant sur un aviron, habillé n'importe comment, avec son pantalon gris, un gilet violâtre trop court, déboutonné, ouvert sur son ventre nu ». Et il ajoute :

« Ils sont gras, rouges, hâlés, tannés et tuméfiés par les âcres brises, depuis le bout des doigts jusqu'aux épaules, depuis le front jusqu'à la nuque. Tous les sels irritants de la mer ont exaspéré ce que l'air saisit, avivé le sang, injecté la peau, gonflé les veines, couperosé la chair blanche, et les ont, en un mot, barbouillés de cinabre. »

Et puis, quelquefois, les deux manières se fondent, l'ancienne et la nouvelle, et nous avons des tableaux à la fois doux et puissants, fouillés avec des coins d'incertitude par où s'échappe le rêve, mélange de critique technique et de poésie, qui comptent parmi les plus belles pages de la littérature française. Nous sommes en face de la *Descente de Croix*, dans l'église de Notre-Dame, à Anvers.

« Ni gesticulations, ni cris, ni horreurs, ni trop de larmes... Le Christ est une des plus élégantes figures que Rubens ait imaginées pour peindre un Dieu... Vous n'avez pas oublié l'effet de ce grand corps un peu déhanché, dont la petite tête, maigre et fine, est tombée de côté, si livide et si parfaitement limpide en sa pâleur, ni crispé, ni grimaçant, d'où toute douleur a disparu, et qui descend avec tant de béatitude, pour s'y reposer un moment, dans les étranges beautés de la mort des justes.

» Rappelez-vous comme il pèse et comme il est précieux à soutenir, dans quelle attitude exténuée il glisse le long du suaire, avec quelle affectueuse angoisse il est reçu par des bras tendus et des mains de femme... Un de ses pieds, un pied bleuâtre et stigmatisé, rencontre au bas de la croix l'épaule nue de Madeleine. Il ne s'y appuie pas, il l'effleure. Le contact est insaisissable; on le devine plus qu'on ne le voit. Il eût été profane d'y insister; il eût été cruel de ne pas y faire croire. Toute la sensibilité

furtive de Rubens est dans ce contact imperceptible, qui dit tant de choses, les respecte toutes et attendrit. »

Est-ce tout, et n'aurions-nous à admirer dans ce livre que la beauté supérieure d'un style renouvelé? Vous ne le pensez pas. Il y aurait à montrer dans les *Maîtres d'autrefois* toute l'esthétique de l'auteur.

Les vues hardies sur la fin propre de l'art, sur le rôle du peintre, sur sa formation, sur la science des couleurs et leur emploi, abondent aussi bien que les mots pittoresques, dans les *Maîtres d'autrefois*. Et si le temps ne me faisait défaut, je voudrais développer devant vous notamment, cette thèse non pas neuve, mais peu familière à beaucoup d'esprits et qui est celle de Fromentin, à savoir que la peinture n'exprime pas nécessairement une idée, qu'elle peut n'avoir « rien de pathétique, d'émouvant, surtout de littéraire », et cependant nous charmer et remplir son but, ou l'un de ses buts, qui est de réjouir l'âme humaine, par la simple beauté des couleurs et des lignes. Thèse immense! La justification de la peinture d'imagination, l'affranchissement du peintre qui peut se dégager du modèle, et qui n'est pas esclave de la nature, mais son maître, tout est là... ou du moins beaucoup de choses....

Mais il faut que je vous quitte, Fromentin, maître avec qui j'ai vécu ces jours derniers. Si j'avais été votre contemporain, il me semble, à vous lire, que

j'aurais aimé vous connaître, et que, respectueusement, je vous aurais écouté. Vos leçons devaient être bonnes. Vous étiez un artiste complet, un esprit haut, inquiet, une âme dont l'accès devait être difficile et le commerce très sûr. Votre œuvre a été peu nombreuse parce que vous la souhaitiez parfaite, et que vous aviez, d'ailleurs, deux moyens de faire entendre ce que vous vouliez dire, la plume et le pinceau. Peut-être n'a-t-on pas, autour de vous, compris, comme nous le comprenons maintenant, ce qu'il y avait de rare et d'achevé en vous. Mais cela importe médiocrement. Les semeurs de pensées ne jettent pas que des graines qui germent en une année. Leur mission n'en est pas moins remplie. La vôtre a été noble. Aujourd'hui, le monde plus large ouvert des esprits cultivés le sent et vous remercie. Il n'est pas loin de vous rendre justice. Tôt ou tard il reconnaîtra, en vos *Maîtres d'autrefois*, un chef-d'œuvre, et si vous le permettez, comme le livre est un peu gros, un peu dur, un peu spécial, pour se reposer sans vous quitter, il relira *Dominique*.

LES PERSONNAGES DE ROMAN[1]

Comment naissent les personnages de roman; comment ils s'appellent et se groupent pour composer le drame, c'est ce que je voudrais essayer de dire.

Et d'abord, il n'est pas inutile de passer en revue quelques-unes des catégories innombrables auxquelles ils appartiennent, car, selon leur rang social, leur degré d'affinement ou de rusticité, ils offrent à l'écrivain des ressources ou des difficultés particulières, ils ont des qualités ou des défauts littéraires qui influent naturellement sur le choix du sujet.

Tout en haut, à la pointe de la pyramide que forme le monde, et dont la base est si large et le sommet si étroit, il y a les rois et les princes. On les voit de partout, mais aussi on les voit de loin. Le roman, à certaines époques, les a dépeints complai-

1. Conférence faite à Paris, salle des Mathurins (Société des Conférences), le 29 mars 1898.

samment. C'est que, bons ou mauvais, ils ont une vertu romanesque indéniable : une tête empanachée ; le droit d'avoir des rêves comme le commun des hommes et, plus que d'autres, le pouvoir de les suivre ; une cour où l'imagination peut impunément loger l'invraisemblable, réunir toutes les beautés à toutes les perfidies, tous les caprices, tous les crimes, tous les luxes, toutes les grandiloquences et toutes les idées même, sans que la conscience du lecteur, enfantine à jamais devant l'image d'un roi, s'en émeuve et proteste. Les passions qu'on leur prête s'agrandissent de la magnificence du cadre où elles se meuvent ; elles influent sur plus d'intérêts ; elles ont quelque chose de l'État même et de son pouvoir. Le préjugé les amplifie encore. Il croit volontiers qu'elles occupent, dans la vie des souverains, une place prépondérante, et que, pour beaucoup d'empereurs et de rois, comme pour beaucoup de femmes, l'idée générale du règne est d'aimer.

Je n'en suis pas persuadé. Le tableau que nous font les historiens des occupations d'un chef d'État ne semble pas laisser tant de loisir aux méditations sentimentales. A quoi bon, d'ailleurs, insister ? Pour observer les rois, aujourd'hui, nous serions obligés de voyager, ce qui est une condition fâcheuse pour tout comprendre. Nous ne connaissons rien en France qui rappelle une cour, même de loin. A peine pourrait-on étudier sur place un certain fond de

courtisanerie survivant à son vrai milieu. Les modèles nous manquent. Les romanciers qui ont, le plus récemment, mis en scène des rois, leur ont prêté un trône dans un pays de rêve, ou bien ils les ont représentés en exil, après la couronne, et tellement après, que la trace en était effacée sur le front du héros.

Pleurons donc les romans royaux. Les ambassadeurs qui seraient presque seuls documentés pour écrire un tel livre ne peuvent pas l'écrire. Et les romanciers qui seraient tentés de le faire n'en ont pas les moyens.

Il faut même leur rendre cette justice qu'ils poussent le scrupule jusqu'à ne pas mêler, d'ordinaire, à leur drame, un personnage étranger. Sauf dans de courtes nouvelles, nous ne rencontrons guère un héros principal qui soit Italien, Allemand, Espagnol ou Anglais. Les ténèbres sont si profondes entre deux âmes qui ne parlent pas la même langue et n'ont pas vu les mêmes collines! Quelle figure incomplète nous donnerions à ces étrangers; comme ils resteraient imaginaires; comme il nous serait impossible d'être vrais ou seulement équitables! Nous avons déjà tant de peine à rendre l'aspect extérieur d'une terre étrangère, à comprendre à moitié les usages de ses habitants, leurs plaisirs, leur politesse et le goût particulier qu'ils trouvent à la vie! La meilleure attention n'y suffit pas. Je me

souviens que, dans mes notes sur l'Espagne, j'évoquais le souvenir de cette assemblée de savants tenue à Salamanque, et dans laquelle Christophe Colomb, méconnu et combattu, essaya de communiquer à ses auditeurs sa foi dans l'Amérique future. J'imaginais un vieux moine disant, de longues années après, un soir, à l'heure où toute la ville est rose, et où monte dans l'esprit la pensée du jour fini et celle du passé lointain : « J'étais de ce conseil; j'y entendis parler don Christophe et, pour la joie de ma vie, je fus de ceux qui l'encouragèrent à partir sur les caravelles ». Hélas! le volume n'avait pas paru depuis quinze jours, que je recevais d'un Espagnol ce petit billet : « Monsieur, vous commettez une erreur en parlant de « don » Christophe Colomb. Nous donnons ce titre, il est vrai, à nombre de personnages moins importants. Mais nos vieux héros s'en passent. Et nous ne disons pas plus don Christophe que vous ne dites mademoiselle Jeanne d'Arc. »

Après les rois et princes, les gens titrés forment une seconde catégorie, ducs, marquis ou comtes, dont le roman français, jusqu'en ces derniers temps, a fait une grande consommation. Elle est aujourd'hui un peu moins demandée. Elle est d'observation facile ; elle est précieuse même pour les écrivains qui savent très peu le monde. Voyez les auteurs qui font les grands romans pour petits

journaux. Il y a presque toujours un duc dans leurs drames, ou quelque haut personnage qui représente la richesse et l'oisiveté, deux termes tout voisins dans la pensée de la foule, et qui expriment, hélas! à peu près tout son idéal. Ces auteurs se servent très habilement de ce héros classique. Grâce à lui, ils ouvrent devant le public, éternellement ébloui par un certain état de maison qu'il croit être le bonheur, des perspectives de vie fastueuse, ou large, ou même ruinée, fortune présente, fortune passée, peu importe, puisque l'or a ruisselé devant ceux qui le connaissent à peine. Grâce à lui, ils ont la ressource des beaux coups d'épée, des mots braves, de certaines façons cavalières de sortir d'une difficulté, qui plaisent infiniment à tant de bonnes gens emprisonnés et emmurés dans la perpétuelle incertitude. Enfin, grâce à lui, ils font entrer en scène, même sans en parler, le passé, le passé que toute noblesse évoque naturellement, et qui est en nous à l'état de passion, amour ou haine. Les feuilletonnistes montrent ainsi un sens très exact de la psychologie populaire. Mais croyez bien que les romanciers, à leur tour, ne dédaignent pas de tels avantages. Ils en usent plus discrètement, devant des lecteurs mieux informés, plus exigeants. La préférence qu'ils ont longtemps marquée pour les personnages titrés avait cependant les mêmes causes. Elle en avait aussi de plus particulières, de

plus subtiles. C'est que la race alliée à la fortune crée des êtres plus complexes, des êtres de sentiment et de plaisir et, par conséquent, de souffrance. Soustraits à certaines obligations, aux travaux absorbants, aux luttes pour le pain quotidien où une grande part de l'attention et de la volonté humaine se dépense, on peut supposer qu'ils ont, mieux que d'autres, le loisir de goûter ce que la vie a d'amer et de doux quand elle est la vie pleine, la vie calme. Hommes ou femmes, ils ont le droit de rêver, de regretter, de s'analyser eux-mêmes, d'écrire des lettres sans nombre, de tenir un journal sans fin de leurs pensées et de leurs sentiments. Et quelles merveilleuses ressources pour le dialogue! Quelles nuances rares de charme, d'attitudes, de politesse, d'émotion, un écrivain ne pourra-t-il pas donner à des personnages auxquels rien n'aura manqué de ce qui peut constituer l'exception humaine! Si, de plus, il sait bien voir, s'il ne croit pas, de parti pris, la société uniquement composée de femmes infidèles, de maris à plaindre, de fats, d'escrocs et d'égoïstes, je demande s'il n'aurait pas quelque chance de rencontrer des exemples de haute et pure vaillance, de dévouement sans espoir, de richesse très simple ou de pauvreté très fière, dans un monde où certaines vertus sont d'une trempe plus fine?

La réaction contre cet emploi excessif des per-

sonnages titrés, dans les œuvres d'imagination, devait venir. Elle est venue. Après s'être montrés les parrains les plus castillans et les plus entichés d'héraldique, les romanciers, d'un mouvement presque unanime, se sont appliqués à supprimer les particules et à distribuer autour d'eux des noms moins sonores. On ne remarque aucune tendance analogue dans la vie réelle. Mais il est à noter que les romanciers n'ont, le plus souvent, changé que les noms. Les ducs de Hautlieu, les comtes de Castelblanc s'appellent aujourd'hui : Morin, Benoît, Thomasset et Berger; ils sont ingénieurs, avocats, explorateurs en congé, attachés d'ambassade, industriels, savants déjà connus, pas encore célèbres et qui ont pris seulement le voile de la science, mais nous ne les voyons guère dans leur profession. Ils ne parlent et n'agissent devant nous que dans les intervalles de liberté qu'elle leur laisse. Ce sont des hommes qui ont parfois gagné leur fortune au lieu de la recevoir, mais ils la dépensent à peu près de même. Leurs loisirs ne doivent être qu'une économie faite sur une occupation plus ou moins assujettissante, mais l'emploi de ces heures de trêve ne porte pas l'empreinte bien profonde du métier qu'on vient de quitter et qu'on va reprendre. Le vœu secret du romancier paraît être toujours de peindre des êtres d'émotion plus que d'action, des amoureux plutôt que des lutteurs.

Il y aurait cependant des figures bien intéressantes parmi les hommes de travail. L'amour n'est que l'épisode ou le témoin de la vie, tantôt le feu d'artifice, tantôt la lampe sage qui veille. Et que cette clarté luise ou non, le travail se poursuit sans relâche. Il est la grande loi dure de l'humanité. Il nous touche par la douleur, par les destinées qu'il nourrit, par les conditions qu'il mélange, par les antagonismes qu'il crée. Tous les états de fortune relèvent de lui ; tous les hommes sont bénéficiaires de l'effort. Et comme il groupe les êtres, il appelle et il use aussi toutes leurs facultés maîtresses. Qui pourrait ne pas trouver qu'il est beau d'étudier une intelligence aux prises avec les problèmes les plus vivants qui soient; la dépense prodigieuse d'énergie que suppose une affaire prospère ; la lutte contre la concurrence, et les angoisses, et l'orgueil des triomphes rapides ; l'obéissance d'un personnel nombreux aux ordres d'un seul homme; ces milliers d'industries, qui sont autant de petits États dans l'État, ayant chacun sa politique extérieure et intérieure, sa dynastie, ses drames? Ne serait-ce pas faire œuvre bien utile et bien haute que de montrer le combat perpétuel entre l'égoïsme et la pitié dans une âme ; le trouble de conscience par où peuvent passer ceux qui s'étonnent de dépenser tant de justice sans récolter de reconnaissance, et d'essayer de dire le remède, puisque la souffrance est souvent

double ici, et qu'on la trouve chez le patron qui cherche et chez l'ouvrier qui se plaint?

L'ouvrier, voilà une autre catégorie de personnages qu'il faut s'habituer à voir entrer en scène dans le roman comme ailleurs. Le quatrième État aura ses portraitistes, comme il a ses orateurs et ses barnums. Quelques essais ont déjà été tentés. Et pourquoi pas? Je vois bien les objections qu'on peut faire et qu'on a faites. La foule est grossière; sa psychologie se réduit à des éléments par trop simples pour être curieux; elle pense à peine; elle ne rêve pas; elle ressemble à une pierre rugueuse, que tout l'effort de l'artiste ne rendra pas agréable à l'œil. Quand tout cela serait vrai, il n'en resterait pas moins permis de choisir ses héros parmi les gens du peuple. Il n'y a pas que le charme qui vaille une étude. Il y a le naturel, il y a la force, il y a même la brutalité. Ces ouvriers, on nous prédit qu'ils seront nos maîtres demain, et il est vraisemblable que nous ferons leur métier, puisqu'ils feront le nôtre. Il importe donc de se connaître. Plusieurs personnes, qui ne les ont pas visités chez eux, ne seraient pas fâchées peut-être, avant de les voir chez elles, qu'on les leur présentât. Et en attendant ce jour, et même s'il n'arrive jamais, ne sait-on pas qu'il existe des esprits, en grand nombre, qui se penchent d'eux-mêmes, sans aucune préoccupation personnelle, vers la souffrance et vers la misère, et

qui cherchent des devoirs à remplir comme d'autres des joies à prendre? Ceux-là demanderont, au contraire, au romancier, de leur dire où l'on souffre et surtout pour quelle cause précise on souffre au fond de la mine, dans la carrière, l'usine, l'échoppe, dans la chambre où il y a plus d'enfants que de lits et plus d'appétit que de pain. Et puis, laissez-moi croire que l'enquête ne serait pas si sombre ni si dénuée de poésie qu'on le prétend. Il s'en faut que le peuple soit tout épais, tout grossier ; qu'il n'exprime une idée qu'après avoir juré, comme on le supposerait d'après certains livres; qu'on ne puisse assister à une réunion de famille ouvrière sans découvrir une tare nouvelle chez des gens déjà soupçonnés. Je ne nie pas la rudesse du plus grand nombre, ni l'insignifiance de beaucoup d'individus, ni la perversité de plusieurs, mais je dis qu'il y a une franchise délectable chez beaucoup d'ouvriers, une spontanéité de sentiments, un raisonnement sur les choses du métier, qui sont de vraies richesses pour un écrivain, et qu'avec eux nous aurons, à défaut de complication savante et de marivaudage, des éclairs de passion dont la lumière vaut bien les crépuscules mourants dont on nous enveloppe. Ils aiment et ils détestent fortement, ces pauvres. Ils ont leur honneur qui ressemble beaucoup à l'honneur tout court. Ils éprouvent, en mainte occasion, un sentiment de solidarité qui va

jusqu'à l'héroïsme. Ce sentiment, vous pouvez le condamner quand il étend des grèves ; vous l'admirerez quand il engage les voisins à adopter les enfants d'un voisin mort. Impulsions! dira-t-on. Oh! que cela est injuste et faux! L'instinct ne court pas au danger ou à la peine. C'est le fond vivace, sous l'amas des préjugés, c'est la vieille générosité française, c'est la belle fraternité chrétienne inconsciente peut-être, qui s'éveille et va au secours. Enfin, si vous observez que l'ouvrier est très aisément abordable, qu'il parle volontiers, qu'il lit de plus en plus, vous conclurez que le roman de l'atelier ou de l'usine est un des plus riches en documents, un des plus saisissants, et, à bien des égards, un des plus nouveaux qui puissent tenter un écrivain.

La difficulté est tout autre, et tout autre aussi l'intérêt quand il s'agit du paysan. La campagne est presque toujours muette. C'est sa grande vertu, et c'est le grand obstacle. Ceux qui passent n'entendent pas sa voix. Ils ne comprennent rien à l'énigme de la terre. Lorsque nous traversons les champs en chemin de fer ou en voiture, la silhouette courbée de ces hommes et de ces femmes qui travaillent est si voisine du sol et si bien mêlée à ses lignes que le paysan peut sembler un accessoire du paysage, une chose qui se meut à peine entre des choses immobiles. Et telle est, en effet, l'impres-

sion souvent traduite par les littérateurs ou les peintres, mais qui n'est vraie que si on lui donne la durée d'une impression, si on ne prétend pas y résumer la vie du paysan. Même si vous liez conversation avec ce faucheur, ce casseur de mottes ou ce bûcheron, vous continuerez de l'ignorer. Il vous répondra par des mots embarrassés, d'une banalité voulue, et il se taira. Ne vous fiez pas davantage aux souvenirs d'une villégiature de quelques semaines dans un coin de France ou de Navarre. Il faut un siège en règle pour conquérir ce héros défiant, et c'est la cordialité seule qui fait parler ce silencieux, l'habitude de faire partie du même horizon restreint, d'être rencontré par lui au détour des routes et surtout la lente persuasion qu'on aime la terre, comme lui, depuis le trèfle d'en bas, depuis la graine non germée, jusqu'au nid de pie qui fleurit noir au sommet des vieux chênes. Voilà pourquoi certains écrivains lui ont attribué une telle pauvreté de sentiments et d'idées. La longue fréquentation leur a manqué.

Encore n'est-ce là qu'une première difficulté. La seconde est plus redoutable peut-être. Elle consiste, pour le romancier, à faire s'exprimer un paysan comme un paysan, à ne lui prêter ni le langage d'un ouvrier ni celui d'un bourgeois. M. Brunetière, à propos des romans ruraux de George Eliot, remarque justement : « Il n'y a rien de si difficile, dans le

roman et ailleurs, que de borner le vocabulaire des gens que l'on fait parler aux limites exactes de leur petit univers intellectuel et moral. » Épreuve dangereuse, en effet, piège redoutable. Les novices croient s'en tirer par un procédé bien naïf. Ils mélangent dans le dialogue des mots de patois ; ils ont soin d'attribuer au personnage des fautes de prononciation et de français soigneusement recueillies par la typographie. Quand ils ont fait dire à un toucheur de bœufs ou à la femme d'un fermier : « Pardienne, m'sieu, mam'selle, not'vache, j'allons, j'étions », ils s'imaginent avoir fait parler un paysan. L'erreur est manifeste. Car l'emploi d'un langage inférieur ne peut que diminuer l'intérêt d'un roman. Les défauts de prononciation ou les solécismes fatiguent vite le lecteur. Les mots de dialecte ne méritent que très rarement d'être imprimés. A mon avis, c'est là de la fausse couleur locale. Il est convenu et entendu que les filles de ferme n'ont ni l'accent ni la correction de phrase d'une Parisienne. La fidélité au modèle ne consiste pas dans ces notations puériles. Elle est dans l'emploi exclusif des termes usuels qui forment le vocabulaire paysan, dans la coupe des phrases, qui doivent être brèves, très pleines de sens, et ne jamais former une période. La campagne, volontiers sentencieuse, supprime les transitions apparentes. Les silences qu'elle met entre les idées sont précisé-

ment remplis par les pensées secondaires qui servent de lien et qu'il faut deviner. Elle n'est jamais orateur, sauf dans l'extrême Midi. Ce qu'elle exprime le mieux, dans ses formules concises, c'est la tradition, l'âme sensée, forte et passablement satirique de la vieille France. En l'étudiant, on découvre des horizons d'histoire. En faisant vivre dans le roman quelques-uns de ses habitants, on a l'impression réconfortante que l'on peint un état social qui a peu varié, qui se modifie lentement, et que les scènes qui sont vraies aujourd'hui resteront longtemps vraisemblables. On a surtout l'inappréciable avantage de donner à l'œuvre le plus ample et le moins fragile des cadres. L'usine tombe en ruine ou se transforme; les procédés du travail industriel se renouvellent incessamment; les professions perdent leur physionomie; l'aspect d'une ville, après vingt ans, est à peine reconnaissable, tandis que les champs, les bois, les fleuves, le ciel, tout ce que la vie paysanne remplit et pénètre est fait d'une beauté qui demeure et qui survit à une multitude de générations.

Je pourrais passer en revue bien d'autres groupes humains, et dire ainsi les raisons d'ordre littéraire qui peuvent les faire choisir ou rejeter par les écrivains. Mais la liste en serait trop longue. J'ajouterai seulement quelques observations sur le prêtre et sur la religieuse dans la littérature.

Bien des fois, le type ecclésiastique a été dessiné par les romanciers. Nous avons tous, dans nos souvenirs de lectures, quelques portraits d'évêques, de vieux curés de campagne tout blancs, de vicaires agités et ambitieux. Les chanoines ont été plus épargnés. Mais, quelque talent que les auteurs y aient mis, est-il possible de ne pas être frappé de ce qu'il y a d'incomplet et d'inachevé dans la plupart de ces peintures? Est-il possible de ne pas sentir que la minutieuse exactitude des détails humains ne suffit pas pour exprimer un rôle et une vie qui n'ont de sens qu'autant qu'ils sont, par un certain côté, divins? Cet élément ne saurait être négligé, puisque, à moins de supposer un mauvais prêtre, il faut donner à celui-ci une vocation qui est précisément à l'opposé de nos entraînements et de nos mobiles terrestres. Tandis que la patience, le don de voir et de composer suffisent pour animer d'une vie parfaite un gentilhomme ou un bourgeois, il est besoin ici d'autre chose, et c'est de la foi, ou tout au moins de l'intelligence de la foi. « Songez donc, dit M. Jules Lemaître, qu'à moins d'un mensonge sacrilège, qui ne doit guère se rencontrer, tout prêtre, quelles qu'aient pu être ensuite ses faiblesses, a accompli, le jour où il s'est couché tout de son long aux pieds de l'évêque qui le consacrait, la plus entière immolation de soi que l'on puisse imaginer; qu'il s'est élevé, à cette heure-là, au plus

haut degré de dignité morale, et qu'il a été proprement un héros, ne fût-ce qu'un instant. » On ne saurait mieux dire. Et si cela est compris, il me semble que le curé de campagne, si complaisamment et indulgemment évoqué par les écrivains, ne saurait plus être le vieillard paterne, timide et solitaire, qui vit dans une pauvreté quotidienne, relevée de quelques instants de gourmandise, quand il va dîner au château ou dans les conférences, et qui bénit la naissance, l'amour ou la mort. Il existe chez lui une passion qui explique tout, qui transfigure les plus humbles, et grandit leur condition jusquà la faire exceptionnelle et sublime, de médiocre qu'elle est d'apparence : c'est l'amour des âmes. Niez-le, et le prêtre ne différera pas sensiblement d'un honnête percepteur en retraite, d'un notaire honoraire bienfaisant, d'un propriétaire conciliant et aumônier. Mais si vous admettez qu'un homme puisse s'élever au-dessus de la nature et la dompter au point de faire du sacrifice la loi même de sa vie, l'inexplicable devient clair. Cette âme a eu pitié des âmes. Elle a vu leur détresse et leur dignité. Elle a considéré qu'une paysane était, aussi bien qu'une reine, une âme en marche, à travers la douleur et la joie, vers une éternité. Elle a quitté le monde pour soutenir un peu d'humanité chancelante, oublieuse, fatiguée de la route. Elle aura sa récompense, aussi mystérieuse que sa force, dans

des repentirs qui ne seront jamais révélés, dans des larmes qui couleront pour d'autres, dans de longues patiences que la douleur ne lassera plus, dans les pardons, les oublis, et, plus souvent, dans l'allègement passager d'une créature faible qui retombera encore, mais qui porte en elle-même un principe de relèvement.

Quelque chose de cette même idée ne nuirait pas à celui qui voudrait représenter, avec le scrupule du vrai, une religieuse. Mais que d'autres qualités il faudrait encore! Une plume si fine et si chaste, la faculté de comprendre et d'exprimer entièrement le sens de ces mots qui nous sont mal connus : le silence, le recueillement, le voile, l'oraison. Et nous expliquons si grossièrement les vertus qui nous dépassent! Pour n'en prendre qu'un exemple, n'est-il pas d'un usage presque universel, dans le roman, le drame, la poésie, de conduire au couvent les héroïnes désespérées? Elles entrent au cloître comme dans le refuge des cœurs navrés. Elles lui demandent l'oubli d'un autre bonheur qu'elles ont d'abord cherché. En un mot, elles n'y vont pas tout droit, et c'est parce qu'elles se sont heurtées à quelque obstacle de la vie qu'elles tournent vers Dieu des regards d'amoureuses éconduites ou trompées. Est-ce conforme à la réalité? Bien rarement. Ces sortes de vocations en retour ne sont, dans le domaine des faits, qu'une très infime excep-

tion, et nous pourrions tous plaindre une supérieure qui aurait à conduire une congrégation d'héroïnes de romans revenues de leurs illusions, mais non pas de leurs souvenirs.

L'histoire commune est bien plus simple. Les jeunes filles qui se font religieuses n'ont presque jamais eu d'aventure de cœur. Elles obéissent à un attrait direct et puissant. On dirait qu'elles ont vécu, puisqu'elles ont le dédain souriant de la vie. Cependant, elles sont très jeunes, dix-huit ans, vingt ans, vingt-deux ans. Rien n'a froissé leur gaieté épanouie. Rien ne les repousse. Elles disparaissent volontairement du monde, Nous les retrouvons souvent, quelques années plus tard, Sœurs d'hôpital, Sœurs débarbouillant et gardant les enfants dans les crèches, Sœurs des pauvres, Sœurs d'écoles, mêlées à toutes les misères, à toutes les peines, jamais à nos joies, qu'elles n'ont pas l'air de nous envier. Et cela dure toute une vie. N'est-ce pas bien mystérieux, bien troublant, et cela n'échappe-t-il pas, pour la plus large part, à toutes les analyses et à tous les récits d'un romancier? Je ne l'ai jamais si bien compris qu'un jour, où il me fut donné d'assister à un spectacle très rare.

J'accompagnais, seul laïque, un évêque américain dans la visite qu'il faisait à la maison mère d'un ordre de religieuses cloîtrées. J'allais, un peu en arrière, intimidé par cette qualité de profane et

d'intrus, que tout me rappelait, mon costume, les grands corridors blancs, les images pendues aux murs, le silence, la démarche grave et recueillie de la supérieure générale qui nous précédait, vieille femme à qui obéissaient les deux cent vingt monastères du Bon-Pasteur répandus dans le monde entier. Elle avait les yeux bleu vif d'un chef d'armée, un air de commandement et de décision que tempéraient l'humilité acquise et la finesse naturelle de la femme. Elle nous conduisit dans une salle vaste, sans autre ornement que la lumière, où étaient assises le long des murailles, sur trois rangs et laissant une avenue entre elles, les deux cent cinquante novices de l'ordre, toutes blanches aussi. Pendant que l'évêque, assis à l'une des extrémités de l'appartement, donnait aux religieuses des nouvelles de leurs sœurs d'Amérique, je considérais, retiré dans un angle, tous ces visages enveloppés d'un voile semblable et fixés dans la même attention. Il y avait là des Françaises, des Anglaises, des Américaines du Nord et du Sud, des Italiennes, des Espagnoles, des Allemandes, des Belges, des femmes venues des îles de l'archipel grec et de l'Asie Mineure, et la race se reconnaissait à la forme des traits, à la nuance de la peau, à un peu plus de raideur, ou d'abandon, ou de volonté tranquille dans la tenue, bien que les chaises fussent toutes exactement alignées, les tailles droites, les

mains posées à plat ou jointes sur les robes tombant à plis pareils. Mais l'expression avait partout une parenté émouvante, et c'était la jeunesse, une joie enfantine, facile et pleine, qui déborde comme les fontaines en attendant qu'on y puise, et c'était une limpidité de regard qui disait la parfaite virginité des âmes. Je pensais, dans ce court instant qui ne se renouvellera jamais, que ces jeunes filles seraient demain dispersées à travers le monde, afin de se dévouer, elles, chefs-d'œuvre de pureté, à l'éducation des filles perdues; elles toucheraient de leurs mains, de leurs lèvres, les créatures les plus rejetées; elles vivraient avec celles dont le vice leur était le plus détestable; elles se pencheraient sur toutes les hontes et se relèveraient avec une pensée intacte; elles donneraient leur amour, qu'elles ont refusé au monde, à ce que le monde a corrompu, puis abandonné. Non, celles-là ne ressemblent pas aux héroïnes de romans, puisqu'elles les guérissent. Et je songeais aussi, me rappelant cette manière d'expliquer de pareils dévouements, qui traîne dans tant de livres : « Tout cela est au-dessus de nous. On ne sacrifie pas, pour un entraînement d'imagination, sa jeunesse, sa beauté, sa joie et sa vie; on ne s'enferme pas dans un couvent avec les rebuts de la rue; on ne vit pas quarante ans chaste, pauvre, sans autre volonté que celle d'obéir, parce qu'on a le goût du blanc, des fleurs artificielles et du silence,

parce qu'on aime à respirer l'odeur d'un grain d'encens. Il y a autre chose, mais qui pourra le dire? »

Voilà donc, avec leurs avantages et leurs défauts romanesques, quelques-unes des figures parmi lesquelles un écrivain trouvera ses modèles. Un homme qui est doué pour l'observation possédera vite, en lui-même, une collection d'images prises au hasard des chemins, incomplètes, fragmentaires, simples apparitions de la vie dans un moment de la durée, et qui ne sont que des éléments de personnages, des traits dispersés, des croquis pareils à ceux des peintres. Et, sans doute, il arrivera que ces croquis auront été faits et multipliés en vue d'une œuvre déterminée, mais le contraire est la loi commune. Les héros de roman, pour la plupart, sont beaucoup plus anciens, dans ces réserves de l'esprit, que l'intrigue qui les a groupés, et leur vie littéraire a été précédée d'une période plus ou moins longue de disponibilité, d'où ils sortent tout à coup, appelés et désignés par cette force qui s'appelle l'idée, et qui n'hésite pas, et qui va droit à eux, et leur dit : « C'est toi que je veux, tu vas vivre ! » Et ils viennent, dans la joie. Tout livre qui n'aurait point ces profondes racines serait superficiel. Toute documentation qui serait entièrement neuve aurait l'apparence d'une enquête, et on n'y reconnaîtrait point ce goût de la

vie qui ne vient, aux romans comme aux fruits, qu'après quatre saisons. En attendant cette heure, qui peut-être ne sonnera jamais pour eux, ces ombres, ces héros de limbes, sommeillent dans le souvenir ou dans le cahier des notes, qui est rouge, ou gris, ou bleu, suivant l'humeur.

Oui, le cahier de notes, je ne m'en dédis pas. Je sais qu'elles ont leurs détracteurs, je sais qu'on n'est pas tendre pour elles, et qu'il y a des jugements qui condamnent les carnets et les tiroirs d'un auteur. « Toutes sortes de notes, dit encore M. Brunetière, ont cet inconvénient qu'il n'y a rien de si difficile que de résister à la tentation de s'en servir. » Je réponds que cela dépend, et que s'il est un usage dangereux des notes, il en est un autre fort légitime et utile. Je dirai même que je les crois nécessaires, mais à une condition, qui est de ne jamais les relire, à moins d'y être invité par l'appel immédiat du sujet, par la rencontre qui se fait, dans l'esprit, du geste logique d'un personnage avec le geste autrefois vu et saisi au vif de la nature. Elles ne feront pas le roman, parce qu'elles n'en ont ni la puissance ni le droit; parce qu'elles sont incohérentes; parce que le groupement de ces choses demi-vivantes n'est pas la vie; mais elles y aideront, elles mettront une agrafe au manteau, une plume à la toque, un peu de noir au sourcil. Elles sont costumières. Sans elles, une foule de détails et de mots, obscurs dans

la mémoire, ne se retrouveraient pas. Et si vous dites qu'elles ne sont qu'une poussière, j'y consens, mais la poussière vole ; accumulée, elle se colore ; montée très haut, elle est le bleu du ciel, et elle fait partie de l'atmosphère : c'est de même dans le roman !

Qu'on me permette un exemple. Je ne puis cacher que j'ai beaucoup étudié le monde de la mode et ses environs. Ce fut un voyage très long, très amusant et d'un intérêt très poignant à la fois. Pensez donc : visiter les premières maisons de modes et aussi les petites, à Paris et en province ; interroger la patronne, pénétrer dans les ateliers et surprendre les employées au milieu du travail, groupées au naturel, lasses, nerveuses, attentives, bavardant, honteuses d'être vues avec leurs manches de lustrine, douces, moqueuses ou hardies ; se faire présenter à mademoiselle Irma, qui est apprêteuse et cause très volontiers de son métier ; à l'artiste mademoiselle Mathilde, qui invente les plus jolis chapeaux de Paris, et manie les plumes et les rubans comme un poète les rimes riches ; tenir entre ses mains de petits cahiers de jeunes filles disparues, qui n'ont laissé après elles que de pauvres petites idées de luxe qui sont déjà passées de mode et ces quelques feuilles de journal souvent banales, souvent charmantes, avec des blancs, des endroits tout froissés et quelquefois des traces de larmes ; n'est-ce pas

de quoi s'émouvoir, et sourire, et prendre pitié? On apprend beaucoup de cette manière. On se défait de bien des opinions que professent les gens du monde à l'égard de ceux qui n'en sont pas. On acquiert, entre autres, la certitude qu'il y a parmi les ouvrières, à côté des vices, des travers, des imperfections propres à leur condition ou communes à l'humanité, des trésors d'énergie, de délicatesse et de poésie. Pour le prouver, j'ouvrirai ces notes dont j'ai parlé. Je citerai des phrases, des mots, des fragments de conversation ou de mémoires, écrits ou dits non par une seule, mais par dix jeunes filles, à Paris ou en province. Je n'y changerai rien. Vous reconnaîtrez leur signature de rêve et de misère, et vous apercevrez, du même coup, le secours qu'on peut attendre des notes.

Voulez-vous des âmes tristes? En voici :

« Je suis vendeuse dans une maison de modes. Si vous connaissez la réputation des modistes, ma maison, hélas! ne fait pas exception. Avec mon caractère faible, je suis bien en danger. Ajoutez à cela la fatigue. Je suis sur pied toute la journée, courant d'un salon à l'autre, parlant toujours, ayant affaire à des madames très difficiles, qui veulent être jolies quand même, et commandée par une première on ne peut plus légère, avec laquelle on est forcé d'être politique. Je rentre tard. Je ne suis jamais couchée avant minuit, ce qui est tard, quand on

a une journée de travail derrière soi et une autre devant. »

Une autre m'a dit : « Savez-vous ce qu'on souffre, quand on se sent impuissante devant un travail qui est un gagne-pain? A chaque saison, j'ai de ces moments de souffrance. Je ne m'y habitue pas. Il me semble, à chaque fois, que c'est fini, que je n'aurai plus d'idées. Un soir, j'ai prié Dieu, lui, le grand artiste, de me rendre capable de faire le travail qu'il veut que je fasse. Et, le lendemain, j'ai eu deux idées. »

Une autre, qui avait sa mère à sa charge, me disait avec un peu d'orgueil et beaucoup de tristesse :

« Il faudrait attendre au moins un an pour avoir un bureau de tabac. C'est bien long. Maman y a quelque droit : son grand-père, le comte Léopold de B., était colonel de la garde royale et chevalier de Saint-Louis. »

J'ai grand'peur que, malgré de pareils titres, le bureau de tabac n'ait pas encore pour titulaire mademoiselle Léontine.

Voulez-vous du socialisme naïf?

« Je me rappelle avoir vu des socialistes en Angleterre. Nous en rencontrions, le dimanche, des milliers, réunis sur une place, en plein vent. Ce qui m'intéresserait aujourd'hui, ce serait de connaître leurs théories. Je veux lire, dimanche, l'article *Socialisme* dans Larousse. »

Et ce cri, bien curieux :

« Je n'en veux pas à la vie; je sais qu'elle est faite pour quelques-uns. »

Voulez-vous des âmes tendres, des mots qu'un écrivain ne désavouerait pas? Écoutez ces trois pensées écrites sur le même petit cahier par une Parisienne :

« J'aime lire un livre qui vient d'être lu par une personne aimée, et celui dont j'ai à couper les pages me donne toujours une première impression sèche. Je vais donc lire d'abord le roman que mon amie a lu. »

Un peu plus loin :

« Seule, je n'ai aucune force. Je serais heureuse qu'un être plus fort que moi, plus fort surtout par l'amour que j'aurais pour lui, fût mon guide et m'absorbât toute. »

« Au contraire des autres, je mesure l'affection qu'on me donne, et que je donne, aux tristesses éprouvées. »

Voulez-vous enfin des impressions d'artistes, écrites par de simples employées de la mode?

« Il est minuit. Ma fenêtre est ouverte, et je me plais à entendre le roulement du tonnerre et à voir la lumière des éclairs. Je ris. Je fais des péchés de sensualité à écouter la pluie tomber, un autre en buvant de l'eau fraîche, un autre à respirer les fleurs que j'aime tant! »

Et ceci :

« Peut-être pourrait-on comparer une patronne de grande maison à un chef d'école de peinture. En vérité, madame X. et madame Y. sont deux artistes de genre différent, et elles font véritablement école. Madame X., si elle avait été peintre, aurait probablement été un grand dessinateur, car elle a un œil merveilleux pour les formes, la ligne, l'harmonie, ses teintes sont généralement fondues, rien de heurté. On pourrait la comparer à Ingres, tandis que madame Y. est absolument l'opposé ; elle a bien l'œil de son ancien pays d'Orient. Nos couleurs sont riches, vives ; les mélanges de tons ont fait sa réputation par leur hardiesse ; on ne recule devant aucun mélange extraordinaire, on heurte, on oppose : mais tout cela en artiste. Benjamin Constant représente bien ce qu'aurait été madame Y. Chez madame X., on doit forcément devenir dessinateur de goût, et le goût doit être discret, fin, tandis que chez nous l'œil le plus terne devra s'habituer et finir par aimer les couleurs vives, et le goût le plus timoré deviendra hardi et original. »

On pourrait croire que ce ne sont là que de jolis mots, et que le souci de l'art qu'elles savent exprimer est de bien petite importance dans la vie de ces jeunes filles obligées de travailler pour vivre. Pas toujours. J'en connais une, réputée parmi ses compagnes pour son merveilleux talent d'invention.

Elle gagnait quatre cents francs par mois, comme première, dans une grande maison de Paris. Le directeur d'un grand magasin lui fait offrir six cents francs, plus de sept mille francs par an, — la fortune pour elle, — si elle veut venir diriger son rayon de modes. Elle réfléchit trois jours. Au bout de ce temps elle refuse. Et quelle raison donne-t-elle? Je n'aurais pas osé la rapporter dans un livre, parce qu'on aurait trouvé cela invraisemblable. Le fait est vrai cependant.

Elle répond qu'elle serait disqualifiée, qu'au lieu d'être une créatrice d'œuvres personnelles, je ne puis dire tirées, mais portées à un seul exemplaire, elle conduirait une fabrique où le modèle, copié et recopié cent fois, deviendrait banal.

Il lui fallait ce qu'il y a d'imprévu, de rare, de capiteux, dans la mode de luxe. Elle refusait l'argent pour demeurer artiste.

Ce sont là des notes d'auteur.

Presque aucune d'elles n'a été employée, et, comme on dit, versée dans le volume. Mais n'aperçoit-on pas qu'elles pouvaient servir d'indication, et comment le rôle des cahiers et des carnets ne consiste pas simplement à rappeler des termes, des détails, des fragments d'histoire que la mémoire aurait pu perdre, mais surtout à renseigner l'écrivain sur la manière de traiter l'œuvre, sur ce qu'on nomme en peinture les valeurs? Elles lui indiquent

les tons qui s'harmoniseront le mieux avec le fond du tableau.

A présent l'idée maîtresse du roman peut venir, et choisir, parmi tant de figures vagues, celles qui prendront corps et seront des personnages. Elle apparaît; elle possède une force créatrice; elle dispose, elle assemble, elle se meut avec la souveraineté de la vie au milieu des éléments de l'œuvre encore dispersés et gisants. Elle doit avoir une vue prodigieusement sûre, car elle va chercher, au plus profond du souvenir, des traits presque oubliés qu'elle ramène soudainement au jour. Pourquoi ceux-là? Pourquoi pas d'autres, plus voisins, plus séduisants peut-être? Laissez-la faire. Elle ne se trompe pas, bien qu'elle n'hésite jamais. Et si vous me demandez quelle est cette puissance qui agit si librement et si vite, je vous dirai que c'est simplement la vérité que l'écrivain veut souligner, la situation qu'il veut exposer. A peine s'est-elle formulée dans la pensée, et déjà les lignes générales du roman sont arrêtées. D'un mouvement qui semble instinctif, elle marque tous les rôles de premier rang, tous les principaux personnages à venir. Ils accourent, tels qu'ils sont, ces êtres informes, et si loin encore de la vie complète. Mais ils sont désignés pour vivre. Un peu de leur âme est déjà en eux. L'idée les a fait se lever. Ils se groupent, s'opposent, forment l'ébauche du drame, comme des marionnettes qu'on

mettrait sur une scène pour figurer les acteurs futurs. Et ce n'est pas tout. Le cadre, le paysage, le décor de la scène est déjà dessiné. Une atmosphère enveloppe ce petit monde en formation. Et l'on peut dire que, dans ses traits essentiels, un roman est l'œuvre d'un instant.

N'est-ce pas évident, quand le romancier entreprend, comme il est si souvent arrivé, de raconter sa propre histoire et, plus spécialement, son enfance? Le seul nom d'enfance n'évoque-t-il pas un roman qui est en nous tous, et qui s'y trouve à l'état romanesque précisément, je veux dire avec la poésie de la réalité et celle du recul, avec le double attrait de la jeunesse qui se souvient et de l'expérience qui raconte, avec ces grossissements de certains épisodes, que le lointain déforme et amplifie, comme il fait, entre les branches d'arbres, pour les astres qui se lèvent? Sans réflexions, sans recherches, c'est le foyer qui apparaît, la maison, le château, le magasin paternel, les chemins ou les rues où l'on courait, les parents, les voisins, les amis d'école ou de collège, la cousine qu'on allait voir volontiers, les grand'tantes auxquelles il fallait rendre une visite annuelle, et tant de joies auxquelles rien n'a ressemblé depuis, et tant de larmes qui n'ont pas toutes séché. Les romanciers anglais, pour ne parler que d'eux, se sont plu à composer de ces autobiographies voilées, et les exemples seraient faciles à

rencontrer dans Fielding, Smollet, Walter Scott, Dickens, George Eliot. Qui ne sait que l'original M. Micawber, si pauvre, si généreux, si follement visionnaire, avait vécu sous le nom de John Dickens? On peut critiquer le genre, pour des raisons qui ont été dites cent fois. On ne contestera pas que les personnages soient venus ici tous ensemble, à l'appel de l'idée.

Il n'en est pas autrement lorsque l'auteur traite d'autres sujets. Ici, je suis obligé de parler de moi, d'analyser mon expérience personnelle. Mais j'ai pour excuse la nécessité même, car, dans un problème si délicat, il est impossible de parler d'après l'expérience des autres, et nul ne saurait noter avec certitude la marche de pareilles idées, si ce n'est dans son propre esprit.

Je dirai donc que l'idée du roman qui s'est appelé *De toute son âme* ne m'est venue qu'après une longue étude du milieu. J'ignorais complètement ce que j'écrirais plus tard, quand je tâchais de pénétrer la vie difficile, pauvre et miroitante de l'employée de la mode. Après quelque temps, la connaissance de l'atelier, le souvenir de conversations nombreuses, et de nombreuses lettres, me firent apercevoir jusqu'à l'évidence, parmi d'autres choses, l'obstacle au mariage, que les jeunes filles de la mode rencontrent dans leur profession même; comment celle-ci les affine et les déclasse; comment elles sont d'un

monde par leur naissance et d'un autre par leurs rêves, partagées entre le luxe du dehors et la misère de chez elles, jetées de l'un à l'autre par le travail qui reprend ou le travail qui cesse, également impuissantes à oublier la richesse qu'elles côtoient et à faire oublier la condition d'où elles sortent.

Aussitôt, les personnages s'imposaient à l'esprit avec une sorte de nécessité, ou, si l'on préfère, en vertu d'un raisonnement si prompt et si voisin de l'impulsion, qu'il semblait dégagé de toute idée de travail. L'héroïne, ce serait l'une des ouvrières les plus artistes de la mode parisienne, non l'une quelconque, mais celle-ci, qui avait les yeux couleur d'eau de mer, un air d'aristocrate, un sourire si facile et si vite retenu. Elle n'habiterait pas Paris parce que le paysage de Paris est fatigué. Si les ponts pouvaient parler, si la Sainte-Chapelle, le Palais de Justice, les « buées matinales » et les bateaux de la Seine, si le soleil couchant au-dessus du bois, pouvaient dire leur opinion aux romanciers, ils leur crieraient : « Assez ! assez ! » Non, elle habitait une ville un peu grande de province, au bord d'un fleuve aussi, pour que l'horizon fût plus large et d'une lumière plus variable. Celui qui, d'en bas, l'aimait, était un pêcheur de Loire, un timide et un passionné, de cette race où les résolutions mûrissent lentement et éclatent soudainement. Plus près d'elle, dans le travail journalier, elle avait une amie, l'autre type extrême de la

mode, l'aventurière, l'errante, la lamentable quêteuse de pain, âme capable de tendresse et nullement d'art, qui ne s'attache qu'aux êtres. Entre elles deux, toutes les nuances d'ouvrières pourraient s'encadrer. Enfin, comme l'héroïne principale, entourée de compagnes moins élégantes et moins affinées, n'en serait que plus exceptionnelle, comme il fallait rappeler constamment et cruellement son origine, sa parenté, son monde d'où sans cesse elle s'évade en esprit, elle a un frère, l'ouvrier dont l'exemplaire vit sous nos yeux, l'homme que les mots corrompent autant que les passions, et qui se venge, par la haine universelle, de l'offense qu'il a reçue d'un seul. Tous les principaux personnages étaient ainsi désignés.

De même dans cette nouvelle intitulée *Donatienne*. En regardant, aux Champs-Élysées ou au Parc Monceau, ces théories de nourrices arrivées à Paris avec une chemise et une robe, à présent superbes, béates, tout enchâssées et ruchées de broderies, comment ne pas penser à ce contraste si dangereux, et au nombre des ménages pauvres qu'il a troublés et rompus à jamais? L'idée, un jour, m'a frappé, et le drame, immédiatement, s'est trouvé bâti.

La nourrice, c'est une Bretonne, petite avec des sabots à talons hauts, coiffée d'une coiffe à deux ailes rondes et plissées comme un cyclamen, une de ces filles des côtes qui ont le sang léger et le cœur aussi. Il y a bien longtemps que vous la connaissez,

que vous avez observé le fond d'envie de cette nature molle et d'imagination égoïste, sa perpétuelle et lointaine tentation d'échapper au devoir commun, d'être délivrée des soucis de sa vie de paysanne, obligée de soigner l'homme, les enfants et les bêtes. Vous avez eu mieux que l'occasion de la voir, le temps de l'étudier, en plusieurs exemplaires, puisqu'il est entendu qu'avant d'atteindre sa première année, un enfant de riches change deux ou trois fois de nourrice, pour le moins. Le pays qu'elle habite? le canton de Plœuc, d'où elles partent si nombreuses pour Paris. Et c'est le soir. L'ombre achève de tomber. L'homme et la femme sont assis sur le seuil de la closerie, en haut de la colline, à la limite des bois, et ils font silencieusement le même rêve de misère, qui ne se partage plus, et que chacun fait de son côté quand elle a trop duré. Alors la lettre arrive, la lettre qu'on n'attendait plus et qui appelle la femme à Paris, dans ce monde de la richesse, des cadeaux, du bien-être, des rubans de soie, des dentelles, dont on parle si souvent dans le bourg. L'éblouissement est presque immédiat chez l'un des époux; le chagrin, chez l'autre, n'attend pas une seconde et durera autant que l'absence, qui ne finira pas.

Autant qu'il est permis d'affirmer et de généraliser, dans une question éminemment subjective et complexe, je crois donc que l'esquisse d'un roman est

une opération rapide de l'esprit, ordonnant en un instant une matière déjà rassemblée. La seconde opération de l'esprit est bien différente, celle de la mise au point, l'approfondissement des caractères, la combinaison des scènes, la création des personnages accessoires que l'idée maîtresse n'a pas nécessairement évoqués. Celle-ci suppose un long travail et une longue réflexion.

Plusieurs écrivains, je le sais, se livrent à cette œuvre de méditation dans la retraite de leur cabinet. Ils s'asseyent devant leur table, et, notant les idées qui leur viennent, font de la composition un travail suivi et régulier. C'est une méthode excellente, assurément. J'en connais une autre, plus vagabonde, plus paresseuse et plus lente : c'est de ne point hâter l'œuvre à venir, de n'y penser que rarement avec application, et d'y songer toujours. Les personnages sont nés, ils vont grandir et se parfaire doucement, sans effort, comme sans arrêt. J'appellerai cet état la période d'amour, parce que l'amour est seul créateur. C'est de lui que vient la vie, de plus en plus pleine, de ces êtres de fiction. Ils progressent d'une façon mystérieuse, mais le progrès est certain. Il est perçu par l'esprit beaucoup mieux que l'effort dont il procède. Avez-vous songé quelquefois au frémissement invisible qui doit faire trembler une bouture de jeune arbre, quand le premier fil de racine, perçant l'écorce, rencontre la terre et, avec

la terre, la vie ; quand une goutte de sève, une seconde, une autre encore, monte dans la tige demi-morte ? Supposez un taillis de jeunes chênes qui auraient conscience du développement graduel et de l'épanouissement de leurs bourgeons ; qui sentiraient grandir en eux la feuille, la branche, l'arbre que personne n'aperçoit, et qui penseraient : « Ah ! la bienheureuse brume ! elle a dissous l'enveloppe de vernis qui m'emprisonnait ; ah ! le clair soleil qui déroule mes germes plissés ; ah ! la bonne pluie qui fait boire à leur soif toutes mes racines à la fois ! » Il me semble qu'un phénomène à peu près pareil s'accomplit pour les personnages de roman. Ils cherchent obscurément et s'assimilent la vie éparse autour d'eux, les souvenirs anciens qui seront, si vous voulez, le sol avec ses réserves de sucs féconds, et puis les impressions qui traversent et qui passent, comme la pluie et comme le vent. Ils ne cessent point d'agir parce que l'attention du moment s'est détournée d'eux. L'existence ordinaire n'est ni interrompue ni troublée. Mais une idée survient, et aussitôt le héros de roman auquel on ne pensait pas, s'écrie : « Elle est mienne, je l'exprimerai ! » Un geste d'inconnu, un mot frappe l'esprit, et une voix intime s'élève et dit : « Il m'appartient par droit d'harmonie ! » En cet état, il y a un profit de toutes choses. La rencontre d'un ami peut achever un rôle incomplet ; une fin de chapitre sortir

d'une course en fiacre ; l'audition d'un concert jeter dans une rêverie qui dictera, en la chantant, toute la poésie d'un livre. Il y a aussi, vous le devinez, des heures de volonté pleine, de labeur attentif. Mais que ce travail soit raisonné ou presque inconscient, vous voyez qu'il modifie toujours, plus ou moins, le modèle choisi. Le type premier du personnage, pris dans la vie réelle, peut demeurer reconnaissable ; il n'est pas tout à fait ressemblant. Les paroles qu'on lui prête, il ne les a pas toutes dites ; les actes qu'il accomplit n'ont pas tous été siens, bien que chacun soit commandé par la logique et dérive d'une observation. L'intrigue elle-même, si elle est bien conduite, supprime une foule d'actions communes et sans intérêt ; elle simplifie le personnage, et c'est un effet de l'art ; elle l'engage en des situations où il reste fidèle au caractère d'élection, mais qu'il n'a pas traversées, et dont on peut dire seulement qu'il les eût traversées de cette manière. Et cela montre qu'il n'y a pas de réalisme absolu ; qu'il n'y a pas, dans le roman, de portrait entièrement vrai ; que les œuvres de cet ordre restent, pour une large part, des œuvres d'imagination. Le modèle a vécu, et peut-être vit-il encore ; son tempérament tout entier et beaucoup de ses traits passeront dans le livre : mais toute composition a pour but de changer un homme en personnage, et les détails qui l'achèvent le transforment en même temps.

Période d'amour, ai-je dit, et cela me paraît bien vrai. Ces êtres qui doivent vivre, il faut qu'ils soient aimés. Il faut s'identifier avec eux, souffrir et se réjouir avec eux, de telle sorte que ce soient eux qui parlent et agissent par notre âme qu'ils possèdent. Ils ne sauraient habiter longtemps en nous sans que ce phénomène se produise. Leur vie grandissante emplit la maison, comme les enfants arrivés à l'âge d'hommes. Simples figures d'abord, ébauches où dort une âme frêle, ils se développent, ils parlent, ils prennent une fermeté de traits où l'on sent que l'heure est proche de la vie agissante. A un moment, ils sont parfaits, de la perfection relative que chaque esprit peut leur donner. Alors une vision émouvante s'ouvre devant l'écrivain, une vision qui lui fait oublier toute la peine passée, qui soutiendra son courage dans les épreuves nouvelles qui vont suivre. Il voit, avec une netteté qui ne laisse rien dans l'ombre, toute l'œuvre dont il n'a pas tracé une ligne, il l'aperçoit achevée, avec les portraits, les dialogues, les paysages, avec la beauté de rêve qu'il espère traduire. L'apparition le décide. Il prend la plume, et il écrit.

LE ROMAN POPULAIRE[1]

Peut-on citer, dans la littérature française, des exemples de roman populaire? Est-il souhaitable que de pareilles tentatives se multiplient, ou bien sont-elles condamnées, par la nature même de leur objet, à n'être que l'expression d'un art inférieur et médiocre? Telles sont les deux questions que je voudrais traiter.

Je constate d'abord la profonde différence entre le roman populaire, qui serait, par définition, une œuvre d'art destinée à l'éducation du peuple, et le roman-feuilleton, qui n'est pas une œuvre d'art et ne vise qu'à l'amusement. S'ils étaient une seule et même chose, je ne demanderais pas : « Peut-on citer, dans la littérature française, des exemples de roman populaire? » Car ce ne sont pas les feuilletons qui nous manquent. Nous en avons par milliers. Une foule d'écrivains s'y essayent; plusieurs y

1. Conférence faite à Paris, salle Charras (Société des Conférences), le 21 mars 1899.

gagnent une fortune, une réputation, on pourrait dire une gloire d'une espèce particulière; ils voient leur nom et leurs œuvres pénétrer dans des milieux où n'ont jamais pénétré ceux des maîtres de la littérature française; ils intéressent, ils font pleurer, ils égayent, ils ennuient un peuple entier; ils sont les vrais créateurs et les vrais soutiens d'une certaine presse, investis d'une puissance plus immédiate sur ses destinées que tous les écrivains politiques, les économistes, les critiques, les reporters et les correspondants de la rédaction, et je me rappelle que l'administrateur général d'un des plus importants petits journaux de Paris me disait que, dans la première semaine après le commencement d'un feuilleton, le tirage du journal montait ou s'abaissait de cinquante mille, de quatre-vingt mille exemplaires par jour, selon que le feuilleton plaisait ou ne plaisait pas.

Il me faut développer sur ce point ma pensée, parce que, si le roman-feuilleton n'est pas le roman populaire, il en tient, il en usurpe la place.

Je viens de dire qu'on ne pouvait le ranger parmi les œuvres d'art. La formule est légèrement excessive. Assurément, il n'arrive à personne de parler de la beauté, de la grandeur d'un feuilleton, de célébrer le style de Ponson du Terrail, l'harmonie des périodes chez Xavier de Montépin, de rechercher, parmi les génies grecs, latins ou français, la filiation littéraire de M. Gaboriau. Mais la condamnation

prononcée, au nom de l'art, contre ces écrivains et leur nombreuse famille m'a toujours semblé trop absolue. On peut ne pas les lire, c'est même un droit : il ne faut pas les calomnier. Ils ne sont pas des artistes complets, cela n'est pas douteux; ils ne comptent guère plus dans la littérature que les ménétriers ne font figure dans la musique. Cependant les ménétriers savent faire danser les foules, et tout le monde n'en sait pas faire autant.

Lorsque de nombreux esprits sont captivés et retenus par un récit, au lieu de s'étonner et de rire de la banalité de l'histoire et de la simplicité des lecteurs, il vaut mieux chercher, comme une leçon, le mérite de l'écrivain. Il y en a toujours un. Les feuilletonnistes ont, presque tous, un sens exact du mouvement dramatique; une science de l'horrible et du terrifiant; une adresse à démêler les écheveaux; une habileté à laisser pour morts, sur le champ de bataille de l'action, des héros qui ressuscitent pour de longues destinées; un doigté dans l'usage du point de suspension; une fidélité au type honorable des bonnes mères, des petites ouvrières laborieuses et des amours éternelles, qui ne sont pas des qualités si méprisables qu'on le croit. Quelques-uns s'élèvent même jusqu'à la composition et jusqu'aux premiers éléments de la psychologie, à ce point qu'on peut distinguer dans leurs œuvres le marquis d'avec le baron, le financier

d'avec le traître, le charretier d'avec le chemineau, à d'autres signes que la coupe de l'habit et que le rappel des caractères physiques. Peut-on en dire autant de tous ceux, sans exception, qui passent pour écrivains et sont comptés dans la « littérature »?

Non, le moindre défaut du roman-feuilleton est peut-être de manquer d'art. C'est pour une autre raison surtout qu'il ne saurait remplir le rôle de roman populaire et qu'il usurpe, en ce moment, la place qu'il détient.

Il exerce, en effet, une véritable et enviable puissance.

Qui n'a suivi parfois un de ces crieurs qui vont, le long des rues de faubourgs, portant en bandoulière un sac plein de journaux et de livraisons à bon marché? L'homme ne s'arrête pas. Il va d'un pas rapide, jetant le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, la *Lanterne*, sous la porte d'un client, rattrapé par des gamins ou des femmes en cheveux, qui courent après lui, un sou au bout des doigts, et reviennent lentement vers la maison prochaine, le cou déjà plié et les yeux attentifs à la page imprimée. Il dépasse les derniers alignements des toitures ouvrières et s'enfonce entre les jardins, tantôt clos de murs, tantôt bordés de haies mutilées, région des cultures maraîchères. Et c'est enfin dans la campagne elle-même qu'il s'avance, dans les pays de

pâturage et de labour où le bruit du monde, autrefois, s'arrêtait.

Je me souviens qu'un dimanche j'étais monté au sommet d'une colline, d'où la vue s'étendait, presque infinie, sur des terres toutes cultivées où les villages ne semblaient que des points blancs perdus dans la moisson. Les blés, les avoines, les luzernes, fuyaient en nappes voisines, sous le soleil et sous le vent, et disparaissaient à bien des lieues, non pas rompus par un accident de terrain, mais enveloppés et voilés dans la poussière d'or que la lumière et la brume d'été élèvent en couronne à l'horizon des plaines. Et sur deux chemins parallèles qui coupaient la vallée, au bas de la colline, deux hommes passèrent. L'un vendait des journaux et soufflait dans une corne de cuivre, l'autre poussait une de ces petites charrettes que les gens de la profession nomment des « balladeuses », et où il y avait de la mercerie, des bonnets de tulle, des pièces d'étoffe, des miroirs, des lanternes de fer-blanc, et celui-ci, pour appeler ses clients répandus dans l'immensité des blés, portait à ses lèvres, de temps en temps, la pointe d'un grand coquillage rose, qui s'évasait en forme de trompe. Les deux bruits tantôt alternaient et tantôt se mêlaient, l'un aigu, sautillant et moqueur ; l'autre grave et en harmonie avec ce paysage rustique où devait sonner parfois le mugissement d'un taureau. Personne ou presque per-

sonne n'achetait au colporteur, représentant attardé d'une industrie qui meurt, et, au contraire, tout le long de la route voisine, les curieux s'approchaient du vendeur de journaux. Ils venaient à l'appel de la corne de cuivre, les gars de ferme, un bâton à la main, des brins d'herbe et de la terre encore attachés à la semelle de leurs souliers du dimanche, ils tendaient le bras par-dessus les épines, ils sautaient les talus ; elles venaient aussi, les filles roses, gardeuses de vaches, hébétées de silence, et même les fermières, un peu honteuses d'être vues et pressées de rentrer à la maison. C'étaient hier et aujourd'hui qui se faisaient concurrence et qui luttaient ensemble. Hier n'avait pas de succès. La foule allait d'elle-même, déjà tout habituée, au marchand de nouvelles fausses et d'idéal frelaté. Je me disais : « Ce qu'ils échangent là contre un sou, ces pauvres, est-ce la paix, est-ce un peu de joie qui dure seulement autant que la fraîcheur d'un bonnet de tulle, est-ce de quoi les rendre meilleurs? » Et les deux hommes, pendant que je songeais, s'éloignèrent par les deux chemins, et le bruit du cuivre et le mugissement du coquillage, de plus en plus faibles, de moins en moins distincts, moururent, à bout de vol, dans l'espace infini.

Les gens de la ville, employés, ouvriers, petits rentiers et bourgeois, sont plus friands encore de cette littérature, et elle agit davantage sur eux, à

cause de la souplesse et de la vivacité plus grande de l'esprit citadin. Renseignez-vous, dans le moindre bureau de tabac, dans le moindre dépôt de journaux, et demandez le nombre de romans illustrés ; le nombre de livraisons dites de luxe qui contiennent les œuvres des prétendus « maîtres du roman » ; le nombre de feuilles quotidiennes à triple feuilleton, qui s'écoulent dans une semaine. C'est un total effrayant.

Ainsi, le roman-feuilleton compose le fonds de lecture, le principal élément de distraction intellectuelle d'une masse énorme d'hommes et de femmes. Et comme cette distraction occupe à peu près tout le loisir que laissent le travail, la promenade et le cabaret, il s'ensuit que c'est l'éducation populaire elle-même, l'instruction des adultes, qui est faite par le roman-feuilleton. S'il n'y avait pas la vie qui fait l'école, à sa manière, et qui détruit souvent la leçon du romancier ; s'il n'y avait pas un peu de catéchisme, dont on se rappelle encore les questions quand les réponses sont oubliées ; s'il ne restait pas, dans l'air et la lumière de ce pays, un peu de sens commun qu'on respire malgré soi, que deviendrait un peuple enseigné de la sorte? Ce peuple s'emplit l'âme de fables qui n'ont aucun mérite supérieur de beauté, de moralité, de vérité. Et cela est vrai en France, en Belgique, en Allemagne, en Italie, dans presque toute l'Europe. Non seulement

il ne s'élève pas par de semblables lectures, mais il y perd le goût de la vie réelle, de celle qu'on ne rêve pas, et qu'on subit. Il n'en voit plus les joies ; il en aperçoit mieux les peines et les inégalités, qu'il exagère ou qu'il ne supporte plus. Les imaginations, exaltées par le conte, tournent en jalousies pratiques et agissantes.

N'est-ce pas de quoi faire pitié, ce désir légitime de savoir qui n'est pas satisfait, ce besoin de culture populaire sans cesse renaissant et sans cesse trompé, ce champ immense et fertile où l'on ne jette que des graines folles? Je le dis avec une entière conviction : il faudrait avoir du peuple une insultante idée pour se résigner à le laisser indéfiniment victime des lectures qu'on lui sert. Et si l'on répond que ce qu'on lui sert est précisément ce qu'il demande, je répliquerai qu'on n'en sait rien, puisqu'on ne lui offre rien autre chose, et qu'il n'est pas à même de choisir.

Voilà pourquoi le roman-feuilleton ne saurait être confondu avec le roman populaire. Il en est de même du roman naturaliste.

Ici, nous sommes bien en présence d'une œuvre d'art, d'un art à mon avis inférieur, parce qu'il est exceptionnel et fermé, mais qu'on ne peut pas, de bonne foi, ne pas reconnaître. Si j'avais à juger l'école naturaliste française, non dans sa formule, où il entre beaucoup de vérité, non pas même dans

l'œuvre de tel ou tel auteur, mais dans l'ensemble des livres qui se réclament du naturalisme, je dirais que son principal défaut littéraire a été de méconnaître la réalité ; je montrerais ce qu'il y a de contraire aux règles de l'observation et de la sincérité, dans le procédé qui consiste à ne peindre de l'homme que les instincts, à supprimer les âmes, à expliquer le monde moral par des causes inégales aux effets, à murer toutes les fenêtres que l'homme, accablé tant qu'on le voudra par la misère, le travail, la maladie, l'influence du milieu, continue et continuera d'ouvrir sur le ciel. Car il y aura toujours de ces fenêtres-là, par où la prière monte et l'espérance descend.

Mais je n'ai pas à faire ici de critique littéraire, et la seule chose que je veuille expliquer, c'est l'impossibilité de faire entrer le roman naturaliste dans le genre que j'ai appelé : le roman populaire. J'en aperçois deux raisons.

L'une a presque un caractère d'évidence. Toute œuvre populaire, et on peut dire toute œuvre de grand art, est une œuvre d'éducation et d'ascension. Elle peut être moralement indifférente, mais elle doit tout au moins récréer les âmes par le spectacle de la beauté, les alléger du fardeau de la vie, être créatrice d'une heure de joie et de repos. Elle remplit toute sa destinée quand elle va au delà, quand elle élève l'homme, le rend meilleur, le porte à la

vaillance, au sacrifice et à Dieu. Jamais elle ne peut tendre légitimement à un abaissement de l'humanité.

Or, il ne me semble pas possible de soutenir que l'œuvre de l'école naturaliste, en général, a relevé le niveau moral du monde, que les âmes y ont pris une force, une pureté, une résolution de patience ou d'énergie sereine et tranquille, la seule qui mène loin. Et cela suffit pour qu'on lui refuse le rôle d'éducatrice.

Il y a une seconde raison. Toute littérature qui voudra mériter le beau nom de populaire, doit être inspirée par l'amour du peuple. Je cherche cette fraternité de cœur, cette tendresse dans l'œuvre naturaliste, et je trouve un parti pris de dénigrement, voisin de l'orgueil, une manière dure de parler de la misère, une brutalité de touche dans le portrait des pauvres gens, toujours représentés comme des êtres d'impulsion, esclaves des instincts, des hérédités et des passions, une tendance à considérer l'ouvrier comme une machine à boire et à faire des révolutions, qui dérivent d'un mépris foncier de l'espèce humaine, à moins qu'ils ne révèlent la plus certaine des incompréhensions. Tout récemment, un jeune écrivain, parlant déjà de l'école naturaliste au passé défini, comme d'un événement des siècles disparus, disait : « Ce fut le défaut des réalistes de goûter une volupté à surprendre les hommes en

flagrant délit d'ignominie[1] ». Ce jeune avait peut-être tort d'employer un passé d'un recul si profond, mais il avait raison en signalant ce défaut littéraire qui n'est autre chose — il n'est pas inutile de le remarquer — qu'un défaut de sympathie véritable pour l'objet qu'on dépeint.

Assurément, l'écrivain doit connaître le mal, mais il n'est pas fait pour ne dire que cela, pour ne pas voir la santé à côté de la maladie, le remède à côté de la souffrance, et surtout, puisqu'il touche à des plaies, il n'a pas le droit de les aviver ou de les traiter comme une simple matière à description. L'amour ne s'arrête jamais là. Quand il se sent impuissant, il a une larme du moins pour le dire. Je ne la vois pas couler, je ne la devine pas même dans le roman naturaliste. Et c'est pourquoi encore je ne puis pas lui reconnaître un droit à l'épithète de populaire, c'est-à-dire de fraternel.

Il faut bien l'avouer : dans les termes où je l'ai défini, le roman populaire est assez malaisé à rencontrer. Il y a des œuvres et même des chefs-d'œuvre littéraires qui peuvent se répandre dans le peuple, plus ou moins, mais il y en a peu qui lui soient destinés. Notre littérature classique est toute ou presque toute aristocratique, faite pour des esprits de cour, en tout cas pour des esprits de choix. Celle du

1. M. Henry Bordeaux, dans la *Revue hebdomadaire*.

XIXe siècle est plutôt bourgeoise, mais elle s'adresse encore à un public d'élite. Si on ouvre des romans de Flaubert ou de Feuillet, pour ne parler que des morts, on a l'impression que ces écrivains ont eu l'ambition de plaire à des lecteurs instruits, tout au moins à des bacheliers. Je ne les en blâme pas. On peut écrire pour une catégorie, pour une minorité, pour une coterie même, et pour trois amis si l'on veut. Tout ce que je prétends, c'est que la majorité des œuvres contemporaines, roman, poésie, théâtre, sont faites pour un autre auditoire que le peuple. Et même lorsque nos auteurs dramatiques de la nouvelle génération, avec une générosité d'intention véritable, portent au théâtre certaines questions du grand problème social, n'est-il pas évident qu'ils les traitent pour l'instruction de leurs égaux, des philosophes, des économistes ou des gens du monde, et, qu'à de rares exceptions près, ils voient plutôt l'autorité à réformer que l'ouvrier lui-même à former?

N'est-il donc aucune œuvre d'imagination qui réunisse ces deux caractères d'être une œuvre d'art accessible à tous? Un homme de génie a essayé chez nous quelque chose de semblable. Il a compris admirablement les conditions que réclame non pas le grand public, mais l'immense public auquel un roman peut aller, et, si le livre est déparé par d'énormes défauts, il a néanmoins la simplicité, l'ampleur et, par endroits, la haute moralité qui

doivent marquer un drame destiné à passionner et à élever l'esprit du peuple. Un critique inconnu, un certain M. Courtat, a eu la patience impertinente de calculer que les *Misérables* de Victor Hugo contenaient exactement 985 pages inutiles. C'est bien possible; mettons 1 000, et admirons la variété de l'esprit humain. Admettons qu'il y ait, en effet, un tiers de fatras, de déclamations, de théories creuses, de hors-d'œuvre politiques insipides. Tombons d'accord que l'on rencontre, dans cette épopée commencée en 1847 et publiée seulement en 1862, des blasphèmes qui ne sont pas de la première manière du poète, et de mauvais calembours qui furent de toute sa vie. Laissons dire volontiers que les fautes de goût abondent dans le détail, et notamment dans la légende des chapitres qui s'intitulent : « Que Mgr Bienvenu faisait durer trop longtemps ses soutanes; — Fin joyeuse de la joie; — Vagues éclairs à l'horizon; — Madame Victurnien dépense 35 francs pour la morale; — Comment Jean peut devenir champ; — Dans quel miroir M. Madeleine regarde ses cheveux, etc. » Il n'en demeure pas moins certain qu'il y a des fragments de chefs-d'œuvre dans cette œuvre inégale, et que ces fragments peuvent être compris de tous, et qu'ils sont d'une beauté que tout esprit humain peut apercevoir. Dès l'origine, cela fut proclamé par de tout autres hommes que les admirateurs aveugles du poète. Au temps où

parurent les *Misérables*, Louis Veuillot, après avoir fait les réserves les plus légitimes, les plus nécessaires, reconnaissait, dans le roman de Hugo, ce qu'il appelle « un souffle de justice, un souffle de foi chrétienne, et catholique par conséquent, souffle court et mêlé, mais brûlant, parfois sublime ». Parlant encore de la scène où Jean Valjean, pour sauver un accusé innocent, va se livrer à la justice et paraît en cour d'assises, il disait encore : « La scène est d'une extraordinaire beauté. Le combat intérieur qui la précède est plus magnifique encore, et il est conduit, ravivé, mené à son terme avec un art prodigieux. » De nos jours, un critique, l'un des plus sagaces et aussi l'un des plus sévères qui aient jugé Victor Hugo, — j'ai nommé Edmond Biré, — n'hésite pas à écrire ces lignes : « Si les *Misérables* avaient été continués et terminés dans le même esprit qui avait présidé à leur conception; s'ils n'avaient pas été dénaturés, envenimés par les passions de l'auteur devenu démagogue et socialiste; s'ils n'avaient pas été démesurément enflés par des épisodes qui débordent le cadre primitif,... l'œuvre du poète, qui reste encore très puissante et très belle, serait la plus admirable qu'il eût écrite, une des plus belles de notre littérature. »

Tout le monde connaît la thèse, l'idée maîtresse des *Misérables*. Elle est humaine, elle est consolante : c'est la rénovation par le repentir, l'ascension

du coupable, hors du crime, jusqu'aux limites où l'expiation surabondante couvre la faute, et la transfigure en une occasion de beauté morale, où le repentir dépasse l'innocence, et va plus loin qu'elle, dans le mérite devant Dieu et dans l'admiration émue des hommes. Rien dans cette idée qui soit obscur, rien au contraire qui ne tienne aux racines de notre être et ne se lie, plus ou moins, à l'histoire universelle des hommes. Le style, les épisodes, le choix de ces vastes tableaux faits pour séduire les imaginations les plus simples, tout révèle une divination géniale de l'âme populaire. Qu'on se rappelle le début du premier volume, le vol chez Mgr Myriel et le pardon de l'évêque, la lutte intérieure, chez Jean Valjean, entre l'instinct mauvais et la conscience qui s'éveille : quel est l'ouvrier, l'apprenti enfermé avec son livre, un soir de dimanche, qui ne comprendra pas cela? Avec le second volume, nous entrons dans l'épopée militaire. Nous sommes à Waterloo; nous voyons les campagnes plates avec les villages et les fermes aux noms fameux, les moulins, les fossés; nous voyons l'armée de Napoléon au repos, l'armée de Wellington au repos, et puis les estafettes qui partent, le premier coup de canon, la mêlée, les charges, l'héroïque jeunesse qui tombe ou qui s'élance, la Vieille Garde qui donne, la vie et la mort qui s'affirment, l'une et l'autre, avec la plus effroyable énergie, dans l'espace

le plus restreint et dans le temps le plus court, c'est-à-dire l'objet des plus fortes impressions et des plus durables souvenirs qui puissent se graver en nous. De plus, les mots sont empruntés à la langue de tous; leur arrangement est d'un suprême artiste. Qui peut oublier, après l'avoir lue, cette phrase où ressuscitent à la vie les cuirassiers du maréchal Ney qui vont charger : « Ils étaient 3500; ils faisaient un front d'un quart de lieue; c'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses... »? Et plus loin, lorsque sur le champ de bataille, à huit heures du soir, la Garde de l'Empereur s'ébranle, n'a-t-on pas, toutes les imaginations humaines n'ont-elles pas la vision du drame, dans ces lignes de Victor Hugo : « Quand les hauts bonnets des grenadiers de la Garde, avec la plaque à l'aigle, apparurent, symétriques, alignés, tranquilles, superbes, dans la brume de cette mêlée, l'ennemi sentit le respect de la France; on crut voir vingt victoires entrer sur le champ de bataille, ailes éployées, et ceux qui étaient vainqueurs, s'estimant vaincus, reculèrent, mais Wellington cria : « Debout, gardes, et visez juste! » le régiment rouge des gardes anglaises, couché derrière les haies, se leva, une nuée de mitraille cribla le drapeau tricolore frissonnant autour de nos aigles, tous se ruèrent, et le suprême carnage commença. »

Tout de suite après la vision de la bataille, c'est la vision de l'enfant qui se lève, touchante, familière,

naïve. Dans le même volume, après Waterloo, nous avons Cosette. La phrase reste toute simple; elle parlait à l'imagination, elle parle au cœur, c'est-à-dire aux deux forces qui commandent à tous. Victor Hugo a su pénétrer ces petites âmes d'enfants, qui sont si près des nôtres par l'amour, et en même temps si loin de nos manières de voir, de souffrir, de nous exprimer. Pour peindre la fille de la malheureuse Fantine, abandonnée, livrée à un couple affreux d'aubergistes de campagne qui la maltraitent, il met presque autant de pages que pour raconter Waterloo ; il accumule des détails et des scènes d'une puérilité admirable et profonde. C'est une épopée encore, et l'une de celles qui seront éternellement populaires, celle de l'orpheline battue et déjà femme par la douleur. « Dans le pays, dit-il, on l'appelait l'Alouette. Le peuple, qui aime les figures, s'était plu à nommer de ce nom ce petit être pas plus gros qu'un oiseau, tremblant, effarouché et frissonnant, éveillé le premier chaque matin, dans la maison et dans le village, toujours dans la rue ou dans les champs avant l'aube. Seulement la pauvre alouette ne chantait jamais. » Il montre Cosette qui travaille, et qui regarde jouer les enfants de Thénardier, Cosette qui tremble quand on lui parle, Cosette à qui la marâtre commande d'aller, la nuit, puiser de l'eau dans la forêt, et qui a peur des branches, de l'ombre, du silence, Cosette qui rencontre dans

les bois Jean Valjean, un étranger cependant, et qui a tout de suite confiance, Cosette, à qui l'inconnu, entré avec elle dans l'auberge, donne une poupée, et qui n'ose pas croire d'abord à la joie, et puis s'abandonne au rêve de ses six ans, saisit la poupée, et l'endort avec des gestes et un recueillement maternels. Le grand poète sait bien qu'il faut s'arrêter sur ces idylles brèves des vies misérables ; que la pitié de ceux qui lisent le lui demande. Et il ajoute, pour que nous continuions d'observer Cosette et d'être heureux avec elle, ce couplet demeuré célèbre : « La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant et tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux et de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée. » Quel âge faut-il pour goûter ces lignes-là ? tous les âges. Et quelle âme ? n'importe laquelle.

J'ai cité ces différents thèmes empruntés au même roman : le repentir du criminel, la guerre, l'enfant,

parce qu'ils sont des thèmes universels, d'une grandeur simple, qui caractérisent l'œuvre de Hugo. On pourrait y trouver vingt autres exemples du même ordre. Ceux-là suffisent pour isoler ce livre, ou à peu près, dans notre littérature. Ils suffisent, avec cette autre remarque, cependant, que je ne puis pas développer : c'est que, dans les *Misérables*, la part de l'amour est toute petite. Elle n'existe pour ainsi dire pas. Ce qui remplit, en général, les œuvres d'imagination, le commencement de l'amour, les serments d'amour, les fadeurs qu'échangent les fiancés, les emportements de passion, les malentendus, les regrets, les dissertations sur le bonheur ou le malheur par l'amour, tout cela est à peu près absent dans le poème en prose des *Misérables*. Hugo savait qu'il aurait pour lecteurs et il voulait émouvoir, par un portrait ressemblant, des hommes et des femmes de l'immense famille laborieuse, qui aiment sans doute, qui en souffrent, qui en meurent quelquefois, qui ont leur idylle ou leur tragédie, mais toujours rapide et à peu près muette, enserrée dans une vie de rude labeur, de soif et de faim, de poursuite et d'attente du pain quotidien.

Je ne prétends pas qu'on ne puisse pas nommer d'autres œuvres qui se rapprochent, plus ou moins, du type du roman populaire. On pourrait facilement établir qu'Alexandre Dumas père, George Sand, Erckmann-Chatrian, Jules Verne, ont eu le secret

de se faire entendre des masses, et comment, par le côté technique ou artistique, ils méritent d'être étudiés; comment, d'autre part, la valeur morale est, chez eux, inférieure à la valeur littéraire, ou insuffisante, ou tout à fait absente. Nos voisins les Anglais me paraissent posséder une littérature populaire plus abondante que la nôtre et plus saine, et, de même, les Russes. Pour m'en tenir aux Anglais, il est remarquable que leurs romanciers, à la différence des écrivains français, ne s'attachent pas, en général, à l'étude d'un cas de psychologie passionnelle, d'un scrupule, d'un doute, d'une situation intéressante sans doute, mais exceptionnelle, soit en elle-même, soit par la qualité des personnages qu'elle met en scène. Cette race, toute portée à l'action, se représente le roman comme une biographie. C'est l'enfance, l'âge mûr, parfois l'existence entière du héros qui passe sous nos yeux, longues périodes où il y a des chances pour que chaque lecteur reconnaisse quelque trait de sa propre histoire. Le monde est plus largement ouvert à leurs écrivains et plus familier qu'à nous. Ils y choisissent les cadres les plus nouveaux et les plus variés. Ils peuvent tracer un tableau fidèle de la vie anglaise, sous toutes les latitudes, de l'équateur aux pôles, sans risquer de dérouter complètement le lecteur, parce qu'un élément du moins ne variera pas, parce que les mœurs anglaises, le *home* anglais, le thé

anglais, le corsage clair et le chapeau canotier des Anglaises, l'amour des sports, l'endurance, la hauteur d'âme et d'humeur de l'Anglais se ressemblent, au cap de Bonne-Espérance, aux frontières de l'Inde et dans le dominion du Canada. Un fil mystérieux relie la mère patrie avec les îles et les continents de toute la terre, comme ces lignes légères, tracées sur les cartes de géographie, et qui marquent la route normale des vaisseaux, la route aussi de la pensée humaine. Quelles ressources pour un romancier, dans cet empire colonial universel, vivant et fréquemment parcouru; quelles inspirations multiples et toujours dominées par le souvenir de l'immense cité du bord de la Tamise; quelle saine rénovation des thèmes les plus communs! Heureux écrivains! ils ont, de plus, la certitude d'être entendus lorsqu'ils élargissent l'horizon terrestre et qu'ils expriment un sentiment religieux; entendus non pas d'une élite, mais du peuple encore pénétré de christianisme, et qui conserve, de ses origines, un idéal divin mêlé à tous les appétits humains. J'ajoute enfin que leur façon de composer n'est pas identique à la nôtre. Tandis que nous écrivons, par une sorte d'instinct théâtral et de tradition, des chapitres qui gravitent tous autour d'une scène principale, un peu comme les actes d'une pièce dramatique; tandis que nous faisons un livre très un et très serré, destiné à être lu sans

arrêt, eux, ils écrivent une sorte de journal intime; ils superposent les détails, sagement, posément, avec l'amour de l'heure présente qui ne connaît pas l'avenir, sans la même hâte vers le but, et ils songent aux misses qui parcourront vingt pages avant une course à cheval, au chasseur de renard qui revient au logis et qui a besoin d'une petite dose de lecture pour calmer la fièvre de ses veines, au commerçant de la Cité, à l'ouvrier anglais, libres avant le coucher du soleil, et qui prendront le livre et le poseront bientôt sur le coin du dressoir, heureux d'avoir trouvé l'occasion d'une larme ou d'un sourire qui n'étaient pas permis dans le travail du jour. Et ainsi le roman anglais est un roman plus que le nôtre près du peuple, plus conforme au cours même de la vie et mieux en harmonie avec l'esprit des simples.

Tout ce que nous venons de dire tend à prouver, du moins je l'espère, que le roman populaire est possible puisqu'on peut citer des exemples, ici ou là, de livres écrits par de grands artistes, capables d'influer heureusement sur l'esprit des foules, et répandus jusque dans les villages d'Angleterre ou de France. Mais nous nous heurtons ici à un système. Ce que nous disons exister, certains le déclarent impossible et inexistant, au nom des principes.

Nous ressemblons à ces gens naïfs qui essayent de toucher un arrérage de rente sans présenter un

certificat de vie. L'employé leur demande s'ils ont un papier prouvant qu'ils vivent. « Mais non, répondent ces innocents. A quoi bon? Vous nous voyez, nous vous voyons, nous sommes nos preuves vivantes et parlantes. Payez-nous. » Le fonctionnaire réplique : « Bel argument! Vivre n'est rien si un papier ne l'atteste. Vous n'êtes qu'un fait, devenez un droit. Soyez des hommes qui respirent avec certificat, et ne parlez pas avec tant de présomption d'une existence tout au plus réelle, qui n'a rien de légal. » Ainsi du roman populaire. Une école, nombreuse et forte, prétend que la littérature et l'art s'adressent et s'adressent nécessairement à une élite de l'humanité. L'existence de romans populaires n'est pas une preuve; il faut prouver qu'ils ont le droit d'exister. Dès qu'on s'adresse au peuple, on ne fait plus de haute littérature ou de grand art, et le succès même de pareilles tentatives ne s'achète qu'au prix de la beauté sacrifiée. C'est une thèse fort soutenue. La formule la plus nette en a été donnée par un de nos meilleurs critiques contemporains, un des plus ouverts cependant et des plus informés, M. Émile Faguet, qui a écrit dans ses *Politiques et Moralistes* : « La littérature et l'art ne sont populaires qu'à la condition d'être médiocres ».

On me permettra d'être d'un avis absolument contraire, et d'en dire les raisons.

La doctrine que je repousse me semble d'abord

méconnaître le but véritable de la littérature et de l'art. N'est-ce pas les rapetisser, que d'en faire le bien de quelques privilégiés, un amusement de mandarins, un plaisir de raffinés? N'est-ce pas une ambition que je qualifierais à mon tour de médiocre que celle de plaire et d'être utile à une toute petite partie de l'humanité, toujours la même, la moins facile à émouvoir, et en un sens la plus négligeable, puisqu'elle trouve autour d'elle tant de moyens de jouissance et de perfectionnement? J'aime mieux le comte Tolstoï, dans son livre *Qu'est-ce que l'Art?* disant : « L'art est un moyen d'union parmi les hommes,... une activité qui a pour but de transmettre d'homme à homme les sentiments les plus hauts de l'âme humaine ». De tout temps, de très grands artistes ont considéré de la sorte leur mission dans le monde. Ceux qui bâtissaient les cathédrales, les sculpteurs et les verriers qui les faisaient si belles, je veux bien qu'ils eussent l'intention d'honorer le ciel, mais ils voulaient aussi orner la terre, et ravir les yeux des hommes. Le plain-chant n'était-il pas et n'est-il pas encore une musique populaire? L'orgue a-t-il été inventé pour l'unique plaisir des riches, ou n'est-il pas plutôt la preuve d'un effort de génie, pour assembler tous les instruments sous les doigts d'un seul homme et les faire entendre à des foules ignorantes, et, d'autre part, peut-on douter que l'âme de ces foules en ait été embellie et réjouie? Dans ce

même domaine de la musique, oserait-on soutenir que le goût des chefs-d'œuvre ne s'est pas répandu, de nos jours, parmi le peuple de Paris et de quelques grandes villes, comme il est depuis longtemps populaire en Belgique, en Allemagne et ailleurs? Pourquoi déclarer impossible en littérature une tentative qui paraît heureusement accueillie en musique? Et, pour préciser, pour en revenir à la question même que je traite, comment soutenir que ce peuple qui dévore les romans, qui y trouve un attrait et veut y trouver une direction, soit condamné à n'en lire que de médiocres, d'insipides et de malsains, parce qu'il est peuple et que l'œuvre d'art n'est pas faite pour lui?

Ah! si nous étions plus chrétiens ou simplement plus logiques avec nous-mêmes, nous jugerions autrement cette question d'art et de littérature! Nos pères, enseignés par le christianisme, avaient un sens plus profond de l'égalité, dont nous parlons sans cesse, mais à laquelle nous avons tant de peine à souscrire. Ils la connaissaient sous ses divers aspects, égalité de nature, égalité dans la souffrance et dans le mérite, égalité devant la mort, égalité dans la destinée immortelle, et, s'ils étaient tentés de l'oublier, un grand fait venait la leur rappeler, et c'était, aux mêmes fêtes chrétiennes qui les réunissaient, la participation de tous aux mêmes sacrements, la même dignité morale reconnue aux

maîtres et aux serviteurs, aux riches et aux pauvres, égalité, en somme, la plus parfaite, puisqu'elle s'opère par la commune grandeur des hommes. Je suis sûr que les artistes qui vivaient au moyen âge, Dante quand il écrivait sa *Divine Comédie*, les auteurs de nos poèmes nationaux et de ceux des nations voisines, les bâtisseurs d'églises, d'hôtels de ville, de maisons corporatives, les sculpteurs, les peintres, les musiciens, avaient présente à l'esprit cette idée fraternelle, et dédiaient en secret leur œuvre à tout le peuple chrétien. Ils ne le croyaient point indigne de leur génie. Et nous-mêmes, pouvons-nous penser le contraire, lorsque nous nous intéressons à tout ce qui peut relever la condition matérielle et morale du peuple, lorsque nous multiplions les écoles, les bibliothèques, les cours d'adultes, les conférences, lorsque nous préparons l'avènement d'un quatrième État, aussi bien par nos défauts et nos négligences, que par nos efforts directs? Nous aurions donc excité l'universel désir de savoir pour ne pas le satisfaire? Nous dirions que le peuple aura sa part de toute chose, sauf de la littérature et de l'art, domaine réservé, chasse gardée, pièges dans la propriété? Est-ce logique? Est-ce désirable? Est-ce seulement possible?

Je ne le pense pas. Et d'autres, fort heureusement, pensent comme moi. Je lisais récemment, dans un grand journal de Belgique, une étude sur

le roman-feuilleton. L'auteur demandait qu'on essayât, peu à peu, de substituer aux fantaisies puériles et dénuées d'art des feuilletonnistes quelques œuvres recommandables par le mérite du fond et de la forme. « On n'a pas apprécié à sa valeur, disait-il très justement, l'instrument d'influence que peut être le roman-feuilleton, au point de vue de l'éducation intellectuelle et littéraire, et de la formation morale. » Et il ajoutait ces lignes, que je cite parce qu'elles indiquent bien un des caractères du roman populaire, qui doit être approprié au génie de la nation. Il disait donc, parlant de la Belgique : « Nul mieux que nous ne comprend le charme de la maison fermée et sommeillante, du feu qui flambe clairement, et de la lampe discrète. Dans ce milieu familier et doux, où beaucoup de rêve flotte parmi beaucoup de silence, quels devront être les récits qui viendront nous trouver? Nous avons bien compris et bien aimé Henri Conscience, comme un ami véritable. Or ses livres sont des livres simples. Remarquez d'ailleurs, qu'en peinture également, toutes nos préférences s'attachent aux peintres de la vie d'intérieur... Une vieille fille qui file près d'une fenêtre, d'où tombe un rayon de soleil; une porte s'entr'ouvrant sur une chambre qu'on devine paisible; la perspective d'une rue calme et déserte, retiennent longtemps notre attention et nous suggèrent mille pensées. Et ceci révèle l'amour spécial

et caractéristique qui dort au fond de la plupart d'entre nous. » En France, et sous des formes très différentes, j'ai retrouvé l'expression de la même idée. Le nom de celui qui l'émettait pourra faire sourire, car le spirituel fantaisiste qui eut ses premiers succès au Chat-Noir, avant de devenir l'un de nos hommes de théâtre les plus modernes et les plus mondains, ne passe pas encore pour un auteur avant tout préoccupé du problème social. Cependant une interwiew récente en fait foi. La veille de la première représentation de sa dernière œuvre, M. Maurice Donnay, interrogé sur ses projets de demain, répondait : « Toutes les questions se réduisent à la question sociale. Voilà la mine où, désormais, nous devrons puiser, et qui nous fournira des sujets neufs et profonds, plus poignants assurément que ce sempiternel adultère dont la foule est écœurée. L'heure est venue, pour l'artiste, de prendre part à la lutte et de s'adresser à l'âme du peuple. »

M. Donnay a dit : l'âme du peuple. Il croit que l'on peut, que l'on doit s'adresser à la foule. Je ne sais pas s'il le fera. Le mot peut n'être, dans sa bouche, qu'un paradoxe, mais peu importe, s'il révèle un état d'esprit, une idée qui grandit et s'affirme.

J'ai donc montré, par des exemples, que le roman populaire avait déjà un commencement d'histoire ;

par un rapide exposé de nos mœurs, qu'il était nécessaire ; par des citations dont j'aurais pu augmenter le nombre, que la pensée d'un art et d'une littérature s'adressant à la foule, familière autrefois à beaucoup d'esprits, n'est pas sans écho dans le monde où nous vivons. J'en aurai fini avec l'objection de l'incompatibilité entre l'intelligence populaire et la beauté littéraire, lorsque j'aurai expliqué de quelle compréhension il s'agit. Celle-ci ne sera pas parfaite. J'accorde même qu'il y aura toujours un certain nombre d'hommes, attachés de corps et d'âme à la besogne journalière, tellement privés de toute culture, que l'art ni la littérature ne pourront jamais trouver place dans leur vie. Mais l'effort du siècle, et, à mon avis, l'effort généreux, tend à en diminuer le nombre. Les autres, ceux qui montent et s'instruisent en tâtonnant, ne sauront sans doute pas, ni tous, ni tout de suite, analyser le sentiment qu'ils éprouveront, mais, si humbles qu'ils soient, ils ont un cœur qui peut battre, ils ont des larmes qui peuvent couler, ils ont un bon sens que le bon sens touchera. Or une émotion saine, une pensée haute à communiquer, c'est de quoi légitimer tout un art. Croyez bien, en outre, que si les gens du peuple perdent quelques-unes des finesses d'esprit ou de style que les lettrés goûteront, ils ne les perdront pas toutes ; qu'il y aura des qualités maîtresses, les qualités

d'âme et de cœur qui ne leur échapperont pas. Tout au plus seront-ils, en face des clartés et des harmonies de la phrase, comme ces marins et ces paysans, incapables de raisonner de la beauté de la campagne ou de la mer, mais qui l'aperçoivent obscurément, et l'aiment jusqu'à ne pouvoir s'en passer.

Mais je vais plus loin. Non seulement je repousse, comme erronée, l'affirmation qu'il ne saurait exister de grande littérature et de grand art populaire, mais je me demande si notre littérature, et particulièrement le roman français, n'a pas perdu beaucoup à se confiner dans les salons, à se spécialiser, à ne pas s'adresser à ces vastes publics qui exigent tant de clarté, de tendresse et de salubrité. Ne serait-ce pas pour avoir trop oublié que le monde est grand, que le roman d'aujourd'hui en est venu à fatiguer les lettrés eux-mêmes, par trop de recherche, de subtilité et d'habileté desséchante?

On peut le prétendre. Quand un homme écrit en vue d'un public déterminé, il s'asservit inconsciemment à lui; il en prend les préjugés, les goûts, le langage, les travers, il se condamne à évoluer dans un certain ordre de sentiments et d'idées qui sont ceux d'une coterie, d'une école et d'une mode. La vie élégante, par exemple, qui pourrait parfaitement être le sujet d'un roman populaire, est presque toujours étudiée dans le but exclusif de plaire à

ceux qu'on nomme les gens du monde. L'auteur a l'ambition, très souvent naïve et quelquefois ridicule, d'amuser, ou de flatter une catégorie de lecteurs, par la peinture de leurs mœurs et de leurs défauts. Il les fatigue bientôt, soit que les lecteurs, comme il arrive, connaissent mieux le monde que celui qui prétend le mettre en scène ; soit qu'ils aient, de la vanité de leur vie, plus de dégoût que l'écrivain n'en affecte ; soit qu'ils sachent, encore mieux que lui, que ce qui résiste à tant d'attaques, je veux dire le raffinement de l'esprit et des mœurs, a toujours eu un fond de solidité et une raison de durer. La crise du roman est due, en partie, à l'erreur où nous sommes tombés, en prenant le roman pour une simple distraction et un amusement de lettrés. On a fait d'innombrables livres, avec un grand effort de recherche et souvent un grand talent, pour un petit public, déjà las de leurs défauts et de leurs qualités même. En poésie, les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Les sons, les couleurs, les jeux rares des syllabes cadencées ne peuvent tromper longtemps le cœur de l'homme. Et il y a devant nous tous, écrivains ou poètes, des millions de créatures aimantes, souffrantes, altérées de savoir et de croire, et qui demandent : « Pourquoi suis-je né ? Où aller ? Pourquoi le malheur ici et pourquoi le bonheur là-bas ? Pourquoi la pauvreté et la richesse ? Que faut-il

accepter et que faut-il rejeter, dans l'immense confusion d'idées qui nous presse, nous les simples, nous les pauvres? » Et nous leur répondons par des livres écrits pour d'autres et qu'ils ne peuvent lire. Et ils lisent le roman-feuilleton, où ils ne trouvent rien.

Il est permis d'espérer que cela ne durera pas toujours. Quelques romans récents, comme *le Désastre*, ont élargi les cadres ordinaires et indiquent une sorte d'aspiration vers le drame national et l'épopée. On peut souhaiter surtout que des hommes nouveaux, sur qui n'aura pas pesé le joug des écoles anciennes, comprennent la mission très belle qui s'offre à eux. Je les appelle de tous mes vœux. Je voudrais par avance les connaître, les voir, leur dire de quelles pensées, à mon humble avis, devra s'inspirer l'artiste qui voudra prendre et retenir l'esprit de ces foules à demi instruites, dont le flot monte autour de nous.

Je leur dirais : « Essayez d'écrire, dans des revues ou dans des journaux populaires, une œuvre de haute et saine émotion.

» Et d'abord, soyez simples, afin d'être compris. Prenez la vie comme elle est, de préférence la vie si peu connue des travailleurs, de ceux qui sont presque toute la France, et dites-la. Aimez ceux dont vous aurez à parler, car c'est la condition essentielle pour qu'ils se reconnaissent et vous

suivent. Ayez le sentiment de ce que vous seriez vous-même, si vous apparteniez à la clientèle grise ou noire qui s'agite autour des puits de mine et des hauts fourneaux, dans les arsenaux des ports, dans les forêts qu'on exploite, dans les ateliers des usines, dans les colonies où vont s'abîmer les aventuriers et les désespérés de la mère patrie. Faites le tour de France avec les apprentis des métiers. Faites le tour du monde avec les soldats et les marins. Ne rabaissez jamais les plus humbles au rôle outrageant de machines et d'outils, mais comprenez ce que d'autres n'ont pas su voir : qu'il y a aussi des âmes chez les plus abandonnés, des âmes souvent délicates par quelque côté, capables de dévouements et d'élans admirables. Ne craignez pas d'être tendres, d'être naïfs, de redire de l'éternel. Tout ce qui est grand a été dit, et c'est le ton seul qui le rajeunit. Ayez le respect de ce public guetté par toutes les erreurs et travaillé par toutes les corruptions. Et obligés de dire le mal, de le peindre, de vous en servir comme d'un élément trop réel et trop commun, ne le faites pas aimer. Tout cela est de l'art, tout cela est l'art même, dans ce qu'il a de plus noble et dans sa mission essentielle.

» Et soyez sûrs que votre labeur ne sera pas perdu. Vous serez compris et aimés. Vous serez aussi aidés. Par un juste retour, vous recevrez de ce peuple, pour lequel vous travaillerez, un secours

inestimable. Dégagés des coteries, des modes, des influences de clans, vous serez portés à regarder de plus vastes horizons; vous sentirez renaître en vous la grande vertu de l'humanité, devenue votre inspiratrice et la marque de votre originalité. »

Au commencement de novembre dernier, je me trouvais dans l'oasis de Damas, et le jour déclinait. Autour de moi, des abricotiers, non pas grêles et difformes comme ceux de nos vergers, mais des arbres de haute venue, aux formes pleines, aux feuilles luisantes et groupées en corbeilles ouvertes, couvraient le sol de leur ombre étoilée. Ils composaient une succession de petites futaies, chacune d'une centaine d'arbres, enveloppées d'un talus très bas, que bordait tantôt un chemin, tantôt un courant d'eau vive échappé d'une des fontaines innombrables qui réjouissent les *patios* de marbre des palais damasquins. La forêt s'étendait à perte de vue, et je songeais à la floraison prodigieuse des cimes au printemps. Quelques dattiers levaient très haut leur bouquet de plumes, et çà et là, au sommet de la colonne sombre du tronc, les régimes de fruits, énormes, recourbés et pendants, étincelaient comme des parures de fils d'or compliquées et ajourées, emportées dans l'azur, impossibles à atteindre. Des vols de pigeon tournaient au-dessus de l'oasis. Une chaleur moite traversée de souffles ardents qui

venaient du désert, emplissait cette étrange forêt. Et voici que des Bédouins, cavaliers asservis au rythme de leur monture, accroupis sur la bosse de leur dromadaire et ne faisant avec lui qu'un seul bloc de sculpture, grâce aux plis des burnous retombant aux flancs des bêtes, passèrent à petite distance entre les vergers d'abricotiers. Ils retournaient vers les sables qui commencent à une demi-journée de là, et, en longue file, tous égaux d'apparence, séparés des voisins par le même intervalle, ils chantaient. Je connaissais les paroles et la musique tendre et grêle qui célébraient la tribu, les tentes rayées de noir, les coups de main audacieux, les razzias et le regard profond des femmes qui voient partir le guerrier. Après avoir contemplé, pendant trois jours, les fêtes données dans la ville en l'honneur d'un prince d'Occident, ils jetaient devant eux, en regagnant le désert, le salut à la vie insouciante et nomade. Je ne sais quel serment d'amour vibrait dans la longue cantilène qu'ils psalmodiaient ensemble. Bientôt ils disparurent sous les feuillages pressés des arbres. Il ne resta de leur passage qu'une poussière mêlée de rayons, et qui trembla longtemps, nuage unique et doré, dans l'air admirablement pur où mourait la lumière.

Et moi j'admirais comment ces primitifs, si loin de nos sciences et de nos discours, avaient le sentiment de la beauté de leur âpre pays. Et je me disais

aussi, me rappelant les foules sombres de chez nous, qu'elles devraient bien avoir, comme eux, leurs poètes de la tribu, pour composer et leur apprendre à chanter de nouveau la chanson de la route.

LA PROVINCE DANS LE ROMAN[1]

La province, comme toute chose, a sa réputation, et il faut reconnaître que celle-ci n'est pas flatteuse. Le Parisien parle du provincial sans indulgence. A-t-il raison? A-t-il tort? Et dans quelle mesure ce jugement est-il un préjugé?

Rien n'est si aisé, d'abord, que de constater l'amour-propre particulier du Parisien. Il ne se dissimule pas. Il s'étale dans les journaux, dans les livres, dans les conversations. Vous rencontrerez des Parisiens qui se plaindront de Paris, mais vous n'en trouverez pas qui se plaindront d'en être, ou mieux d'y être, car la plupart des habitants de Paris sont nés en province. La supériorité consiste donc à demeurer dans la capitale. Ils réclameront en hiver contre la boue que les balayeurs n'enlèvent pas assez vite, en été contre la poussière, en tout

1. Conférence faite à Nantes, Salle de l'Externat des Enfants Nantais, le 12 mars 1900.

temps contre la police, les fiacres, les automobiles, la poste; ils auront l'air d'envier l'administration des pays qu'ils ne connaissent pas, celle du chemin de fer transsibérien, ou la poste japonaise, ou la police de la Nouvelle-Zélande; on les croirait parfois, à les entendre, capables d'émigrer, car nous excellons à médire de nous-mêmes. Au fond, leurs émigrations consistent en petits voyages à Chaville, à Suresnes, à Meudon, dans le cercle de la grande banlieue, dans l'atmosphère qui est encore parisienne, dans les sites rapprochés où passe le mouvement de Paris, et le voyage, si court qu'il soit, est encore traversé de regrets. La grande ville exerce un attrait prodigieux, même sur les petites gens dont la vie est rude, fatigante, excédante; elle possède un charme spécial, dont l'idée n'est pas nécessairement liée à celle de plaisir, mais qui consiste peut-être dans la perpétuelle activité où l'on se sent plongé, dans l'incessante distraction de l'esprit et des yeux qui n'aperçoivent plus aussi bien la fuite des jours, dans la facilité et l'urbanité des relations, dans leur fragilité même qui les renouvelle, en somme dans les moyens que l'homme y trouve d'échapper à lui-même. Tous les éléments de bien-être qu'on pourrait énumérer ne sont ici que secondaires, et la puissance dont je parle, pour être surtout faite d'illusion et d'oubli, n'en est pas moins profondément humaine. Elle s'empare plus ou

moins de tous ceux qui ont goûté à cette vie rapide, laborieuse et mondaine, moqueuse et cordiale tout ensemble; elle s'impose aux plus sages, et aux autres.

Observez avec quel soin jaloux un Parisien, si vous le rencontrez aux bains de mer, ou dans les montagnes de Suisse, ou en Italie, vous apprendra, dès l'abord, qu'il est Parisien. Ce ne sera peut-être pas sa première parole, mais ce sera sa seconde. Il donnera ce renseignement, qu'on ne lui demande pas, avec plus ou moins de désinvolture ou d'apparente bonhomie, suivant son tempérament et son éducation. L'un dira :

— Quand j'ai quitté Paris, voilà deux jours, il faisait plus beau qu'ici.

L'autre dira :

— Je suis tout étourdi par cet air si vif; nous autres Parisiens, vous comprenez...

Les plus ingénieux envelopperont leur certificat d'origine civilisée dans un compliment pour la campagne ou la mer. On pourrait croire qu'ils rêvent de se fixer là où ils passent, et qu'ils le feraient s'ils le pouvaient.

— Êtes-vous heureux, diront-ils; vous avez la paix, une vue délicieuse, des excursions, une liberté, une vie à bon marché!...

Mais ne vous fiez pas à ces bucoliques parisiennes. Elles n'engagent pas leurs auteurs. Ils ont dit plus

délicatement que les autres qu'ils étaient Parisiens, mais, comme les autres, ils n'ont voulu dire que cela. Tous ils ont proclamé qu'ils n'étaient pas de la province, ils ont pris leurs précautions contre une confusion qui veut paraître indifférente, mais qu'ils jugeraient fâcheuse. Ils sont de Paris. Ils vous en avertissent. Et vous le savez maintenant.

Les journaux, du moins certains d'entre eux, cultivent la même distinction entre les hommes et la rééditent à chaque instant. Quand ils veulent être agréables à un étranger, à un prince en voyage notamment, ils ne manquent guère de lui attribuer les goûts d'un Parisien. Il n'est presque pas de ministre ou de politicien parvenu, fût-il de l'esprit le plus médiocre et le plus vulgaire, qui ne puisse lire, dans l'entrefilet consacré aux « hommes du jour », aux « instantanés », aux « célébrités et actualités », qu'il n'est pas seulement doué de toutes les qualités qui fondent les réputations durables, pas seulement génial, populaire, nécessaire au pays, mais, ce qui flatte bien autrement le héros de l'heure présente, qu'il est « une personnalité éminemment parisienne ». On écrit cela, et, en vérité, il vaut mieux, le plus souvent, ne pas voir le modèle dont on a lu le portrait. Il est de quelque province dont il n'a quitté que fort tard le village ou les champs; il en garde l'accent; il en garde l'esprit de clocher, les jalousies, les rancunes, toutes les

tares originelles qui faisaient de lui une médiocrité de la province, et sur lesquelles la fréquentation des milieux parisiens n'a mis qu'un léger vernis, bien facile à reconnaître, bien facile à briser. Si vous l'étudiez, vous verrez qu'il gasconne encore, en paroles et en actes, vous verrez qu'il ruse comme un Auvergnat, s'entête comme un Breton, s'emporte comme un Flamand et pense comme une toute petite ville.

Les gens du peuple les moins suspects de suivre une mode parlent ici comme un chroniqueur ou comme un feuilletoniste. Les dames de la Halle, les ménagères, les cochers de fiacre, les ouvriers disent couramment de quelqu'un qui part pour Marseille ou pour Lyon : « Il va à la campagne ».

Tout récemment, j'entendais un court dialogue entre un concierge et un habitant de Bordeaux qui passait quelques jours à Paris et logeait chez un ami parisien.

— Eh bien, monsieur Pipelet, est-il venu quelqu'un pendant mon absence?

— Oui, monsieur.

— Il a laissé sa carte?

— Non, il m'a parlé : un grand à barbe longue, à monocle;.... le nom, je ne me rappelle pas;.... attendez donc,.... il a dit qu'il était du même village que Monsieur.

Même village! Bordeaux, une ville de plus de

deux cent mille habitants, chef-lieu de Cour d'appel, chef-lieu de Corps d'armée, métropole du vin et port de grand commerce!

*
* *

Mais ce n'est pas assez d'observer que ce sentiment dédaigneux du Parisien pour la province est général : il faut ajouter qu'il est ancien, chez nous, et qu'il a une histoire. Je crois même qu'il s'explique surtout par des considérations historiques.

« Pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux », disait Molière, que Gresset devait copier outrageusement, en composant ce vers facile et célèbre :

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

On sait d'ailleurs, que M. de Pourceaugnac, la comtesse d'Escarbagnas, native d'Angoulême, Georges Dandin, signalé comme un « riche paysan, mari d'Angélique », et d'autres personnages de Molière, montrent bien quelle était l'opinion du comédien et mieux encore celle de son temps sur les provinciaux.

Et madame de Sévigné, malgré les grands airs qu'elle prend d'aimer les Rochers et leurs habitants, bien qu'on puisse voir en elle une aïeule des bergères patriciennes de la fin du XVIIIe siècle, n'est au

fond qu'une Parisienne parisianisante, qui regrette Paris dès qu'elle a mis le pied en Bretagne. Elle fait la belle fermière dans ses lettres, elle jure qu'elle se plaît au milieu de ses gens et de ses moutons; mais c'est comme le prisonnier qui s'intéresse au travail d'une araignée et qui le décrit faute de mieux. Ce qu'elle avait de cœur n'était pas aux Rochers : il était en Provence près de madame de Grignan, ou à Versailles près du roi. Elle essaye de donner le change, parce qu'elle sait qu'une femme d'esprit qui s'ennuie n'a pas tout à fait assez d'esprit. Elle écrit à sa fille : « Que je vous plains de ne pas être à Livry, puisque je vous ai donné ma folie pour la campagne! » Elle vante ses taillis et ses futaies : « C'est ce bois qui fait mes délices, dit-elle, il est d'une beauté surprenante; j'y suis souvent seule avec ma canne et ma Louison : il ne m'en faut pas davantage. » Ah! marquise, quel dommage que vous ayez employé l'épithète qui ne veut rien dire : « beauté surprenante », ou plutôt l'épithète qui montre jusqu'à l'évidence que c'était là un amour de littérature, qui reste dans l'esprit et ne passe pas dans le cœur! « Beauté surprenante » quand on parle d'un arbre! Non, non, avec tout le respect que je dois au génie de vos lettres, je vous déclare que vous n'aimiez pas vos bois, que vous n'aviez qu'une tendresse bien vague pour un objet si vaguement décrit, et que vous ne goûtiez parmi eux que la

liberté de vos pensées de femme et de vos regrets de Parisienne.

Mon Dieu, elle parlait comme son siècle. Le XVIIIe ne pensa pas autrement que le XVIIe. C'est que, à ces époques lointaines, la distance était immense entre Paris et la province. Se rendre à Paris constituait un voyage pour un habitant de Limoges, de Dijon, de Lyon ou même de Rouen. La capitale était aussi éloignée de la plupart des points du territoire, qu'aujourd'hui nous le sommes de New-York ou d'Alexandrie.

Et la différence n'était pas moins grande entre les habitudes, les goûts, les costumes, l'état d'esprit d'un provincial et ceux d'un Parisien. Je ne justifie aucunement le dédain de nos anciens auteurs envers la province, qui fut toujours pour la grandeur du pays, grandeur matérielle et grandeur morale, ce que les masses de l'infanterie sont pour la force d'une armée : l'élément principal, le corps discipliné, pressé, obscur, qui porte le poids de la bataille et ne connaît de la victoire que le repos qui la suit. Je prétends simplement que la pénétration réciproque était bien faible aux siècles passés entre Parisiens et provinciaux, qu'ils avaient de sérieuses raisons de s'ignorer, et, quand ils se rencontraient, de se trouver dissemblables.

Il y avait surtout, à cette époque, une classe de provinciaux qui était bien faite pour étonner le

Parisien, pour servir de cible à sa plaisanterie facile et de modèle aux auteurs comiques : c'était la bourgeoisie rurale. Représentez-vous, un moment, un campagnard du XVIIIe siècle. La chose est aisée, car cette classe, à peu près disparue, avait survécu, diminuée, à la Révolution, et, en cherchant bien on trouverait encore, dans les bourgs éloignés des chemins de fer, quelques exemplaires de ce provincial renforcé, demi-paysan, demi-citadin, qui eut jadis son influence, son rôle humble et considérable dans l'histoire sociale de la France.

Sa maison est restée debout, mais il ne l'habite plus. Voyez-vous, à l'entrée du village, un peu en dehors et en évidence, tout au bord de la route, ce logis plus vaste que les autres, entouré d'un verger, et que désignent encore la pièce d'eau bien maçonnée pour la lessive, et la double charmille pour la promenade? Il était autrefois aussi blanc que du pain de riche, et son toit bleu ou rouge ne portait pas de joubarbe. Les poiriers, amoureusement et savamment taillés, donnaient des fruits de saveur reconnue : poires d'été, poires d'hiver, le beurré d'Amandis, la duchesse, la bergamote; les treilles foisonnaient de chasselas; une boisselée de vigne fournissait le vin du cellier; les allées étaient sablées de sable jaune extrait d'une carrière voisine.

L'homme qui vivait là était fils ou petit-fils de laboureurs. Il n'avait abandonné ni la terre ni la

paroisse. Seulement il cultivait en propriétaire, c'est-à-dire avec plus d'amour, et il occupait un banc de l'église avec les notables de l'endroit. On le consultait parce qu'il était l'expérience heureuse; on ne le détestait point à cause de sa richesse, parce que ni son train ni son revenu ne dépassaient l'ambition commune et permise à chacun. Il était sans lettres, mais non pas sans esprit : il avait celui du terroir, jaillissant, hardi, prompt à la riposte. Parbleu, il faisait des fautes de grammaire, il avait le verbe haut et la prononciation de son village; il disait aux beaux seigneurs et aux belles dames de Paris : « Je vous saluons, j'étions dans nout jardrin, je pansions nos bêtes » ; peut-être même lui arrivait-il de leur dire, en langue verte, qu'il était le maître chez lui. Dans les rues de la ville prochaine, il se sentait mal à l'aise; dans celles de Paris il était ridicule. Si la fâcheuse idée le prenait de sortir de son bourg et de jouer au bourgeois, on pouvait trouver et l'on trouva souvent qu'il était lourd, maladroit, prétentieux et grotesque; mais il fallait le voir en sabots, dans sa vigne qu'il émondait, dans sa maison natale, auprès de sa femme qui filait la quenouille, de ses filles qui cuisaient le pain, de ses fils qui attelaient à la charrue, avec un bel orgueil terrien, huit bœufs au lieu de quatre; il fallait le voir chez lui, parmi ses pairs, vivant en honnête homme, mourant en chrétien résigné. Là il n'était pas ridi-

cule, il était admirable, il sortait du domaine comique, il devenait un acteur du grand drame qu'est la vie d'une nation : il était un bon serviteur de la France. Sa place est vide aujourd'hui. Personne n'est venu l'occuper. Et c'est parce qu'elle est vide que le paysan, abandonné à lui-même, a une moins forte confiance en la terre qu'il laboure.

Oui, le bourgeois campagnard est mort le jour où le luxe s'est répandu dans les campagnes. Il a acheté un piano, il a fait élever sa fille comme une dame, il a envoyé son fils dans les grandes écoles, il a fini par quitter lui-même son village, où il faisait figure, pour s'engloutir dans les villes où sa trace s'est perdue et où sa race s'est tarie. Nous avons maintenant des châteaux où l'on « vacance », des villas au bord de la mer, des rendez-vous de chasse qu'on habite en passant, mais nous n'avons plus, dans son logis qui demeure, ce tout petit bourgeois rural ou ce grand paysan que nos pères ont connu.

Ils l'ont connu, mais ils ne l'ont pas tous compris. Il a été, assurément, l'un des héros de comédie d'après lesquels s'est faite et s'est transmise la physionomie littéraire du provincial. Nous avons là un exemple frappant de la force de la tradition et de la pauvreté de l'invention humaine. Car le type a disparu, et les auteurs de vaudevilles, les romanciers, les chansonniers ont continué de le peindre et de le chansonner comme s'il était encore vivant. Ils

n'ont pas pris la peine d'observer, ils ont suivi la coutume qui était de rire de la province pour le plaisir du Parisien.

Je pourrais prendre l'un après l'autre les différents rôles classiques du provincial : le petit marchand des villes, le gros marchand enrichi, le châtelain ignorant et vaniteux, le châtelain pauvre, le châtelain grand seigneur, les femmes surtout qui se ressemblent presque toutes dans les romans dits provinciaux, mal habillées, sentimentales, courtes d'intelligence, de dévotion étroite, intimidées et hypnotisées à la seule vue d'une Parisienne ; je pourrais prendre ces personnages et montrer que, sauf de bien légères nuances, ils n'ont pas changé en passant de livre en livre, qu'ils sont au fond les mêmes et comme immuables dans la littérature depuis trois siècles.

On m'objectera ici que plusieurs grands écrivains de notre siècle ont étudié la province, et que, représentants de l'école réaliste, ils n'ont pas dû se borner à suivre une mode, à opiner de la plume parce que les anciens maîtres avaient dit du mal de la province, mais que, s'ils ont persisté à n'en pas écrire favorablement, ils ne l'ont fait qu'après enquête personnelle, scientifiquement et avec le scrupule de la réalité qu'ils apportent en leurs moindres ouvrages. Comment, me dira-t-on, est-ce que *le Père Goriot*, *Ursule Mirouet*, *le Lys dans la*

Vallée, les Chouans et dix autres romans de Balzac, est-ce que *Madame Bovary*, *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, est-ce que la grande majorité des nouvelles de Maupassant n'ont pas pour théâtre la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Normandie, la province enfin, qu'ils devaient connaître, puisqu'ils en ont écrit ?

J'entends bien : Balzac, Flaubert, Maupassant ; ce sont de grands écrivains tous les trois et j'en conviens, mais tous les trois je les récuse dans la question, et voici pourquoi.

Je récuse Balzac, parce que tout le monde sait qu'il quittait fort peu Paris où le retenaient ses dettes et ses éditeurs, deux sortes de tyrans qui gouvernaient sa vie. Cet aïeul du réalisme étudiait donc la province principalement dans sa très riche imagination et dans les histoires qu'on lui racontait. Je le récuse surtout parce que la peinture qu'il a faite, même si on admet qu'elle a été fidèle autrefois, date de trop loin déjà pour qu'on la puisse dire ressemblante aujourd'hui. Et, à mon avis, ni Flaubert, ni Maupassant, qui sont venus après lui, n'ont comblé cette grande lacune littéraire. Ce n'est pas qu'ils n'aient observé sur place, qu'ils n'aient vécu au milieu de leurs personnages. Ils ont peint d'après nature, au contraire ; ils ont possédé, l'un et l'autre, la faculté géniale de voir et de rendre leur vision avec des mots, leurs types sont vrais et ils

sont de la province. Mais leurs œuvres, même associées, ne donnent de la province qu'une image tout à fait incomplète et par là même injuste. Ils avaient l'un et l'autre une misanthropie foncière, un grand mépris de leurs semblables ou des conditions d'existence de beaucoup de leurs semblables. Ils n'avaient pas cet amour fraternel et ce respect de la vie humaine qui peuvent seuls édifier une œuvre de justice, soit en littérature, soit en politique. Ils ont donc décrit, admirablement d'ailleurs, des personnages odieux, ridicules ou amusants, ils ont flagellé des imbéciles ou des coquins, ils ont été poètes, et grands poètes si l'on veut, mais ils n'ont rendu qu'un aspect de la province et celui-là justement qui avait le moins besoin qu'on y insistât.

Non, si j'avais à faire quelques exceptions, j'indiquerais plus volontiers les noms d'Alphonse Daudet, de Cherbuliez, d'André Theuriet, de Pouvillon. Mais la règle générale n'en subsiste pas moins. Et la règle générale, c'est que les écrivains, et spécialement les romanciers, parlent de la province avec ironie ou commisération; qu'ils ne la connaissent guère que par ses légers travers, indéfiniment peints et repeints, c'est-à-dire qu'ils méconnaissent foncièrement les trente-deux millions de Français qui vivent hors de la capitale.

Et il faut bien avouer que l'extrême centralisation littéraire est bien faite pour perpétuer ce préjugé.

Lorsqu'un jeune écrivain, né en quelque coin de province, arrive à Paris, son premier soin est de décrier son petit pays, pour bien montrer qu'il n'en est plus; il renie ces humbles braves gens parmi lesquels il a vécu; il se moque d'eux qui l'ont servi ou supporté; il croit, par cette ingratitude, augmenter ses chances de naturalisation. Mais comme il est très jeune, qu'il a bien peu observé et qu'il a plus de lecture que d'expérience, son jugement ne diffère point de ceux qu'on trouve partout. Quelques réminiscences de Balzac, un démarquage maladroit de *Madame Bovary,* deux ou trois portraits, qui voudraient être méchants, d'êtres inoffensifs connus et peut-être aimés autrefois, et nous avons un nouveau livre sur la province ou plutôt contre elle.

*
* *

La tradition est donc certaine. Elle est ancienne. Demandons-nous à présent si elle est respectable, si les raisons qui l'ont fondée subsistent aujourd'hui, ou si elle est simplement une routine, un témoignage de pauvreté d'invention ou d'observation chez nos romanciers.

Pour Molière, pour madame de Sévigné, pour notre XVIIe et notre XVIIIe siècle, la grande infériorité du provincial était évidemment d'ignorer la cour, la mode, les belles manières et le bel esprit de Paris.

Est-il permis de répéter la formule au commencement du xxe siècle?

Je ne le crois pas.

D'abord, on ne peut plus reprocher aux provinciaux d'ignorer la cour.

Peut-on leur reprocher d'ignorer la mode? Oh! c'était là un tort bien grave et bien évident de nos grand'mères provinciales. Les belles dames dont les robes à paniers, les collerettes de dentelles, les traînes de velours, les perruques poudrées se reflétaient, à la lumière des lustres, dans les glaces de la galerie de Versailles, pouvaient sourire des costumes de nos aïeules et aussi de nos grands-pères, de ces gros draps foulés, couleur de la terre et, comme elle, inusables, de ces jupons à mille plis et à rallonges, de ces corsets apparents ou de cette absence de corset, de ces bonnets de mousseline, qui ressemblaient souvent à des fleurs et qui avaient, comme elles, chacun son canton pour fleurir. Mais aujourd'hui, les rares costumes provinciaux qui subsistent en France, personne ne songe plus à les trouver ridicules; on les aime, on les célèbre, ils font partie de la précieuse « couleur locale », et chacun sait qu'il en reste bien peu, non seulement en France, mais en Europe. La meilleure preuve, c'est qu'on organise des voyages pour aller la chercher. Les jolies affiches coloriées qu'on colle sur les murs de nos rues pour nous engager à choisir telle station

d'hiver ou d'été, bains de mer, eaux thermales, montagnes, forêts, les affiches enfin de la grande pharmacie pour neurasthéniques ne nous montrent-elles pas, dans un coin, l'indigène qui travaille ou s'amuse, toujours en costume national, la bergère des Alpes qui file, le guide des Pyrénées qui part pour l'ascension matinale, faisant claquer son fouet enrubanné, le bouvier d'Auvergne, la jolie Niçoise, avec un chapeau chinois, l'écailleuse des Sables-d'Olonne en jupe courte, et combien de Bretons et de Bretonnes de tous les villages de Bretagne?

Elles flattent un goût de notre époque, ces affiches, elles sont nées d'une observation psychologique, et le succès de leur propagande est dû à un reste de romantisme encore vivant dans les masses. La plupart du temps, ces fameux costumes n'existent plus. Ils ne sont, pour les paysans, qu'un déguisement qu'ils revêtent moyennant finance. Et si, par exemple, vous allez au mois d'août dans les marais salants de la Loire-Inférieure, vous assisterez à un mariage, un seul, en grand costume local, à un vrai mariage de paludier et de paludière, mais qu'on peut dire toujours le même, car les costumes, en nombre limité, jamais renouvelés, servent à toute la paroisse, se prêtent entre voisins et voisines, entre parents ou camarades, et ne sortent des coffres qu'un seul jour d'été, sous les yeux agrandis des badauds qui payent les frais de la noce. Toutes les

belles images des gares et des murs ne correspondent guère à la vérité, mais elles indiquent un état de l'opinion et surtout de l'opinion parisienne, qui se passionne aujourd'hui pour la garde-robe de nos aïeux. L'ancien mépris a été remplacé par un sentiment tout contraire.

Quant aux autres provinciaux, bourgeois et bourgeoises, marchands et marchandes des villes ou des gros bourgs, ils s'habillent précisément à la mode de Paris, qui est devenue la mode universelle. Il n'y a pas jusqu'à la coiffe villageoise, ce dernier vestige du costume personnel, qui ne soit menacée de disparaître devant le chapeau des grands magasins. Nos petites paysannes elles-mêmes ne se sont-elles pas imaginé d'orner leurs cheveux, bien tirés sur les tempes et lissés à l'eau claire, de fleurs artificielles montées sur des fils de laiton, de chapeaux à cinq ou dix francs, jardins affreux, macarons déplorables et d'un bon marché trompeur ! Je ne puis m'empêcher de signaler ce recul de la poésie populaire. C'en est un. Je regrette ces coiffures si bien appropriées aux visages différents des races différentes, d'un art si raffiné, d'une grâce si honnête, et qui avaient pour elles la beauté de l'étoffe, la ligne et la durée. Je regrette les ailes blanches que le vent soulevait, les châteaux ajourés des Normandes, casques de la douce guerre, les capuchons rouges des Béarnaises, les mouchoirs multicolores noués sur la

nuque des Provençales, les coquilles enroulées, les bandeaux transparents qui laissaient deviner la blancheur de leur front, et ces fleurs merveilleuses, marguerites, cyclamens, digitales, pensées, qu'avaient imitées nos grand'mères inconnues quand elles inventaient la coiffe de leur bourg natal, poème féminin, l'un des plus exquis et des plus profonds qui soient sortis du génie anonyme de la foule. C'est fini, nos petits-enfants collectionneront comme des reliques de musée les dernières coiffes de lin. Les prospectus des grands magasins pénètrent jusqu'aux fermes isolées des campagnes. Les colis postaux suivent bientôt après. Ajoutez l'extrême diffusion des journaux de modes, qui renseignent leurs abonnées et leur fournissent des patrons de papier pelure, les quatre pèlerinages annuels de toutes les modistes et couturières de province, qui vont à Paris s'informer de ce qu'on appelle la « dernière création », bien que la réalité ne corresponde pas toujours à la splendeur du mot, et vous conviendrez que, s'il y a ici un reproche à faire à cette bonne province, ce n'est pas d'ignorer Paris, c'est de le suivre de trop près et de s'habiller précisément comme lui.

Si la mode est la même, faut-il en dire autant des habitudes et des mœurs? Il semblerait que non, à lire les romans. Et je ne conteste pas qu'il y ait peu de similitude entre la manière de vivre d'un employé

de ministère et celle d'un berger du Lot ou d'un marin breton. Mais je prétends que les éléments qui peuvent se comparer, la bourgeoisie parisienne et la bourgeoisie provinciale, la noblesse qui habite la province et celle qui habite Paris n'appartiennent certainement pas à des états de civilisation différents, comme on serait tenté de le croire d'après notre littérature.

On parle des médisances de province. Mais pourquoi ne parle-t-on pas de celles de Paris, et la grande ville n'est-elle pas, à ce point de vue, une collection de petites villes ou de petits mondes juxtaposés, où les médisances courent aussi nombreuses, aussi goûtées et plus lestes qu'ailleurs? Quelle est la meilleure manière d'amoindrir le prochain? Je n'aperçois pas la supériorité de l'une sur l'autre. Mais ce que je vois clairement, c'est que, grâce à la presse, les hommes qui habitent les régions les plus différentes sont occupés des mêmes événements ou des mêmes incidents presque aux mêmes heures. L'article qu'on discute le soir à Paris sera commenté le matin dans les cafés de province. Le télégraphe apprendra en même temps aux citoyens de Tarascon, à ceux de Brest et à ceux de Rouen la chute d'un ministère, la victoire d'un cheval, un déraillement de chemin de fer. Il y aurait même, à ce propos, une carte curieuse à établir. On pourrait tracer une ligne allant de l'Est à l'Ouest,

du bas des Vosges à l'Océan, qui séparerait la France en deux parties. Dans l'une, qui est immense, l'influence des journaux de Paris est exclusive ou prépondérante, parce que ceux-ci peuvent parvenir avec un retard de huit ou dix heures au plus. Dans l'autre, qui comprend le Midi, la presse locale a une tout autre diffusion, et surtout une importance incomparablement plus grande, l'esprit est plus régionaliste, les conversations n'obéissent plus servilement à la direction parisienne, et, par exemple, s'il nous était donné d'entendre les propos échangés entre les convives d'un grand propriétaire de Montpellier ou de Béziers, nous constaterions qu'il n'est pas pour eux de question politique, littéraire ou mondaine qui puisse retenir longuement les esprits, tandis qu'on discutera à perte de vue celle des vendanges dernières, du plâtrage, du sucrage et des cours du vin rouge.

Voilà donc des Français, de province et de Paris, qui suivent les mêmes modes, qui lisent les mêmes dépêches, et, à quelques heures d'intervalle, se nourrissent des mêmes proses. Il faut ajouter que tous ces Français parlent la même langue. J'ai le regret de l'apprendre à ceux qui verraient là une diminution du pittoresque : l'accent régional est en décroissance partout. Il n'est pas mort mais il s'anémie. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Presque tous les provinciaux aisés traversent Paris plusieurs

fois l'an, beaucoup de leurs fils font leur éducation à Paris, les autres rencontrent dans les collèges, et dans les lycées, dans les maisons d'enseignement libre et dans celles de l'État, des professeurs formés à Paris ou parlant le plus pur français. Les maîtresses, religieuses ou laïques, qui élèvent les jeunes filles, sont, en général, instruites, même en accent. On chante bien encore un peu dans le Midi, on nasille légèrement dans le Poitou, on a la gorge assez rude dans le Nord; mais, je vous le certifie pour avoir couru les chemins de France, les fortes convictions dans l'erreur de grammaire ou de prononciation descendent de plus en plus vers la rue, et bientôt ne se trouveront plus que là.

Les romanciers retardent donc quand ils nous peignent ces soirées de province où des hommes, qui semblent descendus des cadres d'un musée, s'entretiennent de niaiseries de village avec des femmes prétentieuses, sans grâce et sans esprit. C'est bien plutôt le snobisme des usages et la banalité des idées générales qu'il faudrait signaler! Cette province patriarcale, parcimonieuse, toute gonflée de traditions, de recettes et de légendes, ne vit plus guère que dans le roman. Elle s'émiette, elle disparaît. Pas une femme ne dirait aujourd'hui le mot d'une maîtresse de maison d'il y a quarante ans : « Nous serons ce soir trente chaufferettes ». Les fameuses piles de linge, fleurant l'iris et la lavande,

diminuent de hauteur dans l'armoire maternelle. Depuis longtemps, les rouets ne chantent plus dans nos villes, même dans les toutes petites villes, même dans les bourgs, même dans les villages, et pour trouver une quenouille il faut faire bien des lieues. O reine Berthe qui filiez avec vos demoiselles d'atours, que les temps sont changés! Que les temps sont loin où notre Jeanne d'Arc se faisait gloire de filer « aussi bien que femme de France »! Les honnêtes liqueurs de ménage sont aussi en défaveur. Les recettes de cuisine, que les ménagères gardaient autrefois mieux que des secrets d'État, ne font plus de jalouses. J'ai rencontré, au fond d'une forêt, une châtelaine qui connaissait les cent trente-trois manières d'apprêter le lapin de garenne, mais personne ne les lui demandait.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui, en province comme à Paris, ont d'autres occupations et d'autres distractions. J'en indiquerai une, tout au moins, qui est fort absorbante. Elles suivent l'éducation de leurs filles et de leurs fils. Il n'y a guère de jeune mère qui n'entre en huitième avec son fils aîné, qui ne sache « *rosa,* la rose », qui ne s'intéresse à l'alphabet grec pour faire réciter les leçons du collégien, qui ne s'applique surtout à corriger et même à rédiger les « rédactions » de mademoiselle Henriette, ou de mademoiselle Geneviève, ou de mademoiselle Marthe qui suit des cours de littérature, de sciences, d'his-

toire, d'économie, — non domestique, mais politique, — et qui doit être la première, puisqu'elle lutte contre mademoiselle Marie, c'est-à-dire contre la mère de mademoiselle Marie, laquelle a toujours passé pour moins intelligente que la mère de mademoiselle Marthe, ou de mademoiselle Geneviève, ou de mademoiselle Henriette. Et ainsi les enfants, même en province, refont l'éducation de leurs parents. Pour cette raison et pour d'autres qui se devinent, la vie de ceux-ci est généralement occupée et sérieuse. Je dis sérieuse et non ennuyeuse.

Bien que l'opinion contraire coure les rues ou mieux les librairies, on ne s'ennuie pas plus en province qu'à Paris, à condition d'avoir un esprit capable d'autre chose que d'amusement. Certaines gens naissent et grandissent avec une cervelle si pauvre, qu'ils ne peuvent vivre sans tapage et bavardage, sans poussière à respirer, sans un théâtre ou un salon pour passer la soirée. Mais ce besoin n'est pas général. Il y a des hommes et des femmes, en grand nombre, qui trouvent que le bonheur n'a pas de patrie nécessaire, que la joie et le souci d'une fortune à faire ou à augmenter, d'une famille à élever, d'une âme à ennoblir, d'une place à tenir dans l'amitié de quelques-uns et dans l'estime de tous, suffisent amplement à remplir les heures et à les rendre brèves. Ils pensent encore que le calme,

la possession plus complète de soi-même, la vue prochaine et facile des campagnes véritables, non enjolivées, et non bâties, ne sont pas des compensations sans valeur à l'éloignement des théâtres et des sources immédiates de l'information politique ou mondaine. Ils jugent enfin que la science de l'amusement a été de tout temps le plus redoutable ennemi de la gaieté, et ils assurent que ces habitants de la province, qui devraient s'ennuyer d'après tant de romans, sont habituellement d'une plus solide gaieté que beaucoup de Parisiens qui s'amusent.

Ainsi donc, ces différences superficielles de costumes, d'habitudes et de langage, sur lesquelles nos écrivains, depuis trois siècles, ont insisté tant et tant de fois, sur lesquelles ils ont bâti des livres, qu'ils ne se lassent point de décrire lorsqu'ils opposent la province à Paris, disparaissent de plus en plus. Elles deviennent négligeables, tant à cause de ce que j'appellerai l'usure littéraire d'un pareil moyen, que pour cette autre raison qu'il est tiré de l'histoire ancienne plus que de la réalité présente. Ceux qui retardent, ce sont moins les provinciaux que ceux qui peignent la province de cette manière surannée.

S'ils voulaient bien étudier de près et par eux-mêmes cette France inconnue qui commence à la banlieue de Paris, je crois qu'ils seraient récompensés de leur effort. Ils croiraient moins à la cou-

leur locale, ils croiraient plus à la dramatique humanité, à l'égalité des âmes et des douleurs, qui fait que le reste est secondaire, le temps, le lieu et toute l'enveloppe de ces âmes.

Sans doute ils trouveraient un décor indéfiniment renouvelé, dans ces paysages de villes et de campagnes dont la variété émerveille l'étranger et lui fait aimer notre pays, ce « splendide hexagone », comme dit miss Betham Edwars; et ce serait déjà quelque chose de ne pas être exposé à relire la description des ponts de la Seine au soleil couchant, ou de la ville aperçue du haut de Montmartre à l'heure du bec de gaz. Mais la nouveauté de tels romans, je le répète, serait due à d'autres causes plus profondes, et d'abord à cette constatation que la vie humaine est partout digne du même intérêt, capable de provoquer les mêmes émotions, les mêmes colères, les mêmes admirations. Les romanciers, dégagés du préjugé traditionnel, découvriraient la France du silence, celle qui sème et récolte pour Paris qui fait tant de bruit; ils apercevraient la grandeur de sa mission qui est de perpétuer la race, de la nourrir et d'en maintenir l'énergie morale et les qualités essentielles par le constant apport d'éléments sains qu'elle envoie non seulement à Paris, mais dans toutes nos grandes villes. Ils reconnaîtraient que ce qui fait le génie de la France s'agite, plus ou moins obscurément,

dans toute la France; que les paysans, les ouvriers, les bourgeois des moindres bourgs n'ont pas seulement un esprit qui leur est propre, mais un fond de qualités solides sans lesquelles un peuple ne survivrait pas à tant de causes de désagrégation, bon sens, courage, initiative, générosité, et le reste; ils diraient ce monde merveilleux de travail qu'est notre patrie, et comment nulle race n'est peut-être mieux douée pour la diversité des métiers et des arts; et quelles preuves d'endurance et de probité peuvent offrir les plus humbles existences.

*
* *

J'ai tâché de venger la province des mauvais propos que nos romanciers, particulièrement, ne craignent pas de rééditer contre elle. Il y aurait une contre-partie à faire, et, après avoir établi que le Parisien a souvent une opinion fausse du provincial, on pourrait aisément démontrer que celui-ci méconnaît à son tour le Parisien. Il ne serait point inutile de prouver à d'innombrables étrangers, et même à quelques Français, que le fameux boulevard est un lieu trop étroit pour loger trois millions d'habitants, que l'immense majorité de ceux-ci vivent péniblement et bravement, grâce à une activité qui dérouterait plus d'un provincial; que les Parisiens n'entrent que pour un quart dans le succès d'une

pièce de théâtre, même scandaleuse, et que la province fait les trois autres quarts; que les ménages de Paris ne ressemblent pas tous, il s'en faut, à ceux de nos pièces de théâtre et de nos romans dits « parisiens »; et qu'au surplus rien n'est si commun que des concitoyens qui s'ignorent réciproquement.

LES LECTEURS DE ROMANS[1]

Quel est le public naturel du roman? A supposer qu'une œuvre romanesque puisse être lue par tout le monde, est-ce là une supériorité ou un simple accident? Y a-t-il là un idéal dont doive se préoccuper un écrivain, ou bien existe-t-il, dans l'idée même du roman, un élément qui détermine et limite le public auquel s'adresse le romancier? En un mot quelle valeur faut-il accorder, esthétiquement, à la fameuse formule du roman « qui peut être mis entre toutes les mains »?

La question me semble intéressante en ce que, d'abord, elle touche de près celle de la moralité dans le roman.

Elle l'est encore parce qu'elle se trouve posée avec une vivacité et une fréquence notables dans la vie, et qu'elle influe sur l'éducation française. Dès

1. Conférence faite à Paris (Société des Conférences), Salle de la Société de Géographie, le 20 mars 1900.

qu'un journal, par exemple, ou un magazine, ou une revue, se déclare respectueux de la morale, ou qu'on a des raisons de le supposer tel, quelques-uns de ses abonnés ne manquent pas de s'en prévaloir, et d'exiger du directeur, non pas des romans moraux, ce qui est leur droit, mais des romans pour jeunes filles. Ils ne s'embarrassent pas de savoir si le roman doit être lu par des hommes ou des femmes mariés, des grand'mères, des célibataires déjà très mûrs, et si de tels lecteurs s'intéresseront à des lectures édifiantes sans doute, mais puériles; ils exigent que le roman soit invariablement écrit pour Marguerite qui a quinze ans, ou pour Madeleine qui en a dix-sept. Ils l'exigent au nom de ce qu'ils croient être un principe. Que l'économie politique, les articles scientifiques, la chronique mondaine, les pages d'histoire où de mémoires ne conviennent pas à leurs enfants, ces abonnés l'admettent ou plutôt le concèdent. Ils toléreront que l'historien de la marquise de Pompadour ou de mademoiselle de La Vallière raconte des anecdotes à la fois libres et historiques; qu'un diplomate signant Trois-Étoiles rapporte un propos léger, — qu'on appellera gaulois pour le faire passer, — d'un personnage russe ou anglais; qu'un naturaliste s'exprime en termes clairs sur les phénomènes naturels : et d'ailleurs, quinze jours après l'apparition de la livraison, vous êtes sûrs de retrouver intacts, dans plus d'une maison,

sans une coupure aux tranches, les articles de cette sorte. On les critique peu parce qu'on les lit moins. Mais que le directeur du journal, du magazine ou de la revue s'avise de publier une nouvelle où l'on parle de la vie sans mensonge, avec la sévérité, l'ironie ou la pitié qui convient, il peut être assuré de recevoir des lettres indignées. Une première mère écrira : « Nous pensions, monsieur le directeur, que votre feuille était un journal de famille, un journal honnête. Comment voulez-vous que nous y croyions encore après ces *Noces de Micheline*, que vous avez eu le triste courage d'accueillir? » Une seconde mère ira plus loin : « J'ai défendu à mes enfants, dira-t-elle, d'ouvrir désormais votre publication, et si pareil scandale se renouvelle, je vous préviens que je cesserai mon abonnement. »

Remarquez que l'œuvre incriminée n'a aucun caractère d'immoralité; qu'elle est écrite, je le suppose, avec un sentiment de réserve et de respect. Remarquez, en outre, que dans la pensée de l'abonné, les mots « romans pour toutes les mains » ont un sens bien étroit et bien singulier. Le roman que les lettres ci-dessus exigent et proclament familial ne sera sûrement pas lu par le chef de la famille; la mère ne le parcourra qu'avec cette préoccupation : « Est-il lisible pour mes filles? » Et, en somme, le roman pour toutes les mains ne séjournera que dans les petites mains de quinze à dix-huit

ans, qui ont cessé d'habiller des poupées et qui ne bercent pas encore des enfants.

Or, je crois et je vais essayer de prouver que les abonnés de ce journal ou de cette revue sont dans leur tort; que le roman tel qu'ils le conçoivent et l'imposent est une œuvre fausse et néfaste; que le roman pour les jeunes filles ne saurait être autre chose qu'un accident heureux, dans une littérature qui n'est pas faite pour elles. Pour mieux poser la question, je crois que le roman, par sa nature, est destiné à ceux-là seuls qui ne sont pas au début de la vie.

Et j'en aperçois deux raisons. La première, c'est qu'il est une œuvre destinée à peindre les hommes tels qu'ils sont; la seconde, c'est qu'il constitue une œuvre d'art extrêmement complexe.

Que le roman soit d'abord une œuvre d'observation, personne n'y contredira. Sans doute, l'écrivain aura le choix de son milieu, de ses personnages, de l'intrigue et du dénouement de son drame, mais toujours son récit devra donner quelque figure de la réalité, en produire l'illusion. Or, la réalité est mêlée de bien et de mal, et la proportion du mal dépasse celle du bien. Les situations tragiques surtout ne supposent-elles pas, presque toujours, une faute dont elles sont la conséquence? N'est-ce pas du spectacle de la lutte contre les plus violentes passions, du contraste entre le bien et le mal repré-

sentés par des personnages différents, ou par les tendances différentes du même personnage, que naîtront les sentiments que l'auteur veut faire éprouver au lecteur : l'admiration, la crainte, la haine? L'écrivain le plus honnête a-t-il le droit, a-t-il le pouvoir de chercher ailleurs le principal ressort et l'intérêt de son œuvre? Évidemment non. Il doit savoir et il doit dire le mal. Et, par là, son devoir est tout autre que celui des parents, qui est de préserver l'enfant de la vue du mal. Observez comme ils s'y emploient : ils l'écartent des compagnies dangereuses; ils ferment à clef la petite bibliothèque vitrée; ils s'abstiennent devant lui, non seulement de mots libres, mais de conversations qui pourraient, tout honnêtes qu'elles soient, lui donner trop tôt la science du milieu de la vie; ils veillent à ne l'initier que peu à peu aux préoccupations, aux passions, au langage même des âges qui ne sont pas venus pour lui. On peut dire que ce petit combattant n'est armé que par degrés, afin que ses armes ne le blessent pas lui-même tout d'abord, et qu'il les reçoit une à une, comme les enfants des chevaliers d'autrefois, selon l'aventure qu'il peut courir. Mais, si tel est le devoir des parents, n'aperçoit-on pas qu'on ne peut, sans exagération, sans péril pour l'art, en étendre l'obligation aux écrivains? Ceux-ci répondront, avec raison, qu'ils n'écrivent pas pour des enfants; qu'ils n'ont pas à se

préoccuper de l'âge de ceux qui les liront; qu'ils ne sauraient être astreints à peindre la vie autrement qu'elle n'est, sous prétexte qu'ils auront peut-être des lecteurs ignorants de la vie; ils prétendront, et ils n'auront pas tort, qu'ils sont quittes envers la morale s'ils écrivent ce que d'honnêtes gens peuvent honnêtement et utilement lire.

Il faut ici préciser. La licence de tout dire n'existe pas. Je sais bien qu'elle est proclamée, comme un dogme, par toute une école de publicistes qui prétendent que l'art n'a pas de règle, n'a pas de pudeur et n'a pas de danger. Je suis d'un avis tout contraire. Je crois que l'art est soumis à la loi morale, à laquelle n'échappe aucune manifestation de l'activité humaine, et qu'il y est d'autant mieux soumis que l'œuvre d'art est une œuvre d'enseignement, une leçon, un acte d'influence et de direction sur autrui. Je crois que le livre est une puissance extrêmement féconde, soit pour le bien, soit pour le mal. Et dès lors, pour me renfermer dans le sujet que j'ai entrepris de traiter, il me semble que le romancier aura pleinement satisfait à la morale, s'il remplit deux conditions, dont l'une concerne le but et l'autre les moyens.

Il doit d'abord exprimer ou laisser transparaître une conclusion saine. Je ne dis pas une conclusion optimiste; je ne dis pas célébrer le triomphe du bien sur le mal, que nous ne voyons pas toujours se

manifester, hélas! dans la vie. Je pense seulement que le livre sera bon si le lecteur, en le fermant, a senti plus vivement le danger, personnel ou social, de la faute ou de l'erreur que l'auteur a décrite, ou s'il a plus clairement compris la grandeur et la nécessité de la loi morale à laquelle il est, comme homme, obligé d'obéir. Sans cela, et si le livre excite l'homme à la révolte, je ne vois plus dans l'œuvre écrite qu'un désordre, que toutes les raisons d'art ne sauraient excuser, car l'art ne peut être antisocial, antihumain; il doit être un agent de progrès, et une force pour soulever les âmes; ou bien il n'est qu'un danger qui grandit avec le talent de l'écrivain.

Un grand nombre de romanciers ont eu l'intelligence de cette obligation première et s'y sont conformés. Il y en a très peu qui se soient proposé, délibérément, de laisser à ceux qui les lisent une impression finale contraire à la morale. Mais cette condition ne suffit pas. Je connais, vous connaissez tous, de détestables livres, qui ont un excellent chapitre trentième. On citerait, à la douzaine, des romans qui ont souillé des imaginations, troublé des cervelles et des cœurs, et qui renferment quatre pages finales de la plus belle envolée, d'une philosophie acceptable et même excellente.

C'est que, en effet, une autre règle plus délicate, infiniment plus difficile à observer, s'impose à

l'écrivain, à celui-là surtout qui prétend raconter et analyser le monde des passions humaines. Obligé de dire le mal, il doit en éveiller l'idée sans en exciter le désir. Il doit prendre garde que la peinture, trop complaisamment poussée, d'un sentiment mauvais, d'un vice, d'une faute, ne fasse oublier au lecteur la perversité du sentiment ou de l'acte; il faut qu'il mesure le danger de l'exemple qu'il crée lui-même, et que, par une habileté dont le public ne s'apercevra peut-être pas, sans le dire le plus souvent, il laisse aux manifestations de la volonté humaine leur caractère de liberté, de mérite ou de démérite. Règle redoutable! J'avoue qu'elle est gênante, mais il n'y a rien de facile en art. Il suffit qu'il soit possible de la suivre, et cela n'est pas douteux. La difficulté n'est pas de citer des exemples, mais de les imiter. Où commence l'inutile excès d'analyse? Où la secrète indulgence qui flatte le fond perverti de l'homme? Où le détail qui n'ajoutera rien à la valeur du livre et qui risque d'en altérer le sens et d'en ruiner le bienfait? Toutes les explications sont ici superflues, tous les commentaires ne guideraient pas sûrement. Le seul guide qui ne trompera pas, c'est une conscience affinée, respectueuse des âmes, et, pour tout dire, le tact chrétien de l'auteur.

Ainsi l'écrivain est lié. Faites attention qu'il est, en même temps, singulièrement grandi par ses

obligations envers la loi morale. Mais que, tout au moins, dans ces limites, sa liberté soit entière! Qu'on n'aille pas la restreindre, sous prétexte que des enfants de quinze ans liront peut-être ses œuvres! Non; là commencerait un abus tout à fait condamnable, destructeur de la sincérité, de la beauté, de l'art lui-même. Cette liberté, nous la voulons respectueuse, mais nous la voulons aussi respectée. La romancier aura le droit de peindre toute la vie, telle qu'elle est, à l'exception des bas-fonds d'obscénité, qui ne sont pas du domaine de l'art; il pourra étudier toutes les passions, leurs développements, leurs effets, tous les troubles mauvais de l'âme, et tous les crimes, aussi bien que les repentirs et que les autres actes de beauté morale. Je crois fermement qu'il y a une manière chaste de dire les choses qui ne le sont pas, et cela sans fausse pudeur et sans fausse précaution. Je crois que c'est là un droit absolument nécessaire de l'écrivain, et qu'il n'y a presque pas de roman où il ne doive en user, parce qu'il n'y a presque pas de drame auquel le mal ne soit mêlé essentiellement.

Et c'est pourquoi j'affirmais tout à l'heure que le roman « pour toutes les mains » est un genre faux. Il écarte de la vie un élément qui appartient à la vie et dont le plus honnête homme ne peut pas ne pas tenir compte. Il conduit les auteurs à ces mièvreries dont les petites pensionnaires elles-mêmes

devinent le mensonge, puisqu'elles ne les relisent pas. Car, c'est une observation qui fait honneur à l'instinct de la jeunesse : les jeunes filles de vingt ans dédaignent les livres qu'elles ont dévorés en sortant de pension. Elles ne savent pas ce qu'est la vie, mais elles savent que la vie n'est pas dans ces contrefaçons illicites, et elles sentent qu'on les a trompées. Elles en acquièrent plus tard la certitude. A quoi bon de pareilles lectures? A quoi bon surtout de pareils ouvrages?

Le mal ne serait pas grand s'ils disparaissaient subitement, par un coup de baguette magique, de notre littérature. Quant aux autres, à ces romans qui n'ont pas été écrits pour les jeunes filles, et dont le nombre est incalculable, il en est bien peu, même parmi les meilleurs, qui puissent être d'une lecture profitable ou simplement indifférente avant la vingtième année. Je sais qu'il y a ce qu'on appelle les romans honnêtes. Presque tous les écrivains ont rencontré, une ou plusieurs fois, et ils ont traité des sujets dont l'affabulation peut être exposée, résumée, expliquée, devant un auditoire d'école primaire. Les noms nous viennent d'eux-mêmes à l'esprit. Vous avez présent et vivant dans le souvenir tel livre d'Alphonse Daudet, de George Sand, d'André Theuriet, de Cherbuliez, telle nouvelle de Loti ou même de Maupassant, qui n'est pas seulement une belle histoire, mais une bonne his-

toire, parfaitement saine en chacune de ses parties. J'en tombe d'accord. Est-ce à dire qu'elle convienne à des jeunes filles? Je me permets d'en douter, et voici pourquoi. L'auteur n'a pas eu l'ambition d'écrire pour un public d'adolescentes. Il a écrit pour des hommes et des femmes qui peuvent pénétrer et compléter son idée, deviner les sous-entendus, peser les mots, et faire à côté de l'œuvre du maître ce qu'on pourrait nommer l'œuvre du lecteur. Cette collaboration, que la jeunesse ne peut lui donner, est nécessaire à toute grande œuvre, elle est un élément avec lequel l'écrivain doit compter. Les artistes ne disent pas tout, ou parce qu'ils n'en ont pas le droit, ou parce qu'il leur suffit d'indiquer une ligne pour que la courbe se prolonge à l'infini dans l'esprit du lecteur intelligent. Ils pressentent, ils voient d'avance qu'à un tout petit passage qu'ils écrivent avec plus d'émotion, où ils mettent un peu plus de leur âme, le livre se fermera entre les mains pieuses d'un homme ou d'une femme, et qu'il y aura de longs rêves autour d'une seule ligne, comme on voit d'une seule graine s'élever et s'épanouir tout un buisson en fleur. Encore faut-il que la terre où tombera cette graine ait été remuée par la vie, qu'elle soit apte à recevoir, à envelopper, à nourrir, à porter jusqu'à sa floraison cette semence de pitié, de résignation, de courage ou d'amour, poussière des âmes créatrices

qui s'envole, qui se disperse à travers le monde, mais qui ne germe pas partout où elle tombe. L'éducation, l'instruction, ne sont que des éléments secondaires dans cette association du lecteur avec l'écrivain. C'est la vie, c'est la souffrance personnelle qui prépare la communion de ces inconnus dans une même émotion, que l'un exprime à peine, et que l'autre éprouve tout entière. Et la jeunesse a sans doute d'autres privilèges, mais elle n'a pas celui-là. Elle n'a pas souffert. Elle n'a dans les yeux que la joie du monde qui s'ouvre. Elle laissera périr la pensée d'autrui ou bien elle s'épuisera en essayant de la porter. Le roman de la vie vraie n'est pas fait pour ceux qui n'ont pas vécu.

Le moindre mal qui résulte, pour des âmes trop jeunes, de l'étude des œuvres romanesques, c'est l'exaspération de la sentimentalité. N'y sont-elles pas assez disposées naturellement ? A supposer même que l'esprit n'en reçoive aucune flétrissure, est-il souhaitable que les jeunes filles commencent à entrevoir la vie à travers le roman ? Je ne le crois pas. Et veuillez observer qu'on peut soutenir cette idée sans être, pour cela, partisan d'une éducation étroite, sans prendre parti pour la pruderie, la niaiserie et l'ignorance, qui n'ont jamais été des vertus, et qui sont aujourd'hui des dangers graves. Je suis de ceux qui pensent que les vertus les plus fermes, et peut-être aussi les plus pures, sont celles qui ont

au moins un pressentiment ou un avertissement du mal. Mais, pour cette leçon difficile, je récuse l'école du roman. Je soutiens qu'elle est funeste, qu'elle énerve les âmes au lieu de les tremper. Je dis qu'il faut relire la vie dans les livres, mais qu'il faut l'apprendre de la vie elle-même, en la regardant en face avec des yeux bien clairs.

Cette observation m'amène tout naturellement à en formuler une autre. S'il y a, en effet, une sorte d'incompatibilité et de disconvenance entre l'esprit de la jeunesse et le caractère moral du roman, il me semble qu'on peut en dire autant lorsque l'on considère le roman, non plus comme une œuvre morale, mais comme une œuvre d'art. Là encore la jeunesse, l'inexpérience du lecteur est un grave défaut. Et j'oserai avancer que la perfection de cette forme littéraire exige tant de conditions et de si subtiles, qu'il faut, pour la comprendre et pour la goûter complètement, pour en tirer un autre profit que celui, très banal souvent, d'une anecdote, une intelligence déjà mûre et ornée.

Oublions pour un instant la manière dont sont lus la plupart des romans, prêtés un jour, rendus le lendemain, dévorés par des yeux souvent jolis, mais qui ne savent pas lire, qui ne savent que suivre un héros à travers les pages d'un livre, comme un passant qui s'éloigne sur le sable d'une promenade.

Oublions qu'on les juge trop souvent, ces personnages imaginaires, comme s'il s'agissait de les faire entrer dans son salon, sur leur sourire, leur naissance, le tour plus ou moins élégant de leur conversation, en un mot sur leurs qualités mondaines. Oublions que plus d'une lectrice, jeune ou vieille, n'a d'autre criterium, pour apprécier un caractère, que celui qui consiste à se demander, si elle est jeune : « L'aimerais-je? », si elle est vieille : « L'aurais-je aimé? », et à répondre oui ou non. Oublions surtout qu'il existe un nombre bien grand d'œuvres romanesques qui ne méritent pas une critique moins sommaire. Supposons un livre de premier ordre aux mains d'un lecteur digne de lui. Celui-ci saura pénétrer tous les secrets de l'écrivain, et goûtera une joie vive dans la découverte de chacun d'eux.

Ce sera d'abord, si vous le voulez, le don de la vie communiqué à ces êtres d'idéal, la vérité de leur physionomie morale ou physique, leur fidélité à eux-mêmes d'un bout à l'autre de l'œuvre, la diversité des langages dont ils se servent, et qui correspondent à des différences ou à des nuances de caractère, la vraisemblance de l'intrigue, la proportion des épisodes, l'agencement des parties, autrement dit la composition de l'œuvre. Il y aura là, pour un esprit avisé, mille observations à faire et mille comparaisons à établir. Il ne pourra s'empêcher de remarquer que le talent de composition a été inégalement

réparti, non seulement entre les hommes, mais entre les nations; que le roman d'un Français est composé autrement que celui d'un Russe, d'un Anglais, d'un Allemand.

Ces observations, ces rapprochements que j'indique ici rapidement, et qui sont du domaine de la critique élémentaire, un lecteur véritable doit les faire, et un livre de mérite doit les provoquer.

Mais la parfaite pénétration d'une œuvre romanesque nous conduira bien au delà de ce point. Veuillez me suivre dans ce domaine moins familier aux critiques superficiels, et où se rencontrent cependant les plaisirs les plus vifs d'un lettré, les originalités les plus fortes d'un écrivain. Je veux parler du cadre du roman. Je ne me sers pas de l'expression : paysage; elle serait trop étroite. Le cadre du roman, c'est toute l'atmosphère où se déroule l'action, c'est l'entourage, la maison, le mobilier aussi bien que la campagne ou le quartier, le reflet des choses sur les hommes. Car la nature est intimement associée à nos actes. Elle agit presque constamment sur nous, et quelquefois, pour en témoigner, nous lui prêtons une âme. Ce n'est là qu'une figure. Il n'y a d'âme que la nôtre, mais impressionnée par le monde extérieur et modifiée par lui. Nul ne saura jamais les lois de cette influence des choses, le secret de la dépression morale, de la tristesse ou de la joie, de l'énergie, de la grandeur et

de la plénitude d'amour que nous recevons d'elle. Nous subissons même la puissante maîtrise de l'heure et de la lumière. Nous avons une parenté avec la terre qui nous porte. Voyez, dans une même patrie, les gens de la plaine et ceux de la montagne, ceux qui communiquent, par tout leur être, avec le sol rocheux, l'air sec, avec les bruyères, avec les grands flamboiements de soleil sur des surfaces arides; regardez à côté et étudiez ceux que la vie enferme dans l'ombre moite des forêts; observez le visage des mêmes travailleurs qui change avec les saisons, la couleur de leurs paroles ou de leurs yeux qui varie plus d'une fois en un jour, et dites si nous ne sommes pas un peu les sujets de ce monde que nous dominons par la pensée? La parcelle d'univers où nous vivons et que nous n'avons pas faite influe sur nous, et aussi l'entourage immédiat que nous nous sommes donné : notre maison, les objets dont elle est ornée, les ombres habituelles de ses murailles et les clartés de ses fenêtres, le bruit encore avec lequel la vie nous berce, bruit de la rue et de la place, murmure des eaux, murmure du vent, voix d'enfants, voix de femmes, voix chères dont les mots ne parviennent pas toujours à l'oreille, dont l'accent va toujours au cœur, bourdonnement du travail dans l'atelier voisin, silence même de la nuit, où passe l'accord de mille bruits apaisés et confus.

Tous les romanciers se sont préoccupés de tra-

duire cette vie qui enveloppe la nôtre, et ils l'ont fait avec une variété de procédés infinie, selon leur tempérament, selon leur race, selon le temps où ils ont vécu. Ah! la curieuse, la passionnante étude pour un lecteur attentif! Comment ne serait-il pas frappé de l'extrême sobriété du cadre, par exemple, chez nos classiques? Comment ne pas voir, au contraire, l'exubérance du cadre chez Chateaubriand et chez les romantiques, ses enfants? Qu'est-ce que le roman de *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, sinon l'exemple le plus extraordinaire qui soit, avec cet autre roman, *les Travailleurs de la mer*, d'un maximum de description où se mêle un minimum de récit? Et entre ces extrêmes, quel plaisir de surprendre l'art particulier d'un Théophile Gautier, d'un Balzac, d'un Flaubert, d'un Alphonse Daudet! Ce ne sont pas là des joies de la dix-huitième année. Mais je soutiens que l'immense majorité des lecteurs ont une opinion très nette sur la question. Les principes, tout au moins, apparaissent aux intelligences les plus simples, les moins préoccupées de littérature, et se formulent tout naïvement. A qui n'avons-nous pas entendu dire, non pas une fois, mais dix fois : « Ce livre est mal fait, il a trop de descriptions. » A qui n'est-il pas arrivé de tourner négligemment trois ou quatre pages descriptives, et de reprendre plus loin, en corrigeant l'auteur, la narration interrompue?

Le sentiment qui fait parler ou agir la foule, en pareil cas, c'est l'ennui, direz-vous. On pourrait soutenir que c'est le bon sens. Mais une femme ou un homme instruit, habitué à raisonner, ne s'en tiendra pas là. Il cherchera les causes de cette désaffection subite de son esprit, en présence d'une description prolongée, et voici quelques-unes des innombrables réflexions qu'il pourra faire.

Ils se sont trompés, les Goncourt, dira-t-il, quand ils ont avancé qu'il faut « peindre avec la plume ». Non, la littérature est un art et la peinture en est un autre. Le peintre et le romancier verront le même paysage ou le même décor d'appartement; ils le verront peut-être avec des yeux également fouilleurs, sensibles aux moindres nuances de couleur et aux harmonies des formes; mais, si leur vision est la même, ils la rendront par des procédés et dans un but bien différents. Le peintre établira son chevalet dans une clairière de forêt, je suppose; il dessinera les troncs et les branches des arbres, les buissons, les places d'ombre et de lumière; il s'ingéniera à peindre ces dégradations de teintes des frondaisons qui s'éloignent et qui, vertes d'abord, se perdent bientôt dans le bleu. Et ce qu'il essayera de rendre, ce sera l'aspect d'une futaie, à une certaine heure du jour et de l'année, tel qu'il se révèle à des regards qui ne sont occupés que de ce seul objet : bien voir. Toute son ambition de peintre,

d'ailleurs très haute et très périlleuse, tend à éveiller dans une autre âme l'impression qu'a produite sur lui-même le spectacle de la forêt, — sur lui-même, observons-le bien, qui ne cherchait que la beauté, et appliquait à cette contemplation ses sens et son esprit.

Il faut, chez un homme, ces dispositions que j'appellerai exclusives, pour qu'il perçoive et retienne chacun des détails dont se compose un paysage. Et si cet homme ne fait que traverser la forêt, mais surtout s'il apporte avec lui une émotion étrangère qui partage son attention, son regard en sera changé et sa vision ne sera plus la même.

C'est précisément ce qui a lieu lorsqu'un personnage de roman est amené par un auteur dans la clairière de la forêt. Ce personnage ne vient pas là pour peindre. Il nous a déjà été présenté. Il se nomme Jacques et il est amoureux; il se nomme Albert et il pleure sur l'abandon de sa meilleure amie; il se nomme Dominique et des embarras de fortune lui rendent difficile la résignation nécessaire à la vieillesse qui s'annonce. Nous le connaissons, et l'intérêt que nous lui portons est surtout fait de la curiosité de savoir comment il sortira des difficultés où l'ont jeté ses passions ou les circonstances de la vie. Sa façon de juger la nature ne nous est pas indifférente, mais elle ne nous importe que secondairement. Et nous ne le comprenons plus,

nous sommes en désaccord avec lui, si, tout à coup, s'arrêtant dans la clairière que nous avons imaginée, il s'abstrait de ses préoccupations, de ses amours, de ses rancunes, de ses rêves, pour contempler la nature avec la minutie, avec la longue patience d'un peintre et d'un homme de métier. Non, la vraisemblance, le goût instinctif demandent que la vision d'un héros de roman soit une vision passionnée, c'est-à-dire en étroite relation avec la passion qui agite le cœur. Il ne verra que les détails qui peuvent fournir un aliment à ses pensées de l'heure présente; il ne verra que son âme souffrante ou heureuse dans la nature où il la répand; il n'aura pas remarqué l'exacte courbe d'un chemin qui tourne sous bois ou d'un arbre plié par le vent, mais d'immédiates comparaisons se seront levées en lui, et ce qu'il aura retenu, soit comme une ironie, soit comme une harmonie, ce sera la paix, l'ordre, ou la sauvagerie, ou la fraîcheur, ou la tristesse morne de ce coin de la nature. Il ne cessera pas, enfin, d'être l'acteur du drame dont nous voulons le secret.

La longue description est donc généralement fausse en littérature, parce qu'elle est incompatible avec l'action. Cela est vrai de la description d'une forêt et aussi de celle d'une maison ou d'un mobilier. Le cadre des personnages ne doit pas être traité séparément et pour lui-même, mais d'une certaine façon humaine et comme un complément des héros.

Le plus véridique des artistes, le plus réaliste, — dans le sens de voisin du réel, — sera l'écrivain qui donnera l'impression constante de la présence des choses, qui les mêlera à la vie, et qui ne confisquera pas à leur profit l'attention qui ne doit pas cesser de voir les âmes et de les suivre.

Où sont les modèles de cet art parfait? Jean de La Fontaine eut cette faculté géniale, ce tact qui arrête l'écrivain avant la faute de goût. Dans ses fables, le paysage n'est presque jamais absent, mais le trait en est léger autant que précis; il accompagne les personnages sans nuire à leurs mouvements, discret comme les lointains de la Toscane ou de l'Ombrie qu'on aperçoit dans les tableaux des primitifs italiens, derrière les auréoles. De nos jours, il y a bien aussi quelques écrivains, et notamment quelques romanciers, qui ont compris le rôle nécessaire, constant et subordonné du décor. Mais les meilleurs stylistes ne sont pas tous des modèles sur ce point. On a reproché à Flaubert de s'être repris à dix fois, — le chiffre est mathématiquement exact, — pour peindre la visière de la casquette de M. Bovary. Eh bien! on a eu tort. L'extrême application de l'écrivain ne peut que lui faire honneur. C'est peut-être ailleurs qu'il s'est trompé, dans *Salammbô*, quand il a amoncelé les pages pour décrire, magnifiquement, il est vrai, le banquet des mercenaires, les lions crucifiés, ou même la petite

et impériale Salammbô descendant l'escalier du palais. Mais il a donné un exemple admirable de description vivante quoique étendue, quand il a peint le comice agricole dans *Madame Bovary*, parce que l'idée maîtresse du livre s'y mêle étroitement à la vision des choses. Le secret est là, et peut-être n'existe-t-il qu'un ou deux maîtres qui l'aient toujours compris, sans jamais subir l'entraînement de ce peintre, brosseur de fresques, aquarelliste ou pastelliste, qui habite aujourd'hui dans l'âme de tout romancier. Peut-être ne peut-on citer avec assurance que Guy de Maupassant, et, après lui, Alphonse Daudet. On peut reprocher à Maupassant d'afficher trop souvent la philosophie d'un mauvais commis-voyageur. Mais aucun contemporain n'a eu, au même degré, les qualités du conteur. Il conte sobrement, avec des mots clairs et simples; il a la phrase variée et solide; il voit tout, et cependant il n'exprime de sa vision que ce qui est nécessaire à l'action. En vérité, je le déclarerais volontiers le plus puissant maître de la prose romanesque de ces trente dernières années. Il a écrit trop d'œuvres d'une immoralité grossière, mais il avait le génie de la langue, et toute la tradition française se reconnaît dans la composition et dans le décor de ses nouvelles.

Celui qui lit un beau roman n'aurait pas épuisé pour si peu le plaisir et le profit de sa lecture. Il lui

resterait bien d'autres secrets à étudier, et de plus intimes encore.

J'en ai assez dit pour prouver que la lecture du roman ne peut convenir à tout le monde, puisqu'elle demande une expérience personnelle de la vie et un sens exercé de la beauté. J'espère avoir établi que la formule du roman pour toutes les mains est celle tout simplement d'une erreur littéraire. Mais je m'en voudrais de ne point ajouter en terminant, — et déjà on l'a deviné, — que les deux conditions que j'ai développées, les deux qualités que j'ai supposées chez le lecteur de romans sont d'importance inégale. La première seule est essentielle, la seconde n'est que souhaitable. Il est nécessaire d'avoir vécu pour bien comprendre les fictions de la vie. Il n'est pas également nécessaire d'être artiste soi-même. Sans doute, le rêve d'un écrivain sera d'être compris, jusqu'aux nuances les plus secrètes de sa pensée, par une intelligence sœur de la sienne; mais ce rêve n'est point incompatible avec celui d'être lu par la foule, de parler à l'âme d'un pays, ne fût-ce que par une page, par une phrase reproduite dans les journaux, citée dans des discours, traduite dans une chanson, et possédée et gardée ensuite par des milliers d'êtres humains dans le trésor des vérités acquises. Pour avoir cette ambition noble et pour la croire possible, il suffit de se rappeler que, au delà du début de la vie, il y a une

égalité au moins parmi les hommes : qu'ils ont tous souffert, qu'ils ont tous crié, et que, si variées que soient les peines et les plaintes, tout se résume dans le même besoin d'une infinie justice.

Le secret de l'intelligence des livres est sûrement là. Ceux qui ont souffert, ignorants ou savants, comprendront toujours quelque chose aux récits de la vie. Que les autres, ceux qui sont jeunes, attendent la leçon commune ; qu'ils vivent d'abord, qu'ils laissent de côté le roman comme une œuvre pour eux vide de sens, écrite dans une langue étrangère. Ils l'ouvriront le lendemain du jour où ils auront pleuré : cela ne tarde jamais beaucoup.

L'AME ALSACIENNE[1]

Je vais vous parler d'une terre qui fut française très fidèlement et très ardemment. L'est-elle encore? Dans quel sens et jusqu'à quel point peut-on encore citer l'Alsace lorsqu'on parle des provinces françaises?

Grave, et difficile, et angoissante question! Mais puisque, d'instinct, je l'ai choisie, je ne l'éluderai pas. Je la traiterai, j'espère, sans trop céder à la vivacité personnelle de mes regrets, tâchant d'exprimer pour l'Alsace toute la justice qui lui est due, sans me montrer injuste envers le peuple qui la détient et que je considère comme un grand peuple, parvenu à un grand moment de son histoire.

Je me souviens de l'impression que j'éprouvai en franchissant pour la première fois la frontière d'Alsace. J'étais accompagné d'un ami beaucoup plus

1. Conférence faite à Paris, Salle de la Société de Géographie (Société des Conférences), le 18 février 1902.

jeune que moi ; nous étions dans la salle de douane d'Avricourt. Autour de nous, les agents du chemin de fer, les facteurs, les douaniers ne plaisantaient plus entre eux, et leur tenue plus raide, l'exacte et craintive discipline à laquelle ils obéissaient, leur humeur sérieuse et même sévère rendaient comme évidente la différence des deux races : celle que nous quittions et celle qui commandait le pays où nous venions d'entrer.

Près de la porte qui donnait accès dans la salle d'attente se tenait, casque en tête, un gendarme, évidemment fier de son métier et de son armée, et dont l'œil bleu examinait chaque voyageur successivement. Il vit que j'avais dépassé l'âge des milices, et ne m'arrêta pas. Mais, derrière moi, apercevant mon jeune compagnon de voyage :

— Vous avez des papiers? demanda-t-il.

— Oui.

— Montrez.

Quand les papiers eurent attesté que mon ami n'était pas officier français en activité de service, le gendarme fit signe que le passage était toléré, sans une excuse, sans un remerciement, sans qu'un muscle de son visage eût bougé. Il regardait déjà un autre groupe de voyageurs. Nous venions de pénétrer dans un pays hiérarchisé et rude.

Mais cette rudesse était le fait de sentinelles allemandes veillant aux frontières des provinces

conquises. Elle n'était pas alsacienne. L'accueil alsacien n'eût pas été le même. Car il faut toujours rappeler cette vérité : l'Alsacien et l'Allemand ne sont pas un même peuple. L'Alsace a toujours été une petite patrie. La plaine riche, la plaine au sol rouge, que limitent si nettement les Vosges à l'occident et la Forêt Noire à l'orient, n'a pas pu nourrir un peuple qui ressemblât complètement à ses voisins de gauche ou à ses voisins de droite. C'est là une vérité géographique qui ne serait pas contestée s'il s'agissait d'autres montagnes et d'une autre province. On pourrait y insister, faire remarquer que le type des hommes et des femmes n'est pas le même en Alsace et dans l'Allemagne rhénane; que la langue alsacienne a toujours été différente de l'allemand classique; que les origines du peuple alsacien sont en partie celtiques; que les dernières recherches accusent 70 p. 100 d'Alsaciens bruns, c'est-à-dire Celtes, contre 30 p. 100 d'Alsaciens blonds, c'est-à-dire Germains. Mais ces arguments sont de ceux qu'il est toujours possible de contester. Ce qu'il est moins facile de dénaturer, c'est l'état moderne de la question historique.

Après sept siècles de domination allemande, troublée par tant et tant de guerres, l'Alsace est partiellement occupée en 1633 par des troupes françaises, et, quelques années plus tard, est attribuée par traité à la France. Strasbourg elle-même se soumet,

et Louis XIV et la reine y font une entrée solennelle le 23 octobre 1681. Conquête par les armes! dira-t-on. Sans doute, mais qui ne ressemble en aucune façon à la conquête de 1870. Elle était dans le sens des intérêts, de la nature et des vœux secrets de l'Alsace. Il faut bien en convenir. Il faut bien admettre que cette province, même sous la domination autrichienne, avait de singulières affinités avec le caractère français. Car, à peine conquise, elle est séduite. Le mariage de raison devient un mariage d'amour. L'histoire l'atteste, et l'ambassadeur du roi de Prusse Frédéric Ier écrit, en 1708, cette phrase qu'on n'effacera jamais :

« L'Alsace n'est pas à comparer à la Franche-Comté pour lui être préférée par les hauts alliés dans un traité de paix, car, *outre qu'il est notoire que les habitants de l'Alsace sont plus Français que les Parisiens*, le roi de France est si sûr de leur affection à son service et à sa gloire qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, de hallebardes, d'épées et de plomb toutes les fois que le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et qu'ils courent en foule sur les bords du Rhin pour empêcher ou au moins disputer le passage à la nation germanique, au péril évident de leur propre vie, comme s'ils allaient en triomphe ; en sorte que l'empereur et l'empire doivent être persuadés que, en reprenant l'Alsace seule sans

recouvrer la Franche-Comté, ils ne trouveront qu'un amas de terre morte pour l'auguste maison d'Autriche, *et qui conservera un brasier d'amour pour la France* et de fervents désirs pour le retour de son règne en ce pays, auquel ils donneront toujours conseils, faveurs, aide et secours dans l'occasion. »

Ces lignes étaient écrites vingt-sept ans après l'entrée du roi de France à Strasbourg. Je demande simplement si, aujourd'hui, après trente-deux ans de conquête allemande, il est possible de retourner la proposition; si un diplomate allemand peut dire aujourd'hui, de bonne foi, que les Alsaciens sont plus Allemands que les Berlinois, et que l'Alsace conserve pour l'Allemagne comme un brasier d'amour.

Et je continue.

Comment expliquer cette affection si soudaine et si forte pour la France? Sans doute, on peut voir dans les origines alsaciennes que je rappelais tout à l'heure, dans certaines affinités du tempérament national, dans les influences que favorisait le voisinage de la France, autant de raisons de ce phénomène de psychologie nationale. Mais la principale raison fut ailleurs. Elle fut, et elle demeure à jamais comme une gloire de notre patrie, dans la douceur de la France conquérante, dans la bonté de la grande nation pour la petite, dans l'intelligente

tolérance, en cette occasion, de cette monarchie de Louis XIV, qui avait le tact et la manière pour recevoir une province et pour s'en faire aimer. Les nations ont une âme collective qu'il faut traiter en grande dame, et respecter, et courtiser quand on est prince, ou simplement quand on est juste. Aussi, voyez combien le roi ménage l'Alsace! Il avait refusé à Condé en 1675, à Luxembourg en 1676, à Créqui en 1678, l'autorisation de prendre Strasbourg par la force. Il la considérait comme acquise par le traité de Munster, et il attendit cependant jusqu'en septembre 1681 l'occasion favorable pour la réunir au reste de l'Alsace. Et il le fit sans tirer un coup de canon. Le seul projectile français que reçut Strasbourg, dans une période de deux siècles, fut un petit boulet de six livres, lancé par l'armée de Créqui, trois ans avant la réunion de la ville à la France. Et cela parut une injure si nouvelle, un procédé si contraire à la politique, j'allais dire à la politesse française, qu'on apporta le boulet dans le lieu où siégeait le magistrat, qu'on l'y conserva comme une pièce à conviction tout à fait singulière, et qu'une inscription fut placée dans le chœur de la cathédrale, à la place où il était tombé.

La conquête n'avait donc point été sanglante. Le régime qui la suivit fut un régime de particulière douceur. La grande ville ne fut blessée ni dans sa conscience ni dans ses traditions. Comme toute l'Alsace

d'ailleurs, elle conserve sa constitution, ses franchises, sa langue et le libre exercice des deux religions. Quand l'édit de Nantes est révoqué, l'Alsace est exemptée des effets de cette mesure. L'allemand reste la langue officielle admise dans les actes publics, devant les tribunaux, dans les églises. On prêchera en allemand, sous la domination française, jusqu'en 1870. Le roi n'écoute pas les bureaux de Versailles, qui poussent à l'uniformité; il écoute son instinct souverain des choses françaises, qui pousse à l'union. Il permet à Strasbourg deux Universités, une catholique et une protestante, qui rivalisent et attirent un grand nombre d'étudiants. Il envoie comme gouverneurs des hommes conciliants et justes. La dernière parcelle indépendante du pays, la république de Mulhouse, se donne librement et volontairement à la grande nation, le 15 mars 1798. L'Alsace tout entière française, de nom et de cœur, se développe avec une rapidité merveilleuse; elle triple sa population en un siècle et demi, et la France se sent aimée, et cela lui suffit, et elle s'inquiète peu, en vérité, si on l'aime en allemand ou en français.

Toute la vocation de notre race est là. Si les chefs qui la gouvernent ont le sens de ses traditions, elle n'est pas oppressive, elle est une conquérante d'âmes qui les attire et qui les retient.

Sous la domination de la France, qui avait permis

aux qualités du peuple conquis de se développer librement et l'avait affiné, le type alsacien était parvenu à sa perfection. L'Alsacien était familial, laborieux, accueillant, naturellement frondeur, mais dévoué jusqu'au sacrifice à toute cause librement acceptée, remarquable fonctionnaire comme l'Allemand, moins égoïste cependant et beaucoup plus militaire. Je dis qu'il était plus militaire parce qu'il avait plus d'initiative. Des siècles d'invasion l'avaient habitué aux alertes; la bravoure était dans le sang de ce pacifique. Dans les seules guerres de la République et de l'Empire, l'Alsace, pour moissonner sa part de gloire dans la moisson commune, jeta Kléber, Kellermann, le maréchal Lefèvre, soixante-cinq généraux, un nombre extraordinaire d'officiers et de sous-officiers. Et, il faut nous en souvenir avec gratitude, cette proportion considérable d'Alsaciens dans le cadre de nos armées, l'Alsace l'a maintenue depuis le premier Empire jusqu'à la fin du second. Au commencement de 1902, on comptait encore, dans l'état-major général de l'armée, cent trente-huit officiers généraux alsaciens ou lorrains, dont quarante-sept en activité de service.

L'histoire de l'Alsace, depuis le milieu du XVIIe siècle jusqu'en 1870, peut donc se résumer en ces deux lignes : sous la domination de la France, l'Alsace fut heureuse et fut libre.

Or, sur la capitale de cette province fidèle, du 12 août au 27 septembre 1870, les Allemands ont tiré deux cent mille obus, faisant onze cents blessés, trois cents morts, incendiant le temple neuf, le musée, la bibliothèque avec ses trésors de manuscrits et de chartes, le gymnase protestant et la merveilleuse cathédrale, particulièrement visée par les pointeurs badois et prussiens. Un obus habilement dirigé toucha même la croix de fer qui termine la flèche, à cent trente-huit mètres du sol, et la faussa.

Vous savez ce qu'il arriva. L'Alsace ne voulut pas de ce nouveau maître qui, selon l'expression d'une revue allemande, ressentait pour elle un « violent amour ». Elle s'enfuit. De la seule Alsace, c'est-à-dire d'une population d'un million d'habitants, trois cent mille ont émigré dans les vingt premières années. La trentième année après la conquête, en 1900, les états fournis par les différents comités pour la protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français, attestent que plus de quatre mille Alsaciens ou Lorrains ont quitté leur patrie, pour venir s'établir en France, et ont été secourus par la Société. Et ce chiffre ne comprend que les indigents. Les seuls réfractaires, refusant de servir dans les armées allemandes, ont été vingt mille par an pour l'Alsace-Lorraine, dans les quatre premières années. On en a compté cent vingt mille de 1875

à 1887. Et des renseignements que je crois très sérieux me permettent de dire que ce mouvement est encore singulièrement vif, et que, chaque année, ce sont de deux à trois mille jeunes hommes qui passent la frontière de l'Alsace-Lorraine pour ne pas servir dans l'armée allemande.

Large vide comme vous le voyez! Quels éléments sont venus partiellement le combler? Des Allemands, trois cent cinquante mille Allemands, parmi lesquels cent sept mille Prussiens, c'est-à-dire cent sept mille hommes les mieux faits pour donner au régime nouveau son maximum de rigueur.

Si donc l'on demande ce que pensent les Alsaciens sous la domination allemande, — et c'est justement la question que nous avons posée, — il faut d'abord rappeler pourquoi l'Alsace aimait la France, et il faut ensuite rappeler l'énorme émigration de l'élément alsacien depuis 1880 et l'importante immigration de l'élément allemand.

C'est ce que je viens de faire.

Maintenant nous pouvons entrer dans les maisons de l'Alsace qu'habitent des Alsaciens. Qu'y trouverons-nous? Des hommes silencieux. Il n'est pas facile de faire parler, sur la question qui nous intéresse et qui les passionne, ces hommes qui savent, par expérience, que les paroles sont presque toujours inutiles et souvent dangereuses. C'est pour cela que les voyageurs pressés sont mal renseignés.

Ils rapportent en France des conversations et des jugements qui sont ceux de leurs maîtres d'hôtel, de leurs guides, de leurs cochers ou de leurs marchands de photographies. Le vrai peuple alsacien, ils l'ont vu peut-être, mais ils ne l'ont pas entendu. Il se tait. Cependant, si vous êtes présenté, si vous inspirez confiance, et si vous demeurez quelque temps parmi eux, ces Alsaciens silencieux parleront, et voici les observations que vous pourrez recueillir.

Vous constaterez d'abord qu'il y a des Alsaciens qui ont accepté la conquête allemande. Plusieurs d'entre eux, saisis d'admiration pour la puissance allemande, affichent leur dédain de la France, et vous reconnaîtrez là l'ordinaire conduite des transfuges, à qui ne suffit pas l'ingratitude toute simple. D'autres, en plus grand nombre, sont résignés. Ils invoquent le fait accompli, les relations, les habitudes, les intérêts, le peu de vraisemblance d'une guerre ou d'une rétrocession de l'Alsace à la France. Ils font valoir les avantages qu'ils ont retirés de leur adhésion au régime nouveau. Et, bien souvent, nous n'avons pas le droit de leur reprocher leur attitude; nous ne pouvons pas exiger comme un devoir trente années d'héroïsme, lorsque tant d'hommes n'en mettent pas un seul jour dans leur vie. Je les ai entendus soutenir et défendre leur conduite. L'un d'eux me disait, par exemple :

— Nos industries ont tout d'abord souffert de l'annexion, et nous n'avons pas profité aussi vite et autant que vous pourriez le croire de l'énorme développement économique de l'empire d'Allemagne. Mais le moment est venu où nous en profitons. Nous sommes rudement mais sagement gouvernés, nous avons l'ordre, nous travaillons en paix. Quel avantage si considérable nous offrirait donc un retour à la nationalité française pour que nous sacrifiions notre sécurité à un pareil rêve? Est-ce votre industrie qui peut nous tenter? Est-ce vos finances? Est-ce votre marine marchande?

Il allongeait encore son énumération.

J'étais obligé de répondre :

— Non, c'est autre chose qui devrait vous tenter.

Mais je ne disais pas quoi, parce qu'il y a des idées qui doivent être devinées par le cœur; on ne les explique pas.

Ces mêmes gens ajoutaient :

— Si vous voulez des exemples de ce que l'Allemagne fait pour nous, voyez l'Université de Strasbourg, l'hôtel des postes, la bibliothèque, toute la ville nouvelle qui s'est bâtie au delà du Broglie. Voyez surtout les travaux entrepris sur le Rhin, de notre côté et du côté de Kehl, qui est situé en face. Il y aura là, monsieur, tout prochainement, deux ports considérables ouverts à la navigation fluviale; le Rhin sera rectifié sur plus de cent kilomètres

nouveaux; nous allons devenir l'entrepôt de l'Europe centrale, approvisionné par la mer et par le Rhin, ayant pour clientèle une partie de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse, de la France elle-même, et je puis vous dire déjà que, avant l'achèvement des travaux et sur les voies fluviales voisines de notre ville, en huit années, le trafic a passé de dix-neuf mille tonnes à cinq cent quarante mille. Ce sont des chiffres! Qu'avez-vous à répondre?

Je ne répondais rien. Il est nécessaire que le temps fasse son œuvre. Ce que je viens de dire représente l'œuvre du temps dans un peuple conquis.

C'est la première catégorie d'Alsaciens : les germanisés. Il y en a une seconde, qui comprend une notable portion du peuple des campagnes et même des villes, et dont on peut dire qu'elle ignore la France et qu'elle est cependant française. Ces paysans, ces ouvriers, ces petits bourgeois alsaciens, on ne leur a jamais parlé de la France pour leur en dire du bien. Ils n'entendent célébrer que la puissance allemande, la civilisation allemande, la science allemande, la langue allemande. Ils ont fait leur service militaire en Allemagne, et toujours, remarquez ceci, très loin de l'Alsace. Eh bien! c'est ici que la déception a été grande pour nos vainqueurs de 1870, c'est ici pour eux une cause perpétuelle d'étonnement et de colère : ces Alsaciens ignorants de la France ont un tempérament qui ne

peut s'accommoder de l'Allemagne, ils ne peuvent s'entendre avec les Allemands, ils les plaisantent, ils sont frondeurs, et, le jour des élections, ils nomment des députés d'opposition alsacienne.

Ne vous étonnez donc pas si des hommes se sont rencontrés, en nombre croissant, artistes, hommes politiques, économistes qui disent :

— L'Alsace doit rester alsacienne. Nous sommes rattachés politiquement à l'Allemagne, soit ; mais faites de nous un véritable pays de la Confédération, comme la Bavière, comme la Saxe ; ne nous faites pas gouverner par des fonctionnaires prussiens, qui ne nous comprennent pas et que nous ne comprenons pas ; supprimez le régime du gouvernement direct de Berlin ; donnez-nous notre autonomie dans l'empire ; laissez s'épanouir la race et le génie alsaciens !

Les jeunes hommes qui parlent ainsi se sont attachés à démontrer par des faits l'originalité et la vitalité du caractère et de l'esprit alsaciens ; ils ont formé toute une école de peintres, de sculpteurs, de graveurs, d'architectes, de menuisiers d'art, qui peuvent aller faire leur éducation artistique en France, en Allemagne ou ailleurs, mais qui reviennent habiter Strasbourg et s'y groupent en une colonie d'art extrêmement vivante et sympathique. Ils ont organisé des expositions de tableaux et de meubles ; ils ont fondé une superbe revue trimes-

trielle, la *Revue alsacienne illustrée*, entièrement consacrée à l'Alsace, plus amoureusement faite qu'aucune revue française, publiant des articles en français et aussi des articles en allemand et en dialecte alsacien, et qui disait récemment :

« Notre programme, c'est de dégager dans le passé tout ce qui mérite d'être prolongé; notre programme, c'est de signaler dans le présent tout ce qui naît de notre hérédité propre, tout ce qui peut prendre place dans le patrimoine de la nation, tout ce qui fait partie de l'*Alsace éternelle*, — le mot est joli. — Si les difficultés ne trahissent pas sa bonne volonté, la *Revue* contribuera à maintenir une conscience alsacienne : elle inspirera, vivifiera, réveillera nos énergies essentielles. »

Ils ont encore fait plus, ces jeunes défenseurs de la vie alsacienne. Ils ont créé, à la fin de 1902, un *Musée alsacien*, dû à l'initiative intelligente et généreuse du docteur Bucher, et qui rassemblera les costumes, les meubles, les ustensiles, tous « les souvenirs de la vie de l'Alsace qui sont en train de disparaître sous l'action nivelante de notre époque ». Déjà, depuis plusieurs années, ils avaient fondé un théâtre alsacien où l'on joue non seulement des pièces d'Erckmann-Chatrian, mais des comédies nouvelles, des vaudevilles, tout un ensemble d'œuvres théâtrales écrites en dialecte, et qui mettent en relief le caractère et les usages alsaciens.

Je ne puis insister sur ce détail. Cependant je ne puis m'empêcher non plus de citer, à titre d'exemple, quelques lignes d'une des comédies du plus célèbre de ces auteurs dramatiques d'Alsace, Gustave Stoskopf. La pièce, qui a été représentée, d'ailleurs, au théâtre Déjazet, avec beaucoup de succès, s'appelle *Môssieu le Maire*. On y plaisante, comme on le ferait en France, le pédantisme étroit de certains professeurs allemands; on y flagelle le maire de village ambitieux qui rêve la faveur allemande, et qui, cependant, n'a aucun goût pour ses maîtres. Voici comment ce maire, dans la pièce de Stoskopf, énumère ses titres à la décoration :

« Je suis maire depuis vingt-cinq ans, cinq fois récompensé dans les concours agricoles, membre de la Société des vétérans; j'assiste toujours aux conférences sur l'agriculture; j'ai toujours chaudement recommandé l'engrais artificiel; je salue toujours poliment M. le gendarme; je ne manque jamais le banquet officiel à la fête de l'empereur; j'ai pris deux actions de la raffinerie de sucre d'Erstein; j'ai toujours travaillé pour le candidat du gouvernement... (*A part.*) Il est vrai que je n'ai jamais voté pour lui, mais ceci ne peut pourtant pas se savoir... (*Subitement inquiet.*) L'opposition dans le Conseil municipal m'aurait-elle noirci auprès du préfet? Aurait-on appris que j'ai un arrière-cousin officier français, et que je mets du sucre

dans mon vin? Mais non, ils le font tous. Ou bien que j'ai pincé mes rhumatismes dans les casemates de Strasbourg, en 1870, comme garde mobile? »

Enfin, à côté de ceux qui demandent une patrie alsacienne, une patrie habitable, il y a ceux qui redemandent la vieille patrie perdue, ceux que rien ne satisfera, sinon de retrouver la France. Les causes sont variables : souvenirs personnels ou traditions de famille, noblesse d'esprit que la violence révolte, lecture de l'histoire, affinité de culture ou de nature, influence du voisinage de la frontière, par-dessus laquelle souffle le vent de France, le vent des terres fécondes et des vignes ardentes. Mais l'amour est le même, quelle qu'en soit l'occasion. Ceux qui l'éprouvent en Alsace ne peuvent pas parler. Ils doivent surveiller leurs lèvres et leurs actes. Les manifestations collectives sont sévèrement interdites, les menus faits de la vie alsacienne nous échappent. Nous n'entendons pas les étudiants alsaciens qui, dans les rues de Strasbourg, s'appellent en sifflant cette mesure de la *Marseillaise* : « Formez vos bataillons ! » Nous ne lisons pas les condamnations prononcées contre les jeunes gars coupables, un soir de noce, d'avoir crié : « Vive la France ! » Nous n'assistons pas à cette petite scène quotidienne de l'Alsacien du peuple, habitué à parler allemand, et qui, pour vexer l'employé prussien, lui demande en français un billet de chemin de fer. Toute la comédie

ou la tragédie de la vie privée nous demeure profondément inconnue. Et ce phénomène se produit : tandis que les Alsaciens souffrent de notre silence, et quelquefois, hélas ! de nos paroles, il se trouve des Français qui demandent : « Les Alsaciens fidèles, il y en a donc encore ? Combien sont-ils ? »

Ah ! l'injuste et la cruelle question ! Est-ce qu'ils se sont demandé, eux, combien de Français demeuraient fidèles au souvenir de l'Alsace ? Non, ils ont aimé la France pour la beauté de son nom dans l'histoire, ils l'ont aimée comme un rêve, ils l'ont aimée comme un droit, et ceux qui ont la notion du droit ne comptent ses partisans qu'après avoir dit : « Me voilà ! »

Cependant, je veux essayer de répondre, autant qu'on peut le faire. Je dirai, avec toutes les précautions nécessaires, quelques actes dont j'aie été le témoin, je répéterai quelques-uns des mots que j'ai entendus. Vous jugerez s'ils n'indiquent pas un état d'esprit, s'ils n'éclairent pas d'une suffisante lumière l'âme méconnue de l'Alsace d'aujourd'hui.

J'ai visité le champ de bataille de Wœrth. Le voiturier que j'avais retenu pour cette course était un homme d'une cinquantaine d'années. Il n'appartenait, ni par sa naissance, ni par son domicile, à la région voisine. Nous venions d'un fort lointain village d'Alsace vers cette vallée de la Saüer. Et ce guide était de ceux qui ne parlent que sur interro-

gation. Nous nous taisions donc. Je me souviens de l'arrivée dans ce paysage qui vit deux fois en moins de cent ans les armées de France et de Prusse se jeter l'une contre l'autre, le général Hoche vainqueur en 1793, Mac-Mahon vaincu en 1870. Figurez-vous deux coteaux inclinés en pente douce vers la même prairie, qui a plusieurs kilomètres de longueur et que traverse un ruisseau profond. Les grandes forêts de Haguenau et de Wissembourg sont toutes voisines. Cette vallée est une clairière que pressent encore de toutes parts des éperons de taillis et de futaies. C'est par là, et sous l'abri des bois, que cinq corps d'armée, badois, wurtembergeois, bavarois et prussiens, au total cent cinquante mille hommes, s'avancèrent, le 5 août 1870, sur le plateau qui est à droite de la vallée, tandis que les quarante-trois mille hommes de Mac-Mahon occupaient le plateau de gauche, où les villages ont des noms à jamais tristes pour nous : Morsbronn, Eberbach, Wœrth, Frœschwiller, Reichshoffen. Entre les deux armées, il y avait la grande prairie longue et creuse, et des champs labourés, et des vignes, et des houblonnières avec leurs perches garnies de lianes... Le 6 août, à neuf heures du matin, la bataille s'engage; à quatre heures, les Français, débordés, refoulés, fuyaient par toutes les routes de l'ouest, et l'armée allemande, qu'avait un instant arrêtée la charge héroïque et folle des cuirassiers,

prenait possession de nos positions de la veille. J'avais étudié les cartes du général Bonnal. Je reconstituais bien aisément le drame, et toute la splendeur du soleil, toute la beauté du jour m'étaient indifférentes. Mon compagnon ne disait pas un mot. Il me conduisit au monument gigantesque élevé par les Allemands à la gloire de Frédéric-Charles; au noyer entouré d'une grille sous lequel Mac-Mahon se tenait pendant la bataille; au monument funèbre des Hessois, à celui des turcos, à l'immense ossuaire français bâti sur une hauteur, entouré de tombes allemandes, et qui porte gravés les numéros de vingt-cinq régiments de France anéantis ou décimés, et nous parvînmes ainsi jusqu'à la colonne de pierre rouge élevée près de Morsbronn. Le conducteur regarda longuement le fût de la colonne, sur lequel est écrit : « *Aux cuirassiers dits de Reichshoffen* », la croix qui le surmonte, le socle où l'on peut lire : « *Les morts parlent encore.* » Et je vis dans ses yeux une grosse larme. Il se tourna vers moi, brusquement, et me dit :

— Monsieur, j'y étais!

Puis, développant un paquet, large comme deux mains, qu'il tenait sous son bras depuis que nous avions laissé la voiture à l'auberge voisine, il déposa sur les marches du monument une petite couronne de perles noires et blanches. Elle doit y être encore. Et ce fut alors comme si la preuve de son loyalisme

était faite, et nous revînmes en parlant de la France, comme deux Français.

Un autre jour, dans une ferme de la partie allemande des Vosges, je causais avec le fermier, notable de la paroisse, et auquel j'avais été présenté.

— Moi, monsieur, me dit-il, je ne me suis pas battu parce que la maladie me clouait au lit quand la guerre a éclaté. Mais j'ai pourtant rendu service à la France. En ce temps-là, monsieur, les Prussiens tenaient tout le pays. Nous étions la rue où ils passaient pour aller écraser la France. Un matin que je donnais à manger aux deux seuls bœufs que j'avais pu conserver, car tous mes serviteurs étaient partis, un sous-officier d'artillerie entra dans ma ferme : « Paysan, j'ai besoin de tes bœufs! — Pour quoi faire? — Tu vas le voir, dépêche-toi, le capitaine attend. » Je pensai tout de suite qu'il s'agissait de faire franchir la montagne à des pièces de siège qu'on dirigeait sur Paris, et vous comprenez, monsieur, que je ne pouvais pas combattre la France, même de cette manière-là. Pendant que j'entrais dans l'étable, et que je déroulais dans mes mains les lanières de cuir qui assujettissent le joug aux cornes de nos bêtes, une idée me vint, et je la mis à exécution sans que le soldat pût s'en apercevoir. Quand nous fûmes rendus dans une sapinière, à un kilomètre d'ici, nous vîmes, en effet, un canon en détresse, que les chevaux, trop

peu nombreux, ne pouvaient tirer sur la pente. L'officier me dit : « Attelle tes bœufs ! » Je le fis. « En avant maintenant ! » Je sifflai, comme j'ai coutume de le faire au départ du labour. Mais les bœufs tendirent à peine la chaîne, et ils s'arrêtèrent sans avoir donné leur effort. Je les piquai, ils ne bougèrent que de la croupe qui s'écartait de la ligne droite. L'officier allemand et les soldats frappèrent et blessèrent à coups de baïonnette mes pauvres bœufs. Ils menacèrent de me fusiller, soupçonnant que j'avais un secret. Mais ils n'obtinrent rien, ni d'eux ni de moi. Je puis bien vous dire maintenant ce que j'avais fait : j'avais enjugué mes bœufs à l'envers ; j'avais mis à droite celui qui avait l'habitude d'être à gauche et à gauche celui qui avait l'habitude d'être à droite ; dès lors, ils ne voulaient plus tirer. C'est ainsi que les bœufs d'Alsace ont refusé de faire passer les Vosges aux canons de la Prusse !

Peut-être dira-t-on que les hommes dont je viens de parler appartenaient à la vieille génération, fidèle parce qu'elle a connu la France, mais qui diminue, qui sera demain négligeable et après-demain disparue. Passons donc aux Alsaciens plus jeunes, à ceux qui sont nés depuis la guerre. Je n'ai que l'embarras du choix pour évoquer certaines physionomies que j'ai rencontrées.

Je faisais un jour une visite à Mulhouse. Je revois la maison bâtie en briques, dans un quartier tout

industriel; je revois le salon élégant de ce jeune ménage qui m'accueillait, et, au delà du jardin qui était petit et humide, des fumées blanches d'usines qui rayaient le ciel d'Alsace. Le mari n'avait pas trente ans, sa femme en avait vingt à peine. La conversation n'avait rien en ce moment qui pût rappeler que nous étions en pays annexé. Nous causions de Paris, de théâtre et de livres La porte s'ouvre, et un valet de chambre apporte une lettre. La maîtresse de maison déchire l'enveloppe, et dit :

— C'est une invitation au bal chez les Un Tel.

Le jeune mari demanda :

— En quelle langue est-elle rédigée?

— En allemand.

— Vous répondrez donc en français que nous n'irons pas.

Il n'y eut pas un mot de plus, et la conversation reprit sur un autre sujet.

Voulez-vous un trait de mœurs populaires?

Je me trouvais, un après-midi de juillet, sur la crête des Vosges et exactement sur la ligne frontière que coupe l'admirable route de la Schlucht. C'était un dimanche. Je ne me lassais pas de regarder tantôt la vallée de Munster devenue allemande et d'où montaient vers nous, de toutes parts, les forêts de sapins, comme les lances innombrables d'un peuple envahisseur, tantôt la vallée française de Gérardmer, où les blés faisaient un feston d'or aux

futaies contenues et arrêtées à mi-pente. Sur la route, un peu en arrière de moi, il y avait un groupe nombreux de paysans et de paysannes venus d'Alsace. Ils étaient bruyants, jeunes, et remplissaient de leur tapage l'auberge française située à quelques mètres du poteau. Bientôt ils firent une promenade d'une demi-heure peut-être sur le versant français. Puis, au moment de partir, ayant rencontré un colporteur marchand d'images, savez-vous ce qu'ils achetèrent? la photographie de la dernière revue de Nancy, de nos bataillons défilant devant les grands chefs et de la foule acclamant le drapeau. Il y eut mieux encore. Plusieurs de ces jeunes gens portaient à leur chapeau un ruban rouge et blanc, ils achetèrent au colporteur chacun une pensée de papier bleu, la piquèrent sur le ruban pour faire une cocarde tricolore, et, dans la nuit commençante, sous les yeux peu bienveillants de deux douaniers prussiens, descendirent la pente allemande des Vosges en chantant la *Casquette du père Bugeaud*. Et, dans le même ordre d'idées, je veux dire de manifestations populaires, n'est-ce pas une invention bien touchante que celle de ces Alsaciens qui, acclamant une artiste française au théâtre de Strasbourg, en novembre 1902, et ne pouvant crier : « Vive la France! » trouvèrent ce joli cri : « Vive votre pays, madame! Vive votre pays! » Que cela en dit long!

Je pourrais multiplier les traits et les mots, mais à quoi bon ? La sympathie persistante de tempérament entre l'Alsace et la France est un fait établi.

Et maintenant je conclurai, et j'espère le faire sans prononcer aucun mot de trop. Je ne parlerai pas de l'avenir. Le secret de l'avenir est à Dieu, qui prend toujours les hommes pour collaborateurs.

Et je dirai qu'il est beau et consolant de voir l'Alsace, détachée de nous par la force, témoigner encore à la France un amour si fidèle et si fort et la regarder toujours, selon l'expression du journal allemand *la Gazette de la Croix*, comme « le paradis perdu ».

Je dirai que trente années sont le plus long terme de la prescription civile, et qu'il n'y a donc rien de pareil quand il s'agit de prescrire la patrie.

Je dirai que cela nous doit donner à nous-mêmes une haute idée de notre pays et nous être un argument pour l'aimer mieux encore.

Je dirai qu'il y a dans le monde quelque chose de plus fort que la force, et que la démonstration en est faite aussi bien à l'orient qu'à l'occident de l'Allemagne.

Je dirai que la patrie n'est point une division administrative, et qu'il y a, dans ce qui la constitue, un élément divin, qui échappe à nos prises et déjoue nos calculs.

Je dirai que c'est un devoir pour nous de rendre aux Alsaciens l'amour fidèle qu'ils nous ont gardé.

Dans une vallée des Vosges, un peu au delà de Kaysersberg, quand on monte vers Orbey, on aperçoit, à gauche, sur une pente abrupte et parmi des sapins, une statue du Christ agenouillé, peinte en bleu foncé. Devant lui, debout, se tient un ange qui présente le calice de l'agonie. Ce sont de vieilles sculptures. La légende raconte qu'un chevalier d'un château voisin, étant jadis parti pour la croisade, avait tant tardé à revenir que sa fiancée, désespérant de le revoir jamais, s'était faite religieuse dans ce monastère d'Alspach, dont on aperçoit les ruines au fond de la vallée. Le chevalier construisit donc un ermitage dans la montagne, un peu au-dessus du monastère des Clarisses. Là, il priait, il sculptait la statue de la douleur, il essayait de voir de loin la fiancée d'autrefois, qu'un mur séparait de lui et qui passait dans son voile blanc. Et toutes les fois que la cloche du monastère sonnait, la cloche de l'ermitage sonnait aussi et répondait : « Je vis toujours et dans la même pensée d'amour et de regret ».

Nous aussi, nous avons un deuil. Celle que nous aimons est prisonnière derrière une muraille qui ne s'ouvre pas. Mais elle peut nous entendre. Faisons comme le chevalier, et sonnons au moins la cloche, pour que l'Alsace nous sache toujours près d'elle!

LE ROLE SOCIAL DE LA JEUNESSE[1]

Les honneurs cachent presque tous une leçon discrète à notre adresse ; ne serait-ce que celle-ci, qu'ils sont plus ou moins marqués au chiffre de notre âge. Cela est vrai surtout de la présidence d'un congrès. Et je puis vous avouer qu'en apprenant que la Société d'Économie sociale avait bien voulu songer à moi, un petit sourire m'est venu, mélancolique, et que je me suis un peu moqué de moi-même, avec les ménagements dont nous usons en pareil cas. « Allons, me suis-je dit, pour que semblable chose m'arrive, il faut que je sois tout à fait mûr. » Et c'est là, vous le savez, un témoignage qu'on ne se hâte jamais de se rendre... Mais croyez bien que cette impression a été vite effacée et remplacée par une autre, plus durable et plus forte. Je demeure infiniment touché, messieurs, de la pensée qui a guidé votre Société. En me désignant, elle a

1. Discours prononcé à Paris, le 7 juin 1902, à la séance d'ouverture du XXIe congrès de la Société d'Économie sociale et des Unions de la paix sociale.

voulu, je ne l'ignore pas, honorer en ma personne l'enseignement supérieur libre. Elle a voulu porter à la présidence une liberté menacée. Vous aviez le choix entre plusieurs. Vous avez choisi celle-là. Je vous en remercie. Je vous remercie également du sujet de discours qui m'est ainsi imposé : du rôle social de la jeunesse. Il en est beaucoup d'autres pour lesquels je me serais senti moins préparé. Car, si je n'ai pas toutes les qualités qu'il faudrait pour le traiter, j'ai celle, du moins, d'avoir toujours vécu parmi les jeunes et de les aimer, puisqu'il paraît que je les enseigne depuis vingt-quatre ans, et que, depuis douze ans, je dirige un groupe d'études rattaché à l'Association catholique de la jeunesse française.

Dès demain, vous étudierez, dans les réunions de travail, de quelles manières et par quel enseignement théorique, et par quelles expériences la jeunesse peut se former pour son rôle futur, qu'il s'agisse de la jeunesse universitaire, de la jeunesse industrielle ou commerçante, ou de la jeunesse ouvrière. Vous rechercherez également par quels moyens, les mieux appropriés à la culture de chacun et au but poursuivi, votre influence pourra s'exercer autour de vous. Vaste programme, que vous saurez remplir, j'en suis sûr, parce que votre jeunesse est déjà engagée dans l'action, déjà informée, déjà utile, déjà capable de formuler en conseils la jolie bravoure de son exemple.

Il m'a donc semblé que je ne devais point entrer ce soir dans l'examen d'un sujet où vous saurez vous mouvoir librement et conclure par vous-mêmes. Vous n'attendez de moi qu'une courte préface au livre déjà médité par chacun de vous, et que vous allez écrire en commun. Et c'est pourquoi je vous exposerai quelques idées, très simplement et amicalement, sur deux questions que l'on pourrait nommer préalables. D'abord, peut-on comprendre et faut-il admettre un devoir social de la jeunesse distinct de celui des hommes qui ne sont plus jeunes; et, en second lieu, quelles conditions sont requises, pour qu'un homme jeune puisse remplir tout ce devoir et donner, si j'ose dire, son maximum d'influence?

Je n'aurai pas à distinguer, comme vous le ferez, différentes catégories. Je m'adresserai indistinctement à tous les jeunes hommes qui acceptent les articles essentiels du programme de Le Play, et qui ont entrepris ou veulent entreprendre cette belle recherche du devoir social, qui ne commence pas avec la vie, mais qui ne finit qu'avec elle, science admirable, la plus utile à l'État, la plus assurée de ses découvertes, et qui cependant, contrairement à toutes les autres, n'a jamais assez de bacheliers.

*
* *

Jeunesse qui demandez à bien connaître votre devoir, avez-vous donc un devoir social distinct de celui des hommes qui ne sont plus jeunes? Ou, pour poser la question plus exactement, ce devoir, qui vous incombe assurément, puisque vous faites partie de la communauté humaine, qu'a-t-il de spécial pendant la première partie de la vie?

Je répondrai par un détour, en vous disant que j'ai toujours été frappé de la prodigieuse inégalité des choses et des hommes. Elle est nécessaire à la variété du monde et sans doute à son progrès. Et je n'ai pas à juger ici les idées d'égalité, civile ou sociale, ni les diverses applications qu'on en a faites ou qu'on voudrait en faire. Tout ce que je veux observer et retenir, c'est que nous luttons, en pareil cas, contre la nature elle-même, et que nos décrets et lois ne créeront jamais qu'une égalité très incomplète et très imparfaite. Les plus farouches niveleurs eux-mêmes ne nivèlent rien du tout. Et, pour n'en montrer qu'un exemple, à quoi donc aboutirait, je vous prie, le système socialiste? A spolier de leur propriété légitime des millions d'hommes; à confier illégitimement ce trésor aux mains de quelques intendants, qui deviendraient de fort gros seigneurs, chargés de faire travailler inégalement,

moyennant un salaire inégal, un peuple complètement dépouillé. Vous voyez que c'est l'inégalité même, et que peut-être, en effet, incapables de la détruire, tout ce que nous pouvons faire, c'est de la retourner et de changer les titulaires.

Je dis cela pour que vous trouviez tout naturel, dans un monde où la diversité semble être la vraie loi, que le poids des devoirs sociaux soit inégalement réparti; que certains hommes aient plus de responsabilités, d'autres moins, et que, chez la même personne, cette responsabilité ne soit pas identique, du commencement à la fin de l'existence.

Oui, les organisateurs du Congrès ont eu raison. A vingt ans, à vingt-cinq ans, à trente ans, vous avez un devoir social distinct de celui que vous devrez remplir par la suite; et, si vous demandez quel est le caractère qui le spécifie, je dirai que c'est la lutte active contre l'erreur, la lutte avec des armes que vous n'aurez pas forgées, mais que vous aurez reconnues bonnes. Vous avez le don de la propagande. Vous avez l'endurance physique, la belle humeur si nécessaire pour traiter les sujets graves; vous avez l'élan, et, par un privilège insigne et qui se perd avant le premier cheveu gris, vous avez le temps. Enfin, vous avez l'âge, précisément, de ceux qu'il s'agit d'amener à la vérité. Les esprits à convaincre, ce sont vos camarades d'école, de bureau, d'atelier, les jeunesses voisines de la vôtre.

Et l'expérience quotidienne vous apprend que vous avez sur eux et qu'ils ont sur vous une puissance d'entraînement, qui n'est pas l'autorité, et qui est souvent plus forte que l'autorité, soit pour le bien, soit pour le mal. A vous d'agir par la conversation, qui est un moyen d'action de premier ordre, par la conférence, par la presse, par l'exemple, dans les milieux divers où vous passez; à vous, si vous êtes employé supérieur ou jeune patron, de montrer ce scrupule d'équité qui ébranle les préventions des inférieurs et cette affection persévérante qui vient à bout de la haine; à vous, si vous êtes officier, — je suppose que vous traiterez aussi cette question, et je me permets de vous y inviter, — à vous de comprendre que vos hommes jugeront d'après vous tout un monde qu'ils ignorent, et, ce qui est plus grave encore, qu'à travers le chef, aimé ou détesté, ils verront la Patrie. Les occasions ni les moyens ne vous manqueront de répandre la vérité. Puissiez-vous vous y prêter! Vous êtes les semeurs des grandes semailles. Vous portez dans vos mains le grain qui vous a été remis, et comme vous êtes jeunes, ce n'est pas vous qui l'avez moissonné, mais vous savez qu'il est bon et qu'il nourrira vos frères, si Dieu donne son soleil. Allez donc, et jetez-le à pleines mains. Il y a tant de terres incultes, tant de jachères autrefois fécondes et à présent stériles; tant de pilleurs et d'incendiaires de moissons toutes

venues! Ceux qui ont eu votre rôle, autrefois, et qui sont vos aînés, nous mèneront jusqu'au point où ils ont cessé leur labour; ils vous montreront par où ils ont passé, et d'où viennent les orages. Ils étendront aussi la main, d'un horizon à l'autre, pour signifier que le champ est indéfini. Ils feront mieux encore. Et comme les vieux paysans, dans les greniers, passent au crible les tas de blé et rejettent la poussière et les mauvaises graines, ils prépareront pour vous le froment de semence, et vous le confieront de nouveau. Ils compléteront la doctrine, et vous la répandrez.

Les plus actifs ouvriers du devoir social, c'est donc vous, messieurs; c'est votre jeunesse qui a la principale responsabilité de la France de demain; c'est à elle que reviendra l'honneur des progrès accomplis.

*
* *

Mais je vous ai prévenus que je conduirais ma démonstration un peu plus loin, et qu'après avoir prouvé que la jeunesse avait ses obligations sociales particulières, j'essayerais de vous indiquer à quelles conditions vous les remplirez bien.

Or, je crois que ces conditions sont au nombre de trois, dont la première est d'exceller dans votre état, la seconde d'être vraiment jeunes, et la troisième de vous montrer fraternels dans la vie.

Soyez d'abord irréprochables, et, s'il se peut, éminents dans votre profession. Étudiant ou ébéniste, ouvrier mineur ou notaire, employé ou propriétaire, — c'est un métier d'être propriétaire, je n'ai pas à vous l'apprendre, et l'un des plus difficiles, et cela peut devenir un métier dangereux, — quoi que vous fassiez, faites-le supérieurement. On peut sans cela jouer un rôle politique, et les preuves abondent, mais on ne peut remplir son rôle social, avoir une influence durable et saine, qu'à cette condition. Elle est toute naturelle. Ceux que vous prétendez convaincre et amener à la vérité, les hommes qui vous entourent, se demanderont, vous voyant parler ou agir : « Quel est celui-ci? Est-il considéré parmi les témoins de son labeur quotidien? Est-ce un homme de conscience, de patience, d'ordre, de parole inviolée? Il parle de devoir : a-t-il rempli le sien? » Il faut qu'on puisse répondre oui. L'autorité des discours, des écrits, des conversations, des exemples, est à ce prix. Elle est encore acceptée et reconnue. Je dirais volontiers qu'elle est presque la seule qui compte, à une époque où le respect de tout ce qui est extérieur à l'homme a faibli, respect du nom, respect de la tradition, respect de la fonction ou de la dignité. Il ne reste guère que le respect de l'homme qui poursuit ou achève sa belle et bonne journée d'ouvrier humain. Prenez donc soin d'abord de le mériter, d'assurer votre action

par votre renommée, et, selon le joli mot de M. Brunetière, d'acquérir dans votre profession l'autorité qui permet d'en sortir.

Mais cela ne suffit pas. La jeunesse n'aura d'influence sociale qu'à une seconde condition, dont la formule ressemble à une naïveté. Il faut, pour qu'elle agisse sur le monde, que la jeunesse soit jeune. Et cela n'est pas si commun que vous pourriez le penser. Cela ne consiste pas simplement à avoir vingt ans, à avoir des cheveux blonds, ou noirs, ou châtains, et à les avoir tous. Je dirai même que l'âge n'est qu'un élément secondaire de la jeunesse; que celle-ci n'a que des préférences pour la vingtième année; qu'il y a la jeunesse grise; qu'il y a la jeunesse blanche; que, sans cesser d'être aimable, elle peut devenir vénérable; que cette longue floraison n'a rien qui doive étonner dans une âme immortelle, et que les plus vieux prêtres, chaque matin, en montant à l'autel, récitent : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

Être jeune, cela signifie être enthousiaste, — non pas optimiste, car l'optimisme est une myopie, — être enthousiaste, c'est-à-dire avoir un esprit qui calcule et un cœur qui ne calcule pas; ressembler à un soldat qui compte ses ennemis, et puis qui oublie leur nombre, en songeant à la beauté de sa cause... Je me souviens d'avoir connu un vieux grognard du premier Empire, tellement grognard qu'on ne pou-

vait l'aborder qu'un jour sur deux, à cause de la tempête. Quand on arrivait à propos, il racontait volontiers sa vie, ces quelques années d'effort que chacun de nous appelle « ma vie ». Pour lui, c'étaient des campagnes, des blessures, de la gloire, de la misère, des traits de vaillance dont il restait ému. Parmi ses histoires favorites, il y avait celle des deux frères Baguenier, deux cavaliers qui, le soir d'une bataille indécise, je ne sais plus laquelle, ayant regardé rageusement les lignes ennemies, et ne pouvant se résigner à coucher au même endroit que la veille, sautèrent sur leurs chevaux, et chargèrent, tout seuls. On les vit traverser toute la plaine, sous les balles qui pleuvaient, devenir pas plus gros que des taupes, pas plus gros que des souris, disparaître dans un tourbillon de poussière et de fumée, puis, une heure après, reparaître sains et saufs, à pied, tenant chacun un prisonnier. Conduits devant le capitaine, ils s'excusèrent, comme il convenait, de leur héroïsme. Le capitaine les interrogea d'abord collectivement : « Les deux Baguenier, vous revenez sans vos chevaux? — C'est vrai, mon capitaine; mais chacun avec un homme. — Vous ne pouviez pas ignorer qu'ils sont trente mille au bout de la plaine? — Évidemment, mon capitaine. » Puis, quand ils eurent promis de ne pas recommencer : « Baguenier numéro un, à quoi pensais-tu en chargeant? — A rien, mon capitaine. — Et toi, Bague-

nier numéro deux? — Moi je pensais à la maison de chez nous. » Cela voulait dire à la patrie. Celui qui racontait l'histoire concluait : « C'étaient deux belles jeunesses. » Et, moi, j'ajoute : « Deux enthousiastes, aussi, de ceux comme il en faut dans toutes les guerres heureuses, qui savent où est le danger, et qui vont droit dessus. »

Être jeune, cela signifie encore avoir gardé intacte l'espérance, cet élan de la foi, cette vertu la plus malade des trois théologales; être jeune, cela signifie ne pas mesurer les affaires du monde au mètre de notre vie, ne pas juger la bataille perdue parce que nous sommes blessés, ne pas douter de la cause, même en doutant de soi-même; être jeune, c'est imiter ce vieux pape de quatre-vingt-douze ans, qui vient de signer ces lignes superbes et confiantes : « Dix-neuf siècles d'une vie écoulée dans le flux et le reflux des vicissitudes humaines, nous apprennent que les tempêtes passent sans avoir atteint les grands fonds. »

Voilà le langage de la jeunesse éternelle! Je vous supplie, messieurs, d'être jeunes de cette jeunesse-là!

Vous espérerez comme elle; et je n'hésite pas à ajouter : vous souffrirez comme elle. A l'époque où nous sommes, et plus ou moins sans doute à toute époque, on ne peut être enthousiaste et clairvoyant sans éprouver une souffrance noble et cruelle.

Quelqu'un l'appelait un jour devant moi la douleur métaphysique. Elle frappe presque sans trêve; elle trouble le travail; elle inquiète le repos; elle rejette à tout moment la pensée dans la mêlée humaine : je veux parler de l'angoisse du mal qui s'étend, qui gagne de proche en proche, qui semble déjà triomphant. On écoute; on regarde; on se sent pris de crainte, — non pas d'une crainte lâche, mais d'une crainte d'amour, — pour son pays, pour les enfants qui verront nos lendemains, pour ce peuple de France, qui boit tous les poisons, qui ne peut plus se défendre contre tant d'ennemis de son bon sens et de sa foi, et qui perd l'un et l'autre, et qui accepte de plus en plus l'idée socialiste, l'erreur finale et totale, celle qui ne respecte plus rien dans les hommes, ni le travail, ni l'enfant, ni l'âme, ni la patrie. Rappelez-vous l'impression poignante que vous avez éprouvée dans une réunion publique, au spectacle d'une foule acclamant l'orateur qui vient de dire un blasphème ou quelque bas mensonge; rappelez-vous votre tristesse, votre colère, ce retour sur vous-même ensuite, et la comparaison que vous avez faite entre votre faiblesse et la grandeur du mal. Rappelez-vous certaines sorties d'ateliers, et cette rue, pauvre elle-même, où passaient en longues files tant de misères physiques, tant de misères morales, tant de haines, qui n'avaient de médecin ni les unes ni les autres. Rappelez-vous la série, depuis

longtemps commencée, des mesures ou des lois contraires à nos libertés, et dont vous avez senti qu'elles blessaient, non seulement un de vos droits, mais l'image en votre âme de la France idéale. Voilà cette douleur et cette tentation auxquelles votre jeunesse sera sûrement exposée. Mais elle en triomphera. Elle est, en même temps qu'un principe de souffrance plus vive, l'âge excellemment doué pour l'action. Elle cherchera ; elle trouvera ses moyens d'influence. Votre talent, votre raison, votre conscience, et l'humeur de votre esprit vous indiqueront la voie. Alors, messieurs, quel que soit le mode que vous adoptiez, usez-en fraternellement. Ce sera la troisième condition, qui assurera votre succès.

Ici je n'éprouve aucun scrupule. Je crois de tout mon cœur et de toute ma raison à la puissance bienfaisante de cette fraternité. Si le monde peut être plus heureux qu'il ne l'est, et je le crois, il le sera par elle. Elle crée les égalités volontaires, les seules qui soient vraies et qui amènent la paix. Comme on ne la décrète point, elle a le secret de toucher les âmes. Elle aime, elle unit, elle ne connaît point de distance ni d'âge ; elle va jusqu'où va le rêve de l'envie, jusqu'à renverser l'ordre établi, mais comme elle a pour loi la liberté, il n'y a point de trouble en son action, et, depuis dix-neuf siècles, elle a fait, de bien des millions de riches, les serviteurs de bien des millions de pauvres. Pour la comprendre, il suffit

de songer que nous sommes frères par l'origine, par la nature, par la souffrance et par la mort. Si nous acceptons les enseignements de l'Évangile, elle s'agrandit sans mesure : elle se fortifie de toutes ces fraternités qui dérivent de la création, de la rédemption, des sacrements, de l'obligation de charité, de la communication des mérites, et, débordant les limites de la vie présente, elle se perpétue même entre le monde des vivants et celui des trépassés !

Que votre jeunesse, messieurs, s'inspire de cette grande idée ; qu'elle se montre, dans l'accomplissement de son devoir social, tout amicale et bonne.

Si vous voulez convaincre des égaux, soyez fraternels, et soyez-le avec plus de soin encore si vous vous adressez à de plus ignorants et de plus pauvres que vous.

Soyez fraternels, et ne changez pas votre vêtement et votre langage ordinaire, pour paraître dans une réunion populaire ou pour vous entretenir avec un ouvrier, car ces prétendues simplicités ne sont que les formes d'un mépris déguisé. N'ayez pas une façon insolente d'être riche, mais n'ayez pas peur non plus de votre richesse, si elle est honnête, et ne laissez pas votre automobile au tournant de la rue, mais prenez la première vitesse, et entrez sur vos pneus ralentis.

Soyez fraternels, et, dans le bien que vous

essayerez de faire, ne diminuez pas la vérité, ou ne la cachez pas, car si on vous accueille sans elle, qu'aurez-vous fait d'utile? Ne tenez donc pas, inconsciemment, un langage de candidats; n'excitez pas les hommes sur le nombre de leurs droits, mais parlez-leur un peu et même beaucoup de leurs devoirs; n'ayez pas peur de nommer l'irremplaçable charité, d'insister sur l'équité et sur l'autorité.

Soyez fraternels, et dites-vous que si la vérité a d'innombrables ennemis, elle en a surtout d'ignorants, et très peu qui soient dignes de mépris.

Soyez fraternels, et, comprenant toute la grandeur de ceux auxquels vous vous adressez, ne limitez pas leur attention aux seules questions d'économie politique, aux salaires et aux assurances, à la mutualité et aux syndicats, mais glorifiez-les quelquefois, en les traitant comme des âmes supérieures à tout cela. Comprenez et faites-leur comprendre que le monde, au fond, n'est désespéré et désordonné que d'avoir perdu Dieu.

Vous aurez alors, messieurs, rempli votre rôle social, ayant été assez renommés dans votre profession pour être écoutés, assez jeunes de vraie jeunesse pour ne pas douter, assez fraternels pour être entendus.

LES LOGEMENTS OUVRIERS[1]

M. Casimir-Perier, présidant votre dernière assemblée générale, disait, vous vous en souvenez : « Je m'excuse d'être presque un intrus au milieu d'hommes si compétents, et de n'avoir que le sentiment des choses utiles et bonnes qu'on fait ici ». Ce qui n'était de sa part qu'une jolie formule de courtoisie est, de la mienne, une vérité. Je n'ai que le sentiment du bien que vous faites. Mais je l'ai très vif et très assuré. J'ai parcouru la collection de votre *Bulletin*, et, en même temps que je me rendais un compte plus exact de la beauté et de l'efficacité de votre œuvre, je n'apprenais pas sans doute les noms de ses promoteurs, — ils m'étaient tous connus, ce sont les noms des incorrigibles récidivistes du bien, — mais je les voyais grandir et s'orner d'un service de plus. Il y a en ce monde les collectionneurs de titres, et il y a les collectionneurs

1. Discours prononcé à Paris, le 15 mai 1903, à l'assemblée générale de la Société française des Habitations à bon marché. (Salle du musée social).

de mérites. Ce sont des variétés humaines ordinairement séparées. Vous appartenez à la seconde. Je trouvais parmi les précurseurs de cette œuvre des habitations salubres et à bon marché : le vicomte de Melun, M. de Riancey, Jules Simon, le docteur Villermé; parmi ceux qui la dirigent et les chefs de ce qu'on pourrait appeler les grands secteurs de votre action : M. Jean Dolfus pour Mulhouse; MM. Mangini et Aynard pour Lyon; M. Eug. Rostand pour Marseille; MM. Georges Picot, le prince d'Arenberg et Cheysson pour Paris; M. Siegfried pour le Havre; M. Cazalet pour Bordeaux; MM. Le Picard et Maurice Lebon pour Rouen; M. Féron pour Dunkerque.

Lecture bien réconfortante que celle-là, messieurs, non seulement à cause des résultats acquis dans le domaine propre de votre œuvre et dont je vais essayer de parler après vous, mais pour une autre raison encore. Quand on rapproche votre *Bulletin* d'un grand nombre d'autres Bulletins, et votre œuvre de beaucoup d'autres œuvres de secours, d'assistance, d'encouragement, d'hospitalité, de mutualité, de prévoyance, — autant de surnoms de la fraternité, — on ne peut s'empêcher de voir qu'il y a toute une phalange de riches qui remplissent largement leur devoir de richesse; qui travaillent autant et plus que des gens de métier, et non pour eux-mêmes, mais pour les autres; et qui ont la vraie

générosité, celle qui ne donne pas seulement l'argent, mais qui se donne elle-même. En vérité, je crois que si Bossuet revenait parmi nous, il referait son sermon sur « l'éminente dignité des pauvres », mais j'ai la persuasion qu'il en ferait un autre sur « l'éminente charité des riches ».

Je parle des riches de la chère terre française.

Parmi d'autres initiatives bienfaisantes, vous avez donc entrepris d'améliorer, d'assainir et de réjouir les logements des ouvriers, et nous avons bien compris que vous vouliez ainsi améliorer, assainir et réjouir jusqu'aux âmes elles-mêmes. Vous savez, de science certaine, celle de vos émotions, que l'air pur et que la lumière, ces dons qui nous ont été prodigués afin d'appartenir à tous sont, hélas! étroitement mesurés aux pauvres dans nos villes; vous savez que les appartements les moins enviables sont proportionnellement très chers, qu'il y en a d'affreux, de contaminés, de mortels; que la décence de l'habitation est une idée intimement liée avec celle de la dignité de l'homme; vous savez que faire aimer la maison c'est faire aimer la vie à la maison, et vous savez enfin qu'il est souhaitable autant que naturel que la propriété attache l'homme à son habitation, et que celle-ci devienne comme une image et un prolongement de la personne.

Je me souviens d'avoir rencontré à Biarritz un euskarisant fameux, gentilhomme irlandais fixé en

pays pyrénéen, M. O'Shea, et qui me parlait avec une science enthousiaste du foyer basque. Il me lisait ces lignes qu'il a écrites dans une bien curieuse brochure sur la *maison basque* : « La maison était autrefois une œuvre essentiellement humaine, presque vivante, une extension de l'homme lui-même. Avec quel ravissement il y voyait l'image de sa vie, la trace de sa volonté, la création de son intelligence, le fruit de ses efforts ! Comme ces choses inertes et grossières, ce mortier, ces briques, ces poutres, par lui métamorphosées, organisées, devenues vivantes, le reproduisaient tout entier ! Comme ses sentiments les plus profonds, ses pensées les plus sérieuses, passaient, à son insu, dans les profils de sa maison, se recueillaient dans l'ombre des corniches, sous les grandes ailes du toit, ou bien s'intensifiaient dans la mélancolie poignante de la lumière sur les grands murs nus ! »

Si ces idées sont justes et sont les vôtres, comme je le crois, je vous avertis, messieurs, qu'elles vous mèneront très loin. Après avoir songé et commencé de pourvoir au nécessaire, à la construction d'habitations salubres, vous avez déjà étudié la question du jardin, dont M. Picot disait, il y a trois ans, avec beaucoup de raison, qu'elle jouait « un rôle considérable » dans le problème de l'habitation ouvrière, et l'on a vu cette chose, puérile d'apparence et admirable en réalité : des savants, membres de l'Ins-

titut, inspecteurs généraux, conseillers d'État, calculant le nombre de mètres de terre qu'il fallait à un travailleur pour lui donner la distraction, sinon le profit, d'élever, dans un potager à soi, cent radis, trente pieds de choux, quelques oignons, quelques brins de réséda pour le parfum et un pot de basilic pour la tradition.

Après le jardin, vous penserez à la décoration intérieure, et les plans que j'ai vus dans votre *Bulletin* montrent que ce souci ne vous est pas étranger; vous vous efforcerez de relever le blanc de vos murailles avec quelques faïences et quelques briques, de faire de la cuisine une pièce adjacente à la maison, et de réaliser ce rêve de la pièce de réception, de la chambre d'honneur, du salon, si vous voulez, où l'on met quelques chaises ayant toute leur paille, le fauteuil unique, la couronne de mariée de la femme, sur coussin de velours et sous globe de verre, la photographie du vieux papa en redingote, du frère en caporal, des enfants de la famille groupés sur un banc un jour de noces, où l'on met une suspension quelquefois, un peu de dorure, une chromo et tout le petit orgueil naïf de ceux qui peuvent dire : « Vous voyez, je ne suis pas des derniers de ce monde; j'ai dix mètres carrés pour recevoir mes amis »; rêve universel et légitime, que les paysans, depuis des siècles, ont connu dans les pays de grande culture, où ils ont ce qu'ils

nomment la « grande salle », ou simplement « la chambre » ; rêve que vous retrouverez chez l'ouvrier laborieux et dès ses premières épargnes, et que j'ai vu si bien compris dans les habitations construites par l'Angleterre pour les soldats mariés et pour les sous-officiers de la garnison de Gibraltar. Oui, je vois venir un jour prochain où vous ferez du luxe pour les pauvres, messieurs, le seul qu'on ne puisse jamais regretter.

Vous serez conduits même à vous préoccuper des maisons de grand luxe, des maisons d'art, de la maison corporative, qui tiendra une place dans l'histoire artistique et sociale de l'avenir, comme elle a fait dans le passé, et vous pourrez donner des conseils et des appuis très utiles, dans cette reprise d'une tradition qui a dormi tout un siècle chez nous, et est encore dans le trouble de son premier réveil. Mais votre entreprise est si vaste que vous devrez savoir vous intéresser à d'autres problèmes plus urgents, et que, ayant assaini et embelli la maison où le travailleur habite, vous voudrez assainir et embellir celle où il travaille. La transformation est commencée. Vous pouvez la hâter. Grace à la transmission des forces, qui permet de rétablir l'atelier familial pour certaines industries, grâce à la cherté des villes qui chasse de plus en plus les usines vers la pleine campagne, grâce à la houille blanche qui les attire, il est certain que

l'industrie française tend à changer de domicile, et, dès lors, n'est-ce pas une occasion merveilleuse d'exercer votre pouvoir d'influence et de persuasion?

Ne peut-on pas espérer, de tant de bonnes volontés qui se rencontrent chez les industriels français, et des conseils que vous pouvez donner, et des exemples que vous pouvez fonrnir, de nouvelles usines d'un mécanisme plus perfectionné tout ensemble et d'une humanité plus compatissante; des salles de travail plus spacieuses, mieux aérées, mieux protégées contre le bruit, la poussière et la trépidation énervante; la création de réfectoires, comme en Amérique, de salles de repos, de lavabos, de chauffoirs; tout un effort tenté en commun, afin que l'homme, demeurant obligé au dur travail, comme il le sera toujours, y laisse cependant moins de sa force, moins de sa pauvre attention lasse, et qu'il puisse dire, le soir, avec joie, sans maudire la journée : « Bonsoir, la mère! bonsoir, les petits! voilà le père! »

En ce moment, vous vous attaquez à un mal bien invétéré, bien profond, et bien proche de nous. Il faut un courage véritable, le courage du chirurgien qui tente une opération nouvelle, pour dénoncer la plaie du logement des domestiques à Paris, comme vient de le faire M. Béchaux, dans une étude documentée et saisissante. Sans doute l'insalubrité

morale de la petite caserne pour hommes et femmes, là-haut, avait été signalée et déplorée, et Jules Simon vous disait, dans une réunion semblable à celle-ci, il y a juste dix ans : « Il faut que votre œuvre se préoccupe du logement des domestiques; je vous en prie, pensez à ces demeures de luxe, au-dessus desquelles il y a de misérables mansardes, où sont empilés des domestiques; voilà des habitations qu'on ne surveille pas. »

Il avait raison. Il aurait applaudi à l'initiative que vous prenez, il aurait demandé qu'on saisît l'opinion de cette question de l'étage mansardé, qu'on divulguât ce désordre qui n'est point spécial à un coin de Paris, mais se rencontre presque partout, qui se produit non seulement chez les personnes dont la vie morale se confond avec l'usage du monde et peut compter parmi les infiniment petits, mais chez les plus honnêtes, sous leur toit, dans leur intimité, et qui vicie les êtres avec lesquels elles-mêmes et leurs enfants sont en contact journalier.

Jules Simon eût demandé la publication de l'enquête de M. Béchaux, sans se faire illusion, d'ailleurs, sur les difficultés immenses d'une réforme en pareille matière.

Combien de gens ne savent pas ce que vous venez de dire, et, quand ils l'auront lu, ne voudront plus le savoir!

Combien ont fait l'ascension du Righi ou du mont

Pilate, et n'ont pas songé à faire celle de leur sixième étage !

Combien disent ou diront : « Je loue des bras et je les paye, le reste ne me regarde pas » ; comme s'il était permis de traiter en machine des bras que fait agir une volonté libre et responsable !

Combien diront : « Nous n'y pouvons rien ! », et croiront s'acquitter d'une dette avec un soupir, la dernière des monnaies !

Messieurs, vous le savez mieux que moi : dans cette campagne, vous aurez contre vous trois sortes d'obstacles, l'ignorance, les préjugés et les immeubles. Le plus facile à vaincre, ce seront les immeubles. Déjà, vous venez de nous exposer que, grâce à l'ascenseur, ils se modifient ; les étages les plus élevés sont loués aisément ; la maison rapportant davantage peut s'étendre en largeur, et vous commencez à voir cette affiche dont vous souhaitez la multiplication : « Logement de domestiques dans l'étage. » Voilà donc un progrès de la science qui amènera un progrès de moralité. Il faut célébrer l'ascenseur, et le louer, comme un allié.

Quant aux préjugés, il me semble que vous aurez, pour les vaincre, un auxiliaire prévu et très puissant : les mères, les femmes françaises. De toutes parts, on les appelle au secours. La conscience de leur rôle, de leur influence, grandit de jour en jour. On sent qu'elles forment la réserve saine, pure et

vaillante de la France. Il semble que celles qui portent dans leurs flancs la vie, portent aussi dans leur cœur le secret de nos destinées. Adressez-vous donc à elles.

Dites-leur qu'il y a près d'elles une souffrance qu'elles ignorent, et aussitôt vous les verrez avec vous chercher le remède.

Dites-leur qu'elles ne peuvent laisser d'autres femmes comme elles exposées à des périls vraiment trop grands et trop nombreux.

Dites-leur que l'intérêt même leur conseillerait, à défaut de la charité, de défendre la santé et l'honnêteté des filles qui les servent.

Dites-leur que, dans les prisons bien tenues, il existe des quartiers de préservation, et qu'il n'y en a pas, au sixième, chez elles.

Et quand vous aurez dit et fait tout ce que vous aurez pu dire et faire, songez que les excuses sont nombreuses à ce lamentable état de choses, et que les difficultés de la réforme sont grandes, et qu'il faudra, ici encore, acheter un peu de progrès, au prix de beaucoup de peine et de beaucoup de patience.

Soyez donc comme des semeurs : semez la graine de remords, la graine d'inquiétude, la graine de pitié, et laissez venir le temps !

LES COMPAGNES DE LA VIE[1]

Les contemporains de Louis XIV reprochaient au roman d'être romanesque, de peindre la vie trop belle, trop tendre et trop variée. L'effet le plus certain de pareilles lectures, disaient-ils, est de donner à l'esprit une habitude de vagabondage, et au cœur une habitude de sentimentalité.

De nos jours, les romanciers ne méritent plus tout à fait les mêmes reproches, mais ils en méritent d'autres. Un des plus sérieux, c'est de peindre d'une façon bien incomplète la société française, d'ignorer une foule de milieux et de personnages types, ou de les méconnaître. Nous avons très peu de romans de la vie moyenne, de la vie de travail, qui est celle de l'immense majorité des Français. Tandis que les auteurs anglais nous promènent à travers toutes les classes de la société anglaise, et s'efforcent de rendre justice à chacune d'elles, chez nous, dans notre litté-

1. Conférence faite à Paris, salle d'Horticulture, janvier 1904 (action sociale de la Femme).

rature, l'auteur manque trop souvent de sympathie pour ses personnages, dès qu'il sort de Paris, ou tout simplement de ce qu'on est convenu d'appeler le monde. Il éprouve le besoin de peindre les travers, les ridicules, les défauts de ces gens de la province ou de ces petites gens, de peur qu'on ne le confonde avec eux. Et la vanité est la première raison de cet éloignement du modèle, et par conséquent de l'infidélité de l'écrivain; mais il a une seconde cause, plus profonde, plus grave, et qu'il faut dire : c'est que la pauvreté n'est plus comprise aujourd'hui. Nous en jugeons tous humainement, nos pères la jugeaient divinement; nous la plaignons avec une horreur ou une peur secrète, ils la plaignaient avec respect, ils voyaient en elle, sans doute, la faiblesse, la gêne, l'amoindrissement passager de l'être humain, mais la foi leur faisait apercevoir le mérite, la récompense, et « l'éminente dignité des pauvres ». Ah! je vous l'assure, l'intelligence de la pauvreté nous manque bien, même en littérature!

Je pourrais signaler d'autres lacunes, mais celle-là est la plus fâcheuse.

En revanche, le roman français a étudié les mauvais ménages, les demi-ménages, — après divorce — et les faux ménages, jusqu'à épuiser, je ne dis pas le sujet, il faut le croire inépuisable, mais la patience de beaucoup de lecteurs. Pour quelques écrivains, c'est une carrière. Nous les connaissons littéraire-

ment fort bien, les mauvais ménages; nous savons comment cela commence, comment cela continue, et comment cela finit. Ce sujet est devenu, au théâtre et dans le roman, l'article de Paris. On l'exploite aussi dans toutes les autres capitales de l'Europe, mais avec moins d'ensemble. Un chroniqueur parisien le remarquait récemment et le déplorait : « Il n'y a aucune exagération, disait-il, à noter que les romans et les pièces de théâtre publiés et joués en France, depuis un demi-siècle, s'inspirent de l'adultère dans la proportion d'au moins 75 p. 100. Cet infatigable recommencement dispense les écrivains de s'ingénier à trouver des sujets plus nobles et plus élevés. »

C'est là un travers dont nous souffrons dans la mesure même du succès qu'il obtient. Nous en souffrons d'abord à l'étranger, où la France est ainsi calomniée par ses propres écrivains. On croit toujours ceux qui disent du mal d'eux-mêmes. Les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Américains qui lisent nos livres et qui ne peuvent les corriger par l'observation personnelle, ne voient dans Paris qu'un lieu de corruption. Le Paris si laborieux, si résistant à la fatigue de la vie, et si prodigue de génie et de bonne humeur dans la lutte, leur échappe. Ils confondent toute la société française avec ce monde restreint de la comédie et du roman. Partout où ils voient un ménage français, ils croient

voir trois personnes. Ils ne savent pas, ils ne peuvent guère savoir, combien il y a dans ce Paris, dans toute la France, de mères admirables, de femmes irréprochables, vaillantes, dont l'honnêteté a de l'esprit, ce qui lui est permis, et du charme, ce qui n'est pas défendu.

Mais le tort que nous fait cette littérature n'est pas moindre en France, bien qu'il ne soit pas le même. Elle manque, à la fois, de vérité quand on généralise les histoires qu'elle raconte, et d'idéal quand on essaye de lui demander un conseil, un avis, un espoir. De tous ces livres sur les ménages désunis, ou ressoudés après fracture, on ne peut pas extraire la philosophie d'un mariage passable. Ils renferment l'analyse extrêmement subtile, et fine, des éléments de dissolution, et ne nous renseignent guère sur les conditions d'un bonheur auquel beaucoup de leurs auteurs ne croient pas.

Si nous voulons connaître, par conséquent, le secret des femmes qui ont trouvé dans le mariage la dignité, et le bonheur mêlé de la vie, c'est à elles qu'il faudra nous adresser, ou à leur mari. Eux seuls peuvent dire comment une femme peut devenir *la compagne de la vie*, celle qui complète, celle qui soutient, celle qu'on aime d'abord pour ses vingt ans, et plus tard pour les vingt ans de bonheur qu'elle a donnés.

J'ai interrogé à ce propos de nombreux amis,

hommes ou femmes, les uns vivant à Paris, les autres en province, et que je retrouvais, pour quelques jours, ou quelques heures, au cours des innombrables excursions que j'ai faites en France. Les réponses que je recevais concordaient en plusieurs points, et c'est cette partie commune de l'expérience de plusieurs que je voudrais dire rapidement. Je n'ai pas la prétention, d'ailleurs, de dire de grandes nouveautés, et j'imagine que les observations de mes amis et les miennes ne sont, au fond, que des préceptes oubliés de ce bon sens que nos pères appelaient volontiers la sagesse des nations.

J'ai donc demandé à mes amis : « Quelle est la première condition pour qu'une femme soit réellement la compagne de la vie? » Ils ont répondu : « C'est de collaborer avec son mari à la construction du foyer », formule un peu prétentieuse, un peu vague aussi, et qu'il fallait préciser. Un jeune romancier, mort il y a quelques années, a écrit un livre où il montre l'effort prolongé et toujours vain d'une jeune femme, qui voudrait devenir l'*associée* de son mari. Elle ne parvient pas à ce partage de la peine, de la joie, et de la pensée du mari, à cette union qu'elle sent possible, qu'elle a rêvée sûrement comme un idéal, et peut-être observée autour d'elle. C'est là une formule équivalente : comment donc être l'associée?

Suffit-il d'apporter une dot? Évidemment non. L'apport des capitaux peut constituer l'association commerciale, mais ici l'association est d'un autre ordre. Lorsque c'est la femme qui est riche, et le mari qui est pauvre, je ferai remarquer simplement que cette situation crée un danger dont on ne comprend la gravité que plus tard. Quand un homme riche épouse une jeune fille sans dot, il agit noblement, et il s'en sait gré à lui-même, ce qui est la reconnaissance la plus facile à obtenir. Si, au contraire, un homme sans fortune épouse une femme riche, il peut se faire qu'il arrive au succès dans la carrière qu'il a choisie, et alors il se sentira l'égal de celle qu'il a épousée, et ce sera un argument puissant pour le maintien de l'union; mais il peut arriver qu'il ne réussisse pas, et que la médiocrité de sa carrière souligne et augmente sa dette envers sa femme. Or, les dettes qu'on ne peut acquitter d'aucune manière sont lourdes à certaines gens, et la dette du bien-être a divisé plus de maris et de femmes qu'on ne croit. La fortune apportée par la femme peut donc être un danger, elle ne suffit pas pour faire une associée. Il en est de même de la beauté. La beauté n'a pas pour admirateurs jusqu'au mariage inclusivement, et pour fidèles ensuite tous ceux qui écrivent son nom avec un grand B, mais enfin, elle en a, et avec raison. La beauté, la grâce, la distinction d'une femme, autant de joies

précieuses, différentes par la durée, et qui nous suivent plus ou moins longtemps sur le chemin de la vie. Quant à l'esprit, chose curieuse, il est moins recherché en mariage que la fortune. Beaucoup de jeunes hommes en ont peur, pour une raison qu'ils ne peuvent avouer, mais qui doit être solide, à en juger par la peur qu'ils éprouvent. Mais, recherchés ou non, il est clair que ni la beauté, ni l'esprit ne sauraient faire d'une femme l'associée de la vie. Comment donc atteindre à cet idéal? Est-ce que la femme devra collaborer avec son mari, l'aider dans sa profession, peindre s'il peint, rédiger un mémoire sur l'impérialisme anglais s'il est économiste, préparer les dossiers s'il est avocat, et, s'il est botaniste et qu'il découvre un lichen, découvrir une mousse? L'association, est-ce la profession en partie double? Je ne crois pas que cela soit impossible. Il y a des exemples de gens heureux, très heureux, qui n'avaient qu'un métier pour deux. Mais, ce n'est pas la règle : d'ordinaire la parfaite harmonie a pour condition la dissemblance des devoirs.

En interrogeant mes amis, j'ai compris, peu à peu, que le premier bien que la femme devait apporter à son mari, c'était autre chose, une chose qui paraît simple et qui ne l'est pas : la paix de la maison. Elle doit s'associer au travail de l'homme en le respectant et en le protégeant. Elle prend sa

part du labeur de son mari, quand elle n'augmente pas sans raison les dépenses de loyer, de toilette et de réception ; elle collabore en faisant les visites que son mari ne peut pas faire, en souriant pour lui, en se taisant quelquefois ; elle fait acte d'intelligente amie si elle mesure les obligations du monde à l'humeur et au loisir de celui qu'elle a épousé ; elle l'encourage, sans avoir besoin de tout comprendre, quand elle s'intéresse à tout ce qu'il entreprend ; elle s'élève jusqu'à la perfection, si elle parvient à être le juge de l'épreuve avant la lettre, le censeur discret et sûr, le conseiller intime de la carrière, si elle apporte la grande dot qui n'est constituée ni par le père ni par la mère, mais par la femme elle-même, celle du courage et du soutien dans la vie. Et combien de femmes sont capables de cette perfection ? une multitude, presque toutes celles qui peuvent aimer. Je dirai encore qu'une femme rend le plus éminent service à son mari, quand elle l'empêche de s'absorber dans sa profession, et qu'elle l'en repose, et l'en distrait sans jamais l'en éloigner. Et voilà la paix qu'on demande d'elle, l'atmosphère chaude et douce qui est son œuvre, et où il fait bon vivre. Peut-être avez vous lu l'admirable parabole que l'un des fidèles du roi anglais Edwin, au VIIe siècle, improvisa dans une assemblée : « Tu te souviens, ô roi, d'une chose qui arrive quelquefois dans les jours d'hiver, lorsque tu

es assis à table avec tes comtes et tes thanes. Ton feu est allumé et ta salle chauffée, et il y a de la pluie, de la neige et de l'orage au dehors. Vient alors un passereau qui traverse la salle à tire d'aile... il ne sent point la pluie ni le mauvais temps de l'hiver, mais cet instant est court, l'oiseau s'enfuit en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse à l'hiver. » Cette salle chauffée, illuminée et joyeuse, la salle royale défendue contre l'orage, c'est la maison de la paix, et l'hiver est partout autour.

J'ai demandé à mes amis : « Quelle est la seconde condition pour qu'une femme soit véritablement une compagne de la vie ? » Ils m'ont répondu : « Elle doit être la conscience ». Le mot étonne peut-être. Ce ne sont pas les philosophes du XVIIIe siècle, ni les beaux esprits de ce temps-là qui l'auraient approuvé. Ils avaient de la femme une opinion si méprisante ! Lord Chesterfield l'a développée dans une de ses lettres à son fils. Le jeune lord est en Allemagne, pour y perfectionner son éducation, et son père lui écrit, le 5 septembre 1748 : « Les femmes ne sont que des enfants qui ont une taille un peu plus grande que les autres. Elles ont un caquet amusant, et quelquefois de l'esprit ; mais quant au solide bon sens, à la raison, jamais de ma vie je n'en ai connu une qui en eût, ni qui raisonnât ou agît avec conséquence pendant vingt-quatre heures de suite....

...Un homme vraiment sensé se contente de jouer et de badiner avec elles; il est complaisant et flatteur, comme il le serait avec un enfant éveillé et capricieux, mais ne les consulte jamais sur des affaires sérieuses, et ne leur en confie point non plus, tout en le leur faisant croire, choses dont elles sont le plus jalouses, car elles aiment fort à se mêler d'affaires, qu'elles gâtent cependant toujours. Comme elles soupçonnent, avec raison, que les hommes en général ne les regardent que comme un objet de badinage, elles adorent presque celui qui les traite plus sérieusement, et qui semble les consulter et se fier à elles. Je dis *qui semble*, car les hommes faibles le font réellement, mais les sages se contentent d'en faire semblant. »

C'est là le jugement, avoué ou sous-entendu, des beaux esprits de l'époque. Mais ce n'est pas le nôtre.

Toute la forte vieille France a reconnu la valeur du conseil féminin. Un vieux gentillomme, député de la Bresse aux États-Généraux, J.-B. de la Bévière, écrivait à son gendre en 1797 : « Abandonnez à votre femme la direction de l'intérieur, et soutenez son autorité de la vôtre ; réservez-vous l'administration des affaires extérieures, et la surveillance sur le tout. Ne faites aucune entreprise sans consulter votre compagne. Les femmes ont un tact sûr, même dans les choses qui ne paraissent pas de leur

ressort ; d'ailleurs, il est bon qu'elles ne soient pas étrangères aux affaires difficiles et épineuses. Quand les intérêts sont communs et étroitement liés, tout doit être fait d'un commun accord. »

C'était un homme d'expérience et de bon sens.

Et nous répétons après lui avec assurance que la femme doit être la conscience de la maison. Vous pensez bien que je ne refuse pas la conscience à son mari. Mais la conscience n'est pas ce que l'on dit avec solennité dans les réunions publiques. Quelques-uns parlent de « la barrière infranchissable de leur conscience ». Je ne sais pas si elle est infranchissable, mais je sais bien que c'est, en général, une défense mobile. On peut la porter plus ou moins loin du devoir. Pour la faire tomber, il suffit de la pousser, presque toujours. Quelquefois elle se déplace toute seule. Le vent la jette à bas, et même moins que le vent, le souffle léger d'un rire de moquerie ou d'un mot d'amour. Défiez-vous des gens qui ne se défient pas d'eux-mêmes, et de ceux qui se proclament incorruptibles. Les seules consciences fortes que j'aie observées étaient celles qui connaissaient leur faiblesse, et qui chaque jour la réparaient.

Mais admettons qu'il y ait des consciences immuables. Elles ne sont pas pour cela sans péril. Je changerai simplement de métaphore pour le montrer. Avez-vous voyagé en Hollande ? Avez-

vous vu ces digues énormes qui protègent les polders? Elles sont larges et hautes; elles sont soigneusement entretenues, de peur que la mer ne les détruise, et il est défendu de rien planter sur la première, ou sur la seconde, et c'est seulement sur le troisième rang de digues qu'ont le droit de pousser les ormes, qui mêlent la fumée ronde de leur feuillage aux lourdes volutes de brume que le vent pousse sur les terres basses. Cette défense des champs et des villes a un ennemi, tout petit, et difficile à surprendre : c'est la taupe. Que la taupe fasse un trou de deux doigts dans le sable, et derrière elle, c'est la mer formidable qui entrera et qui emportera les récoltes et les maisons. Toutes les digues ont leurs taupes, même les digues morales. Me permettra-t-on de continuer la métaphore et de dire que la femme découvrira l'ennemi souterrain, et qu'elle le détruira, et qu'elle sera taupière sur les digues de conscience.

C'est que, pour reprendre le langage tout simple et sans image, la vie extérieure, quelle que soit l'occupation de l'homme, tend à diminuer et à ruiner sa conscience. Quand un homme rentre chez lui, après une journée de travail ou de loisir, il rapporte presque toujours une idée, une image, un exemple, un projet qui le trouble. Il a vu des compromissions nombreuses, des lâchetés, des marchés d'ambition, des intrigues; il a entendu des flatteries,

des paradoxes et des mensonges; et, même s'il est bon, il peut se dire : « Après tout, ne puis-je pas aller jusqu'à tel point, tout le monde le fait? » S'il a épousé une femme d'une vraie valeur morale, c'est d'elle qu'il attend la solution, souvent sans l'avouer. Beaucoup de maris ne demandent pas conseil, au début du mariage surtout. Ils croient encore à l'indépendance. Il faudra que la femme devine le cas de conscience. Il faudra qu'elle soit l'inflexible honneur, l'inflexible fierté, l'idéal, la foi, et qu'elle dise : « Non, ne faites pas cela. Vous ne le pouvez pas, c'est indigne de vous ». Ou bien : « Vous avez eu tort, vous avez été faible ». Et il y aura des reproches. On lui ripostera : « Vous ne comprenez pas... Les femmes ne se rendent pas compte des nécessités de la vie... Je voudrais vous voir dans ma situation... » Au fond, toute parole juste porte. L'homme reconnaît la légitimité des blâmes qu'il a reçus. Il finit par demander, avant d'agir : « Que pensez-vous de ce que j'ai résolu de faire? » Cela devient une habitude, la plus douce de toutes; il s'accoutume au respect; il admire l'intégrité de cette conscience, qui a gardé la sienne.

L'histoire est pleine de traits qui révèlent, chez les femmes, cette conscience supérieure. Mais peut-être n'en trouve-t-on nulle part un plus grand nombre et de plus touchants que dans l'histoire de la guerre de Vendée, où beaucoup d'hommes furent

braves, mais où beaucoup de femmes furent saintes. J'ai été bercé au récit de l'épopée paysanne, dans les contrées de l'Ouest, où les enfants de ceux qui avaient combattu me disaient : « Monsieur, mon père a fait la Grande Guerre ». Ils la nommaient bien. C'était une terrible guerre, en effet, que celle de ces populations, violentées et persécutées dans leur foi par la Convention. Kléber disait, dans une lettre : « La guerre des frontières est un jeu, auprès de celle des Chouans ». Et il y avait, çà et là, des commencements d'idylles. Mademoiselle des Melliers était venue de Montfaucon jusqu'au Mans, entraînée, avec sa mère et sa sœur, parmi ces débris de familles décimées et ruinées que protégeait l'armée vendéenne et qui l'alourdissaient. Elle assista à cette terrible bataille du Mans, qui finit par le pillage et le massacre. Les Vendéens, écrasés par Westermann et Kléber, se retiraient, et les femmes, les vieillards, les enfants qui les avaient suivis, fuyaient au hasard dans les champs. Séparée de sa mère et de sa sœur, Angélique des Melliers tombe entre les mains de quelques soldats républicains. Elle avait à peine dix-huit ans. Elle était extrêmement jolie. Les soldats, à cause de sa beauté, s'émeuvent, et ne la tuent pas, mais ils l'amènent à leur général. Ils l'avaient prise dans la campagne, sur une route. Ils reviennent au Mans avec leur prisonnière, traversent les rues

inondées de sang, et se présentent devant Marceau. Le général, plus encore que les soldats, s'émeut. Il demande à mademoiselle des Melliers où il lui plaît d'aller, et celle-ci désigne Laval, où elle espère retrouver quelques personnes de sa famille.

Le jeune général, — il avait vingt-quatre ans, — la fait placer à côté de lui dans son cabriolet, la conduit à Laval, et la confie aux soins d'une famille qu'il connaît, et dont il garantit à mademoiselle des Melliers l'honorabilité. Mais il ne révèle pas le nom véritable de la jeune fille, il ne dit pas qu'elle est une aristocrate et une proscrite.

Quelques jours après, il revient avec Kléber, et celui-ci a écrit dans ses Mémoires, en parlant d'Angélique des Melliers : « On ne vit jamais de femme ni plus jolie, ni mieux faite, et sous tous les rapports plus intéressante ». Puis ils partent tous deux, après que Marceau a fait promettre à la Vendéenne qu'elle se réclamerait de lui, et qu'elle lui écrirait, toutes les fois qu'il la pouvait servir. Peu de temps après, la jeune fille apprend que tous ceux qui recèlent une aristocrate sont punis de mort par la république. Si on découvre qui elle est, les braves gens qui la logent seront fusillés. Elle ne peut plus longtemps supporter cette pensée. Elle est fille de race brave et loyale. Elle va se dénoncer elle-même aux administrateurs de la ville. Elle dit : « Mes hôtes ne savent pas qui je suis, ne les

inquiétez pas. Je m'en irai, dites-moi seulement où aller, pour que je ne compromette personne. » Pour toute réponse, on la jette en prison. Alors elle écrit au général Marceau qui est aux frontières, à celui dont elle a déclaré, dans une lettre adressée à quelqu'un de sa famille, qu'il lui avait témoigné beaucoup d'honnêteté et de générosité. Marceau, en recevant cette lettre, est bouleversé. On assure qu'il avait l'intention d'épouser plus tard mademoiselle des Melliers. Il quitte l'armée, il accourt à Paris, il arrache au Comité de salut public l'ordre de surseoir à l'exécution de la ci-devant Angélique des Melliers. Puis à toute bride il se précipite sur la route de Laval. Il arrive sur la place où est dressée la guillotine, et pousse un cri d'horreur : la tête charmante d'Angélique des Melliers venait de tomber.

Quelle femme eut été cette jeune fille! Et quelle conscience elle a montrée, digne de guider les autres!

Je donnerai un second exemple de cette conscience intrépide, et je le prendrai en Angleterre, dans un ménage protestant, et à une époque également troublée. Je me souvenais d'avoir lu un beau trait dans une brochure de Guizot intitulée : « L'amour dans le mariage ». Ne retrouvant plus l'ouvrage dans ma bibliothèque, je demandai à mon libraire : « Cherchez *L'amour dans le mariage* ». Il me répondit : « Épuisé ». Heureusement quand l'édi-

tion s'épuise, le livre se retrouve aux catalogues des livres rares et d'occasion. Et j'ai pu relire l'histoire de lord et de lady Russell. Celle-ci écrivait à son mari, le 25 septembre 1682 : « Je ne sais rien de nouveau depuis que vous êtes parti; ce que je sais aussi certainement que je vis, c'est que j'ai été, depuis douze ans, une amante aussi passionnément éprise que jamais femme l'ait été, et j'espère l'être également pendant douze ans encore, toujours heureuse et entièrement à vous ». Il y avait trois souhaits dans ces quelques lignes : vivre douze ans près de son mari, vivre heureuse, vivre pour lui. Le dernier seul dépendait d'elle. Ce fut le seul qui fut réalisé. Lord Russell était mêlé aux plus avancés de ce qu'on appelait le parti national, qui demandait à Charles II de déshériter son frère, de peur que ce frère, une fois monté sur le trône, ne détruisît la religion protestante et la constitution anglaise. Il fut accusé de conspiration, arrêté, interrogé, mis en prison, et c'est alors que ce grand amour dont lady Russell venait de renouveler le serment dans une lettre intime, apparut aux yeux de tous. Le 13 juillet 1683, le procès criminel s'ouvrit devant la cour d'assises. Le haut rang de l'accusé, la nature du crime, et celle de la peine qui était la peine de mort, avaient rempli la salle d'audience d'une foule compacte. De sa place lord Russell demanda une plume et du papier, pour prendre des notes, et il ajouta :

— Puis-je avoir quelqu'un qui écrive pour moi?

— Oui, Milord, un de vos serviteurs.

Mais, dans la foule, le malheureux avait reconnu la compagne de sa vie.

— Ma femme est là, dit-il, prête à écrire pour moi.

Lady Russell se leva aussitôt pour exprimer son assentiment, et tout l'auditoire frémit d'attendrissement et de respect.

Pendant le procès, son courage ne se démentit pas un instant. Mais quand lord Russell eut été condamné à mort, ce fut à ce moment qu'elle fut sublime dans son amour et dans sa bonne foi. Deux des principaux ministres de la religion anglicane rédigèrent un mémoire, dans lequel ils soutenaient que la résistance à main armée, aux ordres de l'autorité, n'est jamais licite. Ils espéraient sauver le condamné, si celui-ci acceptait de signer leurs propositions. Et ils allèrent porter eux-mêmes leur mémoire à l'illustre prisonnier. Lord Russell prit le papier, et demanda à consulter sa femme, qui se trouvait dans une pièce voisine... Quelles minutes tragiques! J'imagine qu'il y eut peu de mots échangés, qu'il y eut des regards surtout, parce qu'ils sont plus braves, et plus tendres, et plus pleins de notre âme que nos paroles. Puis lord Russell revint seul près des messagers, et il leur dit : « Je ne demanderais pas mieux que d'être convaincu, mais je ne puis dire

que je le sois. Pour mon compte, j'ai toujours pensé qu'une nation libre, comme celle-ci, était en droit de défendre sa religion et ses libertés, quand on les attaquait pour les lui ravir. »

Quelques jours après, il allait être exécuté; les derniers adieux étaient faits, l'heure était venue. Lord Russell saisit la main de son ami Burnet, et, voulant exprimer la pensée maîtresse et suprême de sa vie, il s'écria :

« Quelle eût été ma misère, si, avec toute sa tendresse, elle n'avait pas eu tant de grandeur d'âme, qu'elle n'a jamais désiré de moi une bassesse pour me sauver! »

J'ai demandé à mes amis : « Quelle est la troisième condition pour qu'une femme soit véritablement une compagne de la vie? » Ils m'ont répondu : « Qu'elle soit une vraie mère ». Il y a beaucoup de mères imparfaites, qui n'élèvent que des corps; il y en a qui les sauvent de la rougeole, et du croup, et de la phtisie, et qui ne donnent à la vie morale qu'un être sans grandeur, sans dévouement et sans amour. Je ne répéterai pas ce qu'on a dit mille fois, que les hommes supérieurs doivent leur supériorité à leur mère. La vérité est bien plus générale : tous les hommes doivent à leur mère quelques-unes de leurs idées et presque tous leurs sentiments. Une puissance divine réside en elles, et change en leçons

tous leurs mots, tous leurs actes, et jusqu'à leur toilette et au son de leur voix. Elles ne peuvent la déléguer, et, quand l'enfant s'éloigne, et qu'il entre au collège, la mère reste celle qui juge le maître, et qui l'approuve ou qui le contredit. On a dit et écrit que la loi de 1850, qui avait reconnu à la France une partie de la liberté d'enseignement qui est de droit, n'a donné ni autant de chrétiens, ni des chrétiens aussi fermes que les uns le souhaitaient et que les autres le redoutaient. C'est précisément ce qui va se voir dans l'épreuve que nous traversons. Mais, quand ce serait vrai, il y aurait d'abord à faire la part de la loi, et des modifications qu'elle a subies elle-même. Mais la responsabilité n'est pas seulement aux hommes d'État qui ont eu peur de la liberté, elle est aussi aux mères, aux parents, qui ont défait l'éducation qu'ils avaient eux-mêmes choisie pour leur fils. Quel contraste l'enfant n'a-t-il pas souvent remarqué, entre la vie de devoir qu'on cherche à lui faire comprendre au collège, et la vie frivole qui est celle de la maison? Et la leçon de choses l'emporte. Quand un petit, au collège, a été élevé dans une atmosphère de foi et d'idéal, quand il croit ce que croyait Émile Montégut, et peut-être n'avait-il pas tort, *que les chevaliers ont toujours gouverné le monde*, et qu'il revient dans sa famille, et qu'à l'émotion et à la noblesse de ses rêves, dont lui, il parle naïvement, il sent la résis-

tance des cœurs las, blasés, incrédules ou si tièdes qu'on ne sait si l'étincelle y vit encore, qui pourra mesurer la profondeur de sa désillusion? Qui peut dire ce qu'un sourire a ruiné de résolutions et d'élans, parce que ce sourire était celui du père ou de la mère, c'est-à-dire un acte de haute autorité et de haute signification, et parce que les parents, associés à la création de la vie, demeurent jusqu'à la fin associés à son développement? Après que les études sont terminées, après que les enfants, devenus hommes ou femmes, ont quitté le foyer, l'autorité cesse, mais l'influence persiste. La correspondance d'une mère avec sa fille mariée, par exemple, avec l'officier envoyé dans une garnison lointaine, avec l'étudiant, avec l'enfant qui gagne sa vie dans quelque bureau de banque, qui s'expatrie et va aux colonies, où la chère imagination maternelle essaye de le suivre, cette correspondance peut être, et est souvent un chef-d'œuvre d'intelligence et de prévoyance, une aide, une dernière et bienfaisante caresse, le livre où l'expérience attendrie peut le mieux se faire écouter. Elle n'oublie aucune fête, la mère vieillissante, aucun anniversaire, aucune date cruelle ou gaie. Le père s'en remet à elle du soin de correspondre avec les grands enfants. Sous prétexte qu'il n'écrit que dans les circonstances importantes, il n'écrit pas souvent. Mais, toujours, et même s'il a simplement « laissé faire », il est

reconnaissant à l'éducatrice, à laquelle il sent bien qu'il a eu raison de laisser toute liberté. Il juge sa femme d'après l'intime souvenir du passé; il la juge aussi d'après les témoins nouveaux que sont les enfants. Et elle ne sera complètement la compagne de la vie, mes amis ont raison, que si elle a été deux fois trouvée sans reproche, comme épouse et comme mère; si, mesurant l'immense effort de bonté, de dévouement, d'intelligence, de force morale que représentent plusieurs enfants bien élevés, il peut dire : les voilà sauvés, ils iront droit, grâce à elle. Et, ce jour-là, il écrit elle par un grand E.

J'ai demandé à mes amis : « Connaissez-vous une autre condition que doit remplir une compagne de la vie, pour mériter ce beau nom? » Ils m'ont répondu : « Les trois principales obligations sont celles que nous avons dites. Il y en a une autre cependant, plus ou moins étroite suivant les époques, et qui est rigoureuse à l'heure où nous vivons. Car il ne se peut pas qu'une grande bonté soit entièrement enclose dans la maison, et qu'il n'en paraisse rien au dehors.

Jamais le monde n'eut plus besoin de cette bonté. Il souffre d'abord de la misère matérielle, la vieille misère, qui a le même âge que lui, et dont la sœur, beaucoup plus jeune, mais immortelle aussi, s'appelle la charité. Les femmes, vous le savez, ont leur

large part dans les œuvres d'assistance. Elles y sont reines et aimées. Je ne puis y penser sans penser à notre Jeanne d'Arc, à cette femme sainte et exquise, dont chaque parole est émouvante. Partout où elle passait, cette fleur du froment de France, on voulait l'adorer. Le peuple lui baisait les mains. Elle n'écartait que les moins pauvres et les moins humbles, sachant qu'il faut du superflu de tendresse à ceux qui n'ont pas même le nécessaire de la vie. Et lorsque les apostats qui l'ont jugée lui en firent grief, et lui dirent qu'elle usurpait la place des saints, elle répondit : « Beaucoup de gens me voyaient volontiers, et ils me baisaient les mains, le moins que je pouvais, mais les pauvres gens venaient volontiers à moi, parce que je ne leur faisais point de déplaisir ».

Les pauvres sont restés en général les mêmes, lorsqu'ils reconnaissent la charité véritable. Partout où la haine n'a point ajouté sa misère à celle dont ils souffrent déjà, on les voit encore empressés envers ceux qui ne leur font point de déplaisir. Et sans doute la charité qu'on leur témoigne n'est pas toujours récompensée, loin de là, et cela est heureux. Cependant je ne crois pas possible qu'une vie charitable et aumônière ne connaisse pas quelque surprise comme celle que je vais raconter.

J'ai connu une paroisse rurale où deux jeunes

filles habitaient un vieux château. Elles étaient gaies comme le sont beaucoup de jeunes filles, simples comme plusieurs, charitables comme pas une; elles donnaient avec esprit, c'est-à-dire, en enveloppant un peu d'argent dans beaucoup d'amitié; elles aimaient les enfants; elles savaient les choses des champs; elles assistaient aux noces, tout au moins, elles ouvraient le bal; plus souvent elles soignaient les malades; et on ne les voyait pas faire ces œuvres charitables comme une sorte de corvée, mais avec allégresse, et non comme un rachat de la fortune, mais comme une vocation toute noble et naturelle de leur race et de leur foi. Elles se marièrent. Le mariage fut fixé au même jour pour les deux sœurs. Or le pays avait une très pauvre église : une sorte de grange avec une voûte de bois, peinte en bleu ciel et toute délabrée, et des murs lézardés, qui servaient d'abri aux moineaux. Le clocher n'existait pas. Les trois cloches, pendues sous un auvent, à droite de la vieille église, lançaient les ondes sonores contre les maisons de la place, faisaient trembler les vitres et trépider la vaisselle dans les bahuts, mais, par défaut d'altitude, ne bourdonnaient que pour les proches voisins. On les entendait mal, dans les métairies. La musique du lutrin n'était pas non plus remarquable. Elle était représentée par deux chantres qui n'avaient plus de voix et un enfant de chœur qui chantait faux. Il y avait aussi un joueur

de serpent, cet ancêtre de l'ophicléide, ce magnifique instrument en cuir bouilli, tordu, annelé, peint et enluminé d'écailles d'argent, et que je me rappelle encore avoir vu avec émotion entre les mains d'un très gros homme, marchand de poules et d'œufs. Quand l'homme approchait de ses lèvres le bec de cette chose tordue, je cherchais involontairement les yeux et la langue du serpent qui allait mordre. Au lieu de mordre, la bête barytonnait en mesure. C'était toute la musique qu'on devait entendre, le jour du mariage. Je le répète, le village était pauvre et éloigné de toute ville. Cependant, la veille au soir, toutes les femmes du bourg se réunirent. Ce furent de longs conciliabules et des messages d'une porte à l'autre. Il fallait bien faire quelque chose pour honorer et fêter les demoiselles. Le lendemain matin, toutes les fleurs de tous les jardins étaient coupées. Elles paraient l'autel, les bancs, les murs en longues guirlandes; elles paraient les trois mauvaises marches qui précédaient l'entrée de l'église. Mais quand toutes les fleurs furent apportées, les femmes ne jugèrent pas que l'œuvre fût encore assez belle. Entre les bancs, l'allée était pavée, jusqu'à l'autel, de carreaux tout brisés par le pied des fidèles, et usés par l'humidité. Les femmes se concertèrent une seconde fois. A onze heures du matin, par un soleil radieux, quand les deux fiancées entrèrent au milieu de la population accourue de

tous les champs, de tous les prés et de tous les bois voisins, les larmes leur vinrent aux yeux. L'allée centrale de l'église, depuis le commencement jusqu'à l'extrémité, était tapissée de vert. Il y avait tous les verts : foncé, clair, doré. C'était comme une mousse qui eût été cueillie à pleines charretées et versée dans l'église; elle débordait sur le dos des bancs voisins, elle faisait un chemin creux, et quand elles s'approchèrent, les jeunes filles s'aperçurent que faute de mousse et faute de tapis, c'étaient tous les rideaux de serge du village qu'on avait jetés sous leurs pieds.

Oui, la misère matérielle est grande. Mais il y a une autre misère, la plus digne de pitié, la plus répandue, la moins facile à secourir. C'est celle des pauvres gens appauvris dans leur foi, et par conséquent dans leur espérance, c'est la misère de ceux qui avaient droit à la vérité, et qui n'ont que la vérité insuffisante, ou la négation, et la haine, et l'envie en partage.

Disons les choses bien clairement avec des mots bien nets. Sous des noms différents et par des moyens différents, des milliers d'hommes, en tous pays, cherchent à abolir, chez leurs semblables, l'idée de l'âme et de la vie future. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou ne le sachent pas, ils s'efforcent de ramener le monde de deux mille ans en arrière. On a dit avec raison que nous assistions

à un retour offensif du paganisme. Et cela est dans la logique. Car il n'y a jamais eu que deux manières de comprendre le gouvernement de ce monde : la païenne et la chrétienne. Quand on combat la seconde, on retombe dans la première. Et je ne veux vous en dire qu'une seule chose, mesdames, afin que votre charité en soit accrue. Dans la conception païenne du monde, malgré les efforts de la poésie, l'ancienne et la nouvelle, malgré les tableaux où l'on ne voit jamais que des hommes jeunes, des femmes jeunes, des couleurs tendres et des bosquets en fleur, malgré les dryades, les amadryades, les tritons et les sirènes, le dieu Pan et le vieux Silène, quiconque réfléchit s'apercevra bien vite que l'homme est en réalité sans aucun droit. On lui a dit de suivre la nature, et il a pris cela pour une liberté. Mais n'ayant plus de devoirs envers un être supérieur, il n'a plus rien à répondre, non plus, aux puissants qui le commandent. Il est devenu le sujet de la force, il est l'esclave. Le mot n'a rien de trop fort pour exprimer ce qu'on obtient d'une foule d'hommes, dès aujourd'hui, par le sentiment de la peur ou pour un peu d'argent. Toutes les forces liguées pour cette vaste reprise d'une humanité abaissée et distraite, font rage contre le christianisme. C'est qu'en effet, c'est là seulement qu'on peut parler d'une liberté véritable et fondée. Dès que l'homme peut invoquer ses devoirs envers Dieu, il invoque autant de libertés

qu'il se reconnaît de devoirs, il a des droits, il a une dignité, il a appuyé sa faiblesse à quelque chose de plus fort que toutes les forces.

Voilà pourquoi il n'y a pas de charité plus grande, ni plus digne de la femme idéale dont nous parlons, que de réapprendre le christianisme à ceux qu'on a tenus à l'écart de cette idée libératrice, surtout aux pauvres gens. Je dis surtout aux pauvres gens, parce que leur défense est comme eux, réduite à peu de chose. Comment échapperont-ils, si vous ne veillez pas? Dans le vent de tempête qui souffle, la graine de chardon, la graine légère, hérissée et mauvaise, est emportée. Elle ne suit pas une direction unique. Des tourbillons s'emparent d'elle, et elle va partout. Si elle ne tombait que dans les terres cultivées, le dommage serait moindre, car les terres cultivées sont les terres défendues, mais elle tombe, hélas, à pleines poignées, dans le sol abandonné, dans la lande qui n'est point aimée, point sarclée, point enclose, et où c'est le vent de hasard qui sème la moisson, et le passant pillard qui la récolte. Toute la force, toute l'énergie de ces pauvre jachères s'épuisera donc à nourrir les chardons, et à reproduire la graine de mort qui étouffe l'herbe fraîche, et qui brûle le sol autour d'elle.

Prenez donc en pitié, avant même les pauvres qui ont faim, les pauvres qui sont trompés. Donnez-leur

cette superbe aumône : la liberté de leur âme. Et alors vous aurez rempli toutes les conditions qui font l'idéale compagne de la vie, puisque le monde du dehors devra aussi un peu de bonheur à celle qui était déjà la paix, l'âme maternelle et la conscience de la maison.

Et j'aurais terminé, si je ne voulais répondre à une question, à un reproche qu'on pourrait m'adresser. Pourquoi, me dirait-on, n'avez-vous pas parlé de l'amour, qui est bien la première condition d'un bon ménage? Pourquoi? Mais je n'ai parlé que de lui sans le nommer, du vrai et du grand amour. Je n'aurais peut-être pas osé l'affirmer si nettement, si je ne m'appuyais encore sur le témoignage de deux des plus grands philosophes, je veux dire Platon et Pascal. Dans le quatrième volume de la *Philosophie de Platon*, M. Alfred Fouillée étudie la théorie platonicienne sur le principe de l'amour. Il commence par citer Pascal. « Pascal n'a pas tort de le dire, écrit-il, si je n'aime une personne que pour sa beauté physique, je n'aime pas cette personne. Fragile amour que celui qu'emporterait une maladie!... Sous l'enveloppe matérielle, mon âme cherche l'âme, séduite surtout par le regard, où, plus qu'ailleurs, l'âme brille et se fait visible... Mais dans l'âme même est-ce à la mémoire, est-ce au jugement, est-ce à la pure intelligence que s'attache mon amour?...

Quel est enfin ce principe dans lequel seul il repose? Platon l'appelle *le bien*... Ce que j'aime en vous, c'est la volonté du bien, dont le vrai nom est la bonté; ce que mon amour cherche par delà le corps, et, dans l'âme elle-même, par delà la pure puissance, par delà la pure intelligence, c'est le foyer d'amour où le bien, s'unissant à la volonté libre, devient bonté. Moi aussi, je veux être voulu par cette bonté, pour le bien que je puis avoir en moi-même... Je veux qu'elle soit non seulement volonté du bien, mais volonté de mon bien... Dès lors, je ne crains plus rien de la matière, ni du temps, ni de l'espace... »

J'arrête ici la citation, et j'ajoute : non sans doute un tel amour ne craint rien du temps; il a même besoin du temps. Il se réjouit du temps comme d'une affirmation. Il devine d'instinct, dès le début, que sa perfection sera comme une longue victoire, disputée et gagnée à deux contre mille ennemis. Et si on voulait une preuve, on la trouverait dans la coutume des fiancés ou des jeunes mariés qui, n'ayant point de passé commun, s'en font un pour créer une noblesse à leur amour, et reculent autant qu'ils le peuvent la date où ils ont commencé de s'aimer, et disent : « Vous souvenez-vous, il y a trois mois; il y a trois ans? Vous souvenez-vous quand vous étiez une enfant, les cheveux sur le dos, et que vous aviez l'air si grave, quand vous passiez? »

Non, en vérité, les théoriciens des amours faciles ne comprennent rien à ce sentiment. A les en croire, il y aurait, dans le mariage, une lune de miel, une lune rousse, un dernier quartier, et puis plus rien, l'astre symbolique ne reprenant plus son cours. Je ne sais rien de plus ridicule, si ce n'est les Philémon et les Baucis d'opéra-comique. Erreur d'art et erreur d'observation. La plupart de ceux qui se sont aimés si peu de temps ne se sont jamais aimés. L'amour ne faiblit pas avec l'âge. Il ne se confond point avec la jeunesse, ni avec la beauté, ni avec le bonheur, mais avec la vie. Ce qu'il enferme de passion peut diminuer sans qu'il en souffre, car chaque jour il augmente d'un autre côté, il se fortifie du sentiment de la souffrance partagée, du conseil qu'on a suivi, du soutien et de l'illusion bienfaisante de sécurité que se sont donnée l'un à l'autre deux êtres fragiles et sujets à la mort : le mari qui a eu confiance en la bonté de la femme, et la femme qui s'est élevée jusqu'à la perfection de l'amour, et est devenue la compagne de la vie.

LA VOCATION D'INFIRMIÈRE[1]

Monsieur le Président,

Je suis sûr que la Société de secours aux Blessés Militaires, qui vous entendait, tout à l'heure, prononcer, en termes si nobles et faits pour son mérite, l'éloge de votre prédécesseur, ne me pardonnerait pas si je ne commençais pas par saluer le nouveau Président qu'elle a choisi. Tout vous désignait et tous vous souhaitaient. L'obstacle, insurmontable pour d'autres que pour vous, c'était la difficulté d'ajouter encore une présidence à celles dont vous êtes surchargé. Mais vous êtes de ceux qui font à la charité la double aumône : la plus aisée, celle de l'argent, et la plus lourde, celle de leur temps. Vous avez accepté. En le faisant, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas seulement servi une grande œuvre française, mais suivi une vocation.

1. Discours prononcé à Paris, à l'Assemblée générale de la Croix-Rouge, le 29 mai 1904, sous la présidence de M. le marquis de Vogüé.

Car il y a des hommes qui recherchent les honneurs et c'est même l'ordinaire; il y en a d'autres qui ne peuvent les éviter, et c'est votre cas. La diplomatie, l'archéologie, les lettres, l'agriculture, les cercles mondains, les associations de bienfaisance, les affaires industrielles les plus considérables se sont partagé ou se partagent encore des jours qui suffisent à tout. Les dignités se groupent autour de votre personne, et se complètent les unes les autres, comme les pièces d'une armure, et je n'en excepte point la plume et le ruban, qui sont guerriers aussi, et qu'on voit figurer dans les portraits de chevaliers. Chacune a sa raison pour venir à vous. La présidence de la Croix-Rouge devait appartenir un jour à celui qui fut l'un de ses premiers fondateurs, qui faisait partie du Conseil dès 1867, qui, en 1870, à l'heure terrible où l'Œuvre, à peine organisée, apparaît tout à coup comme une nécessité nationale, est délégué dans l'Est, fonde en quelques jours les comités de Nancy, Lunéville, Strasbourg, Haguenau, rentre à Paris après la bataille de Reichshoffen, repart presque aussitôt, avec la mission d'improviser des hôpitaux à Bourges, à Nevers, à Moulins, à Montargis, à Gien, y réussit, et sauve de la sorte un grand nombre de blessés et de malades des armées de la Loire, qui n'ont jamais su à qui ils devaient le linge frais, les médicaments, le médecin, les vivres, le feu du poêle et la chance de ressusciter. Vous avez été ambulan-

cier. Vous êtes sorti du rang. Vous voici généralissime. C'est votre passé qui le voulait ainsi. Et nous avons une raison de plus de saluer en vous un de ces rares hommes, chargés d'honneurs, mais encore plus chargés de services, et voués au bien public même dans la vie privée.

A la tête de cette Société, dont vous prenez, à votre tour, la direction, on a vu successivement : en 1865, le duc de Fezensac ; en 1869, le comte de Goyon ; en 1870, le comte de Flavigny ; en 1873, le duc de Nemours, qui a rempli ces fonctions pendant quatorze années ; en 1887, le maréchal de Mac-Mahon ; en 1893, le duc d'Aumale ; en 1897, le duc d'Auerstædt. Tous, sauf le troisième, ont commandé devant l'ennemi, ont été des hommes de guerre, et leur gloire acquise est celle des armes. Après avoir passé une partie de leur vie à préparer des batailles, ou à les conduire, ils se sont dévoués, pendant une autre partie, aux victimes des batailles. Il y a là, suivant les uns, un contraste, et, selon moi, une harmonie qu'il faut expliquer. Et, pour le faire, le mieux est d'agrandir la question, de laisser de côté les hommes, et de parler de la France.

Messieurs, j'ai lu, ces jours derniers, dans un journal :

« Il y a l'ancienne, la bonne, la douce France... Elle renferme en son giron des réserves merveilleuses de santé. Elle voit juste et dit juste. Elle est

celle que nous avons toujours aimée d'un cœur fidèle et à laquelle notre reconnaissance n'a jamais failli... Nous lui devons quelques-unes de nos joies les meilleures, et nous allons à elle comme à une vieille parente très ancienne et très chère, pour nous défendre, pour nous charmer et pour nous adoucir. »

Qui parle ainsi? Je voudrais donner des regrets à quelques-uns de nos compatriotes, en leur apprenant que ces déclarations d'amour pour la France ont été écrites par un étranger. C'est un Genevois, M. Philippe Monnier, qui les publiait tout récemment dans le *Journal de Genève*. Et, d'ailleurs, quel merveilleux livre d'or on ferait, en réunissant tous les témoignages semblables que notre pays a reçus des étrangers qui l'ont habité, parcouru, ou seulement deviné dans son histoire et dans ses livres, et quelle belle réponse à certaines ingratitudes venues du dedans!

Or, cette France aimée, et partout proclamée douce, a toujours été militaire. Sa gloire est faite d'autres gloires encore, mais aussi de la gloire de ses armes. Est-ce que les hommes se trompent donc, en la louant ainsi, en rapprochant de son nom deux adjectifs mal faits pour vivre ensemble? Non, messieurs. Ils ont exprimé une vérité de tous les temps. Car la force est une chose et la violence en est une autre. Car la volonté de vivre et de vivre

honoré, et la force qui l'assure, peuvent se concilier avec tous les affinements de l'esprit et toutes les tendresses du cœur. On citerait d'innombrables soldats qui ont été, qui sont des délicats, des élégiaques, des rêveurs en temps de paix, et qui le redeviennent, en temps de guerre, dès que la bataille est finie. Ils font preuve, tout simplement, d'une mentalité ordonnée et complète. Ils savent que la guerre est un grand malheur. Ils ont pu le voir ; ils ont pu le lire ; ils ont pu même l'entendre chanter dans les églises : « De la peste et de la guerre, délivrez-nous, Seigneur ! » Mais ils savent, et tous ceux que la puissance des rêves et des mots n'aveugle pas savent avec eux que la guerre seule, à de certaines heures, peut empêcher une nation de disparaître ; qu'elle est le prix redoutable auquel les hommes achètent, de temps à autre, le droit de garder leur civilisation, et dont ils payent l'honneur, l'indépendance, la douceur de vivre, les idées même des hommes qui viendront après eux. Quand elle est déclarée, ils font cet acte raisonnable et dur de tout sacrifier au bien commun, et il n'y a rien de cruel dans la bravoure qu'ils y mettent.

Dans l'intervalle entre ces crises qu'ils n'ont pas souhaitées, mais qu'ils acceptent comme une épreuve, ces bons citoyens ne sont ni dédaigneux, ni arrogants vis-à-vis de l'étranger. Ils peuvent même avoir un goût très vif pour les institutions,

les arts, les qualités de leurs voisins ; on les verra, s'ils voyagent, ne pas dire nécessairement du mal des choses et des personnes qu'ils ignorent à moitié ; ils s'efforceront de diminuer les préjugés internationaux ; ils n'espéreront pas abolir la guerre, mais ils s'efforceront de la raréfier, de l'abréger, de l'humaniser ; ils considéreront l'arbitrage non comme un remède nouveau, comme une panacée lancée avec fracas dans la thérapeutique internationale, mais comme un vieux et honnête moyen, dont on avait médit, et qu'il y a des raisons pour reprendre. Ils ne croiront pas que, pour éloigner les chances de guerre, il suffise de s'y mal préparer, et encore moins de compter sur la seule efficacité de l'économie politique, des échanges, des traités de commerce, mais ils attendront un pareil effet, avec une confiance plus assurée, de la diffusion des idées supérieures et des vertus véritablement pacificatrices : la bonté, la générosité, le sentiment de la justice et la conviction qu'elle n'est pas sans obligation ni sanction.

Ainsi se justifient les deux épithètes de douce et de militaire que l'histoire et la légende s'accordent à unir autour du nom de la France. Vous non plus, messieurs, vous n'aimez pas la guerre, mais vous la croyez possible, et vous êtes prêts pour soigner et guérir quelques-uns des maux qu'elle cause. Comment pourriez-vous n'y pas croire? Depuis 1877,

la Société de secours aux Blessés militaires a manifesté son action charitable dans douze guerres ou expéditions coloniales. La treizième vient d'éclater[1]. Elle menace d'être plus terrible que celle de Chine ou du Transvaal, et elle va ébranler plus profondément les pays en lutte et d'autres peut-être. Vous vous êtes hâtés, comme de coutume, de proposer votre secours à ceux qui allaient souffrir, et sans doute vous l'avez fait, en cette occasion, avec une émotion particulière, vous souvenant qu'un des deux pays était lié au nôtre par une fraternité étroite, par des traités que le malheur rend plus sacrés, et par la sympathie qui les assure. Dans le rapport que vous venez d'entendre, écrit à la française, mélange de crânerie, de politesse et de sentiment, nous avons vu qu'une somme de deux cent cinquante mille francs avait été votée pour les blessés russes et japonais, et que quatre hôpitaux complets, de cent lits chacun, avaient été mis à la disposition des deux puissances. Une fois de plus, nous admirons donc la forte organisation et la charité de cette association, qui compte quarante années d'existence ; qui a soigné 110 000 hommes en 1870 ; qui est prête, s'il le fallait, à assurer le service de 26 hôpitaux de campagne, de 80 infirmeries de gare, de 213 hôpitaux auxiliaires du terri-

1. La guerre russo-japonaise.

toire ; qui possède un matériel de deux millions et demi, une réserve de neuf millions et demi, et qui pourrait doubler son trésor, en un jour, au premier cri qu'elle jetterait à la France.

Mais vous savez que la loi de la vie est le développement. Vous avez innové, vous avez créé. Pour assurer le sort de ces nombreux hôpitaux auxiliaires du territoire, il fallait des infirmières. Vous vous êtes préoccupés non seulement de les recruter, mais de les former, et vous avez établi ces Dispensaires-Écoles d'infirmières, qui sont le plus important événement de la vie intérieure de votre œuvre pendant ces dernières années, le plus fécond en conséquences heureuses. Je le dis pour deux raisons qui ont achevé sans doute de vous déterminer, et pour une troisième à laquelle je ne crois pas que vous ayez songé et qui me paraît un beau rêve.

Avez-vous pensé, messieurs, qu'en établissant ces Dipensaires-Écoles et en vous préparant à remplir la lourde tâche éventuelle que vous avez assumée, vous alliez instruire et développer la charité française, cette vertu toujours prête à répondre et qu'on n'appelle jamais en vain? J'en suis persuadé. Mais vous ne vous attendiez pas peut-être à ce que votre idée suscitât autant de vocations d'infirmières dans tous les rangs de la société, dans toutes les provinces, ni si rapidement. Elle a été mieux que répandue : elle a été saisie au vol, elle a fait le

chemin que font chez nous les grandes idées généreuses, pour lesquelles la télégraphie sans fil a toujours existé. Les femmes du monde, les jeunes filles, les vieilles filles, se sont inscrites par centaines. Quel que soit le développement de votre œuvre, vous êtes assurés désormais d'avoir toutes les engagées conditionnelles qu'il vous faudra. On a l'ambition de servir en temps de guerre dans les hôpitaux. On se sent le courage d'apprendre à panser les blessures, d'assister aux opérations, de demeurer de longues heures avec les malades, dans le domaine de la souffrance et dans le voisinage de la mort. Que cela est beau, et quelle heureuse orientation! Vous enlevez des recrues aux arts dits d'agrément, qui n'agrémentent point la vie. Vous arrachez des victimes promises, au piano, à l'aquarelle, à la collection d'autographes. Vous leur découvrez un incomparable emploi de leur esprit, de leur cœur, de leurs forces. Vous mettez de la science au service de leur charité éveillée et tout de suite émue. En vérité vous ennoblissez beaucoup de vies en leur permettant de se dévouer, et, par vous, quelque chose aura grandi en France, pour le jour où elle n'aura pas de trop de tout le courage de ses hommes et de toute la bonté de ses femmes.

Ce n'est pas tout, et, dans un de ces comptes rendus où l'abondance des idées générales suffirait

à trahir un maître, M. le professeur Guyon a pu écrire ces lignes, que je retrouvais hier, citées par M. d'Haussonville : « Les infirmières instruites dans les Dispensaires de la Société ne sont pas seulement destinées à rendre, en temps de guerre, des services dont la chirurgie actuelle ne peut se passer; elles contribueront, en temps de paix, à faire pénétrer dans les couches les plus humbles et les plus élevées de la société, les bienfaits des doctrines pastoriennes. »

En quelques mots, voilà indiqué un effet indirect mais excellent de votre initiative. Vous ne l'avez pas cherché : il est comme nécessaire. Car, vous ne l'ignorez pas, on recommence à résider plus longtemps à la campagne. On ne rentre plus à Paris ou dans les grandes villes de province avant les derniers jours de l'année. Tout l'été, tout l'automne, souvent une partie de l'hiver sont vécus au grand air. Je ne me fais pas illusion au point d'attribuer à la seule vertu ce changement dans les mœurs de nos contemporains. La diminution des revenus, le goût des sports, le développement de la neurasthénie ne me semblent pas étrangers à notre amour des champs. Mais, quelle que soit la cause, il y a un voisinage plus prolongé entre les paysans et beaucoup de propriétaires, grands ou moyens. Les échanges de services, comme les coups de chapeau, comme les bonjours, comme les amitiés, j'espère, se

multiplieront. Vos infirmières diplômées ne seront-elles pas, messieurs, ce que leurs grand'mères étaient sans diplôme : la providence des malades? J'aime à le croire avec M. le docteur Guyon. Elles se garderont bien de remplacer le médecin, — elles se savent sans droit et sans études suffisantes, — mais elles le feront appeler plus souvent et plus tôt qu'on ne le fait dans les campagnes reculées. Elles ne consulteront pas ; elles conseilleront. Elles pourront, ces bachelières ès charité, qui ont reçu l'éducation des premiers secours et des premières formules, répandre l'hygiène, détromper la clientèle ordinaire des charlatans et des rebouteurs, préconiser les méthodes nouvelles, veiller à l'exécution des ordonnances. Que d'épidémies arrêtées, que d'imprudences évitées, que de maux limités si, dans la plupart des communes de France, il y avait une femme, de cœur généreux et d'esprit cultivé, à laquelle les mères, les enfants, les blessés, pouvaient demander ce premier avis qu'on ne demande pas au médecin, et qu'on demanderait à l'infirmière, parce qu'elle est toute voisine, et qu'il n'en coûte rien! Innovation précieuse, je le répète, si précieuse que vous ne tarderez pas à voir le théâtre et le roman s'en emparer. Et la jeune première, femme du monde et infirmière diplômée, aura toutes nos sympathies, puisque nous reconnaîtrons en elle les deux choses que nous aimons, même divisées : la science et la pitié.

Enfin, je vous avouerai que j'ai fait un rêve, à propos de ces Écoles d'infirmières, et je vous demande la permission de vous le dire. J'ai pensé à nos blessés du travail, qui sont si nombreux dans nos villes et dans nos campagnes, et si délaissés, trop souvent. C'est aussi un champ de bataille que l'usine ou l'atelier, et la guerre y est permanente, entre l'homme et les forces, toujours à demi domptées, dont il use. Le service des ambulances est bien loin d'y être assuré. J'appelle de tous mes vœux le jour où les ouvriers l'organiseront pour la corporation et par elle ; le jour où ils auront conquis le droit de posséder d'autres immeubles que leur siège social et de gérer librement leur fortune, ce qui n'est pas autre chose que le droit de vivre pleinement. Ce jour-là, nous aurions affranchi la pitié d'une de ses entraves bien anciennes. Ce jour-là, les associations ouvrières créeraient sans nul doute des hôpitaux corporatifs, comme elles en ont déjà créé trois, en Allemagne, pour les ouvriers des mines et les ouvriers du bois. Et j'ai rêvé qu'alors vous pourriez étendre encore votre action fraternelle; qu'un homme de génie ou simplement de grand cœur vous autoriserait à sortir de votre galerie des batailles, et que, dans les hôpitaux du travail, en cas d'épidémie, ou d'accident grave, ou de grève sanglante, on verrait accourir et se pencher autour du lit des malades ces infirmières de la Croix-Rouge,

que vous engagez pour la guerre, et qui s'engageraient bien, j'en suis sûr, pour la paix.

Mais il n'est pas nécessaire, pour vous louer, messieurs, de bâtir la cité de rêve et d'y prévoir votre rôle. Dès à présent, on peut dire, de votre création des Dispensaires-Écoles, qu'elle est utile et belle, qu'elle affirme une volonté et un progrès, et qu'elle fait honneur à votre Société. Je me rappelle avoir lu dans le journal de l'explorateur Gentil, racontant la chute de l'empire de Rabah, un trait admirable, un de ceux qu'on ne peut lire sans que le cœur réponde tout de suite : « C'est un Français qui a fait cela! ». Non pas que les autres nations n'aient leur vaillance, et leurs grands serviteurs, et leurs martyrs comme la nôtre. Mais, le courage, comme le vin, a des aromes différents. On y reconnaît le sol, le ciel et le cépage. Ce que je vais dire est bien de chez nous. C'était au moment décisif de la lutte contre le sultan noir. Les Français allaient attaquer la redoute, entourée de pieux aiguisés, de fossés, de murailles, dans laquelle s'étaient renfermés, décidés à périr, les meilleurs guerriers de notre ennemi. Les clairons sonnent la charge. Sous le feu des noirs, deux compagnies sont lancées à l'assaut. Le capitaine Galland, qui commande la première, franchit l'espace découvert, escalade la redoute, et retombe blessé d'un coup de

lance. Derrière lui, le capitaine de Cointet arrive avec ses hommes. Ceux-ci courent vite, ils sont jeunes, ils sont ardents, ils sont Français. Pressé par eux, le capitaine de Cointet, sans s'arrêter, se détourne, et leur crie ce mot de héros : « Surtout, ne me dépassez pas! » Et ils abordent la redoute, où le jeune officier allait rencontrer la mort.

« Surtout ne me dépassez pas! » Je crois, messieurs, que je ne puis mieux finir que sur ce mot, qui est une devise, en même temps qu'un éloge.

A DES ÉTUDIANTS[1]

J'ai une si bonne et si vieille habitude de vivre au milieu des étudiants et de causer avec eux, que je résiste difficilement à leurs invitations. Je leur dois d'aimer mon temps et de n'en point désespérer. Ils me sont un argument sans cesse renouvelé, toujours plus fort et plus probant, en faveur de la vitalité, de la supériorité, de l'avenir de cette jeunesse croyante, avec la destinée de laquelle se confond, pour moi, la destinée même du pays. Depuis vingt-cinq ans, soit en province, — dans toutes les provinces, — soit à Paris, j'observe la génération qui sort du collège et qui entre dans la vie. Elle a toujours le même âge, et moi, chaque année, j'ai vieilli. Je devrais sentir plus vivement la distance. Eh bien! non, c'est autre chose que j'éprouve, c'est la joie de constater qu'elle est mieux préparée que les générations précédentes à l'épreuve où nous sommes entrés. Je trouve les tout jeunes hommes

1. Allocution à la Réunion des Étudiants (rue de Bagneux) le 6 juin 1904.

plus modestes que leurs aînés, plus agissants, mieux résolus à laisser passer leur cause avant eux-mêmes, plus soldats en un mot, et plus dignes du succès.

J'ai donc foi dans l'avenir. Mais si vous devez voir ce que nous n'avons pas vu : la liberté des uns défendue par les autres; — ce que nous n'avons pas vu : toutes les forces de la France unies pour le bien du pays; — ce que nous n'avons pas vu : la joie d'un peuple qui frissonne d'avenir et de gloire rajeunie comme d'un printemps qui revient; — vous aurez néanmoins dans le début de vos carrières, dans la mêlée des travailleurs qui partent, quelques-unes des inquiétudes que nous avons eues, et la plupart d'entre vous connaîtront les mêmes difficultés.

Je voudrais vous dire amicalement, et simplement, qu'il y a plusieurs de ces inquiétudes et de ces difficultés qui sont de pures chimères; et je serais heureux si je pouvais enlever de quelques esprits ces craintes inutiles, qui fatiguent et oppriment souvent la vingtième année et même la vingt-cinquième. Que ce serait bon d'augmenter la confiance des voyageurs que vous êtes, non pas la confiance ans la sécurité de la route, mais dans la puissance qui est en vous d'aller tout droit malgré les cahots, et jusqu'au bout malgré la mauvaise volonté de vos semblables, qui ne vous fera pas défaut.

Sachez donc bien d'abord que le grand moyen de parvenir et la plus grande différence entre les hommes, c'est le travail. Je ne vous l'apprends pas : je vous le répète avec une certitude raisonnée. Il faut, évidemment, être doué pour la carrière que l'on prétend suivre : il y a parmi vous des mathématiciens, des ingénieurs prédestinés, des avocats désignés par la nature avant de l'être par le client, des littérateurs peut-être, bien que ce soit la vocation la plus sujette à l'erreur; il y a, sans doute, hélas! — des fonctionnaires; il y a, j'espère, des industriels, des commerçants et des laboureurs de la bonne terre de France.

Eh bien! quelle que soit la voie par vous choisie, vous serez assez vite classés d'après le labeur et la ténacité. Pour m'en tenir à l'expérience de ma seule vie littéraire, le nombre est grand, je vous assure, des jeunes gens remarquablement doués que j'ai vus échouer misérablement par excès de facilité. Ils donnaient un joli volume de promesses, en vers presque toujours; puis un second qui promettait encore mais ne tenait rien du tout, et déjà l'âge de l'effort était passé : ils pouvaient continuer d'écrire ou se taire, c'était le même silence autour d'eux. Ils s'emportaient contre leur libraire, qui souriait subtilement, sachant combien d'éditions princeps ont vécu dans la solitude; contre le public, à qui ces colères semblent indifférentes; contre la crise des livres,

qui n'a jamais été que celle des mauvais livres ; contre la chance, qui n'a rien à faire ici, ni ailleurs. Je dois ajouter que la plupart de ces ratés étaient riches, ce qui est bien dangereux au début, pour une ambition élevée, et que la condition la meilleure, celle dont il ne faut cesser de remercier Dieu si vous l'avez, c'est une toute petite aisance, une possibilité de commencer, avec impossibilité de continuer à vivre si vous ne travaillez pas.

Voilà une première vérité. Une seconde, c'est que ces mêmes qualités de travail et de volonté, nécessaires pour parvenir, sont assez puissantes, en général, pour avoir raison de l'encombrement des carrières. Je dis en général, parce que des exemples certains, en sens contraire, pourraient m'être opposés. Je n'en maintiens pas moins que les professions sont encombrées surtout de médiocrités, de simples aspirants au repos en attendant la retraite, d'hommes dont le dévouement intellectuel et l'effort d'application se sont arrêtés, comme chez le nègre, à l'heure où il faut cesser d'être un étudiant pour devenir un agissant. Partout, au contraire, il y a besoin d'hommes. Et partout, sauf dans la politique, ceux-là sont sûrs, ou presque sûrs de prendre les devants, qui ont une valeur professionnelle soutenue par le temps.

Je considère comme une troisième vérité utile à répandre, selon la formule de M. Jules Lemaître,

que ce n'est pas un malheur d'habiter province, pas même une épreuve, pas même un ennui. La vie est différente ici et là. Elle vaut toujours la peine d'être vécue, et même d'être aimée, pour des raisons qui ne sont pas toutes les mêmes. Le tort de beaucoup d'hommes est de ne connaître que la vie de Paris, ou la vie de province, et de parler des deux. Aussi bien, la facilité grandissante des communications permet-elle à un nombre considérable d'hommes habitant la province de passer à Paris plusieurs fois par an, et d'y prendre ce que Paris a de meilleur; je veux dire la fièvre. Quand on a soin d'entretenir ce microbe généreux, on ne risque plus de s'endormir. Et, pour parler plus simplement, quand on a vu de près cet incomparable exemple de travail, d'endurance, d'invention, d'humeur facile dissimulant une vie difficile, de goût très sûr en art, et de ce que j'appellerais l'intelligence en circonférence et non pas seulement en pointe, et d'attachement secret à beaucoup de traditions que nous offre le vrai Paris, il est impossible de l'oublier. On l'emporte avec soi partout. Il empêche qu'on ne se contente d'une approbation trop restreinte, et particulièrement de l'approbation de soi-même, à laquelle nous sommes portés. Il donne à l'ambition quelque chose comme l'unité de mesure, qui ne varie plus d'un point à un autre; à l'esprit une habitude d'information; au caractère

une aisance à supporter le prochain, en quoi consiste presque toute la civilisation. Parmi les hommes les plus remarquables, les plus complets, les plus utiles que j'ai rencontrés, je pourrais vous nommer beaucoup d'industriels, de grands commerçants, de propriétaires fonciers, ou d'hommes appartenant aux professions libérales, et qui n'habitent pas Paris, mais qui se tiennent en contact. Plus vous voyagerez en France, plus vous reconnaîtrez l'exactitude de ce que je vous dis.

Enfin, je veux formuler devant vous une quatrième vérité, plus importante et dont l'exemple de certains hommes pourrait vous faire douter. Je veux vous assurer que la fermeté dans la défense de vos idées vous fera plus d'amis que d'ennemis. Lors même que ce serait le contraire qui serait vrai, il faudrait encore montrer cette fermeté, je n'en disconviens pas. Mais il n'est pas sans quelque réconfort pour notre faiblesse de savoir que nous ne perdons pas de sympathies à penser noblement et fermement. Nous n'y pouvons perdre que ce qu'on appelle les faveurs officielles. L'estime de tous ceux qui luttent, dans un camp ou dans l'autre, ne s'égare pas sur les neutres. Elle va aux chefs et aux soldats; à ceux qui, dans la vie quotidienne, dans la conversation, dans une lettre, dans la soutenance d'une thèse, par un vote, par un mot, par un silence, manifestent qu'ils ont un avis sur les choses de quelque gravité,

un avis à eux, et non pas celui d'un autre, ni surtout celui de tous les autres successivement. On ne perd rien à avoir un avis pour deux raisons : parce que les hommes se rendent compte que le choix entre deux opinions, et à plus forte raison entre deux croyances, suppose une étude, une comparaison, un jugement, quelque chose de plus laborieux et de plus haut que l'indifférence, et puis parce qu'ils estiment le courage. J'ai écrit quelquefois sur des albums ou des éventails à autographe cette pensée, qui n'est pas de Joubert : « On a trois ou quatre fois dans sa vie l'occasion d'être brave, et tous les jours celle de ne pas être lâche ». C'est à ce petit courage des jours ouvrables, à cette petite monnaie de la bravoure, que je faisais surtout allusion.

Je vous souhaite donc, messieurs, d'être bien franchement, sans aucune ostentation, sans aucune crainte, les chrétiens que vous êtes. Vous y gagnerez, je le répète, même auprès des hommes. Et j'aurai tout dit ce que je voulais vous dire ce soir, si vous me permettez d'ajouter un post-scriptum à ma pensée de tout à l'heure. Car ce n'est pas tout d'être fermement de son avis, il faut encore l'être bonnement; il faut mettre dans la contradiction le plus d'estime que l'on peut. Il est bien rare qu'on ait le droit de ne pas en mettre. Je me rappelle l'impression vive que fit sur moi, l'an dernier, un mot que me dit un ministre d'un des can-

tons catholiques de la Suisse. Nous avions longuement causé de la paix religieuse qui a succédé, en Suisse, à de bien dures périodes; et je le félicitais de la grande situation qu'il avait prise, par son caractère et par son talent, dans les conseils de son pays. Il m'interrompit : « Je vais vous donner mon moyen, me dit-il, car il est bon chez nous, et chez vous, et ailleurs. Quand je me sens de l'antipathie contre un homme; quand il me combat, qu'il me blesse, qu'il refuse de reconnaître la justice de ma cause, je le regarde bien en face et je me dis à moi-même : je veux l'aimer! Et j'y arrive toujours. » C'est là une devise magnifique, infiniment plus raisonnable et plus féconde que le mépris des hommes, dont s'inspirent et dont se glorifient tant de politiques. C'est par cette large sympathie que souvent vous aurez pour allié le cœur de vos ennemis, qui vaut mieux que leur raison, et c'est par elle, tout au moins, qu'ils commenceront à deviner que la haine est bien vaine quand elle s'attaque à l'amour.

DISCOURS AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL DE ROME[1]

Le comité international des congrès eucharistiques m'a fait l'honneur de me demander de dire quelques mots, dans cette séance solennelle, et je n'ai pas hésité à répondre affirmativement. J'ai cédé à l'attrait de cette ville de Rome, qu'on ne peut quitter pour la première fois, ou pour la seconde, ou pour la dixième, sans désirer la revoir une fois encore; j'ai pensé que l'occasion était particulièrement heureuse, pour saluer avec respect le Pape qui gouverne d'ici le monde supérieur des âmes, celui qui portait hier un autre nom, et qui aujourd'hui, sous un nom nouveau et des traits nouveaux, demeure le docteur permanent de la conscience universelle; mais surtout il m'a paru qu'aucun temps n'était meilleur ni plus indiqué que celui-ci

1. Discours prononcé dans la Basilique *dei Santi Apostoli* le 2 juin 1905.

pour venir, parmi les contradictions, les blasphèmes, les menaces de l'impiété insolente, affirmer mon humble foi en l'Église, et particulièrement dans la divine présence de Jésus-Christ au milieu des hommes.

En même temps que j'acceptais cette invitation, il me semblait que le sujet que je devais traiter m'était dicté par les circonstances. Car, pour nous rencontrer ici, nous sommes partis de beaucoup de contrées différentes, d'Italie, d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Belgique, de France, et rien n'est plus naturel que de parler, par conséquent, du lien qui nous unit les uns aux autres.

*
* *

Quel est-il? Vous savez par votre raison, et vous sentez au fond de votre âme, qu'il est autrement puissant que cette solidarité qu'invoquent à tout propos, et que célèbrent bruyamment les agitateurs de tout pays. Ils n'ont pu trouver mieux. Ils ont essayé de découvrir un principe de dévouement de l'homme envers l'homme, d'établir une loi d'assistance mutuelle, entre des êtres innombrables qui ne se connaissent pas, qui sont éloignés souvent les uns des autres de centaines et de milliers de lieues, et qui, voisins ou non, ont tant d'intérêts opposés,

tant d'ambitions ou de passions rivales. Mais, rejetant toute idée de création, ils ne rencontrent plus, pour grouper les hommes, pour les retenir en société, pour incliner les individus et les peuples les uns vers les autres, que cette pauvre solidarité, c'est-à-dire la simple notion de l'utile, une formule d'économie politique, un mot le plus souvent, un son qui agite les lèvres et n'oblige pas le cœur. Que cela est insuffisant! Que cela est ancien! Que cela est usé et déjà condamné par l'expérience du monde! Car, les peuples, avant le christianisme, n'ignoraient pas les services qu'une nation peut rendre à l'autre, et les plus fortes mettaient leur orgueil à s'emparer des plus faibles; et, de même, les hommes savaient de quelle utilité les autres hommes pouvaient être pour eux, et chacun rêvait d'avoir beaucoup d'esclaves. Rien de grand, rien de beau n'est sorti et ne sortira jamais de cette notion de solidarité, parce que c'est la loi sans amour. Et quand on prétend nous ramener à cette barbarie, nous refusons : nous l'avons jugée; nous ne trouvons la doctrine de la solidarité ni assez fraternelle, ni assez respectueuse de la dignité de l'homme; il nous faut mieux : il nous faut la fraternité que le Christ enseigne au monde.

Or, j'aperçois comme trois degrés de cette fraternité chrétienne. Elle est fondée d'abord sur l'idée de création et sur celle de rédemption, et par là, nous,

catholiques, nous sommes déjà liés, envers chacun de nos semblables, par un devoir admirable et précis. Un de mes confrères à l'Académie française, un critique prodigieusement avisé, M. Émile Faguet, écrivait récemment : « L'amour de l'humanité a sa source dans le surnaturel, ou il n'existe pas ». Rien n'est plus vrai. Mais, aussitôt que nous avons reçu l'idée d'un Dieu créateur et père et d'un Dieu rédempteur et frère des hommes, la fraternité est née; le dévouement réciproque devient un devoir; le regard de nos yeux se fait plus pénétrant et aperçoit, derrière l'enveloppe des corps, les âmes de nos frères, et dans les âmes, l'image de Dieu. Origine commune, destinée commune, prix commun du salut, tout rassemble, ici, et resserre les hommes. Il n'y a plus à considérer quel retour obtiendront les services rendus; il n'est plus question d'utilité, ni d'échange, mais de l'obligation de donner le plus possible de soi-même, gratuitement, pour le bien d'autrui. Elle est sans condition, elle est universelle. Les différences de race ou de couleur ne la modifient pas. Elle produit des merveilles. L'apparence des sociétés n'en est pas changée; mais, dès que le monde l'adopte, les réalités ne sont plus les mêmes. Il n'y a de révolution que dans les consciences, mais elle y est complète et heureuse. On voit toujours, comme avant la promulgation de la loi de fraternité, des chefs et des sujets, des riches et des

mendiants, mais toutes les idées de puissance sont devenues des idées de devoir, toutes les infortunes sont devenues des titres. Les faibles trouvent un abri, et la force le leur doit. Les pauvres apparaissent comme des personnages, des amis, des médiateurs. Il n'y a point de dignité, depuis l'Évangile, qui ne s'honore de les servir. Et à quelques pas de nous, réside Celui qui se nomme lui-même le serviteur des serviteurs de Dieu.

*
* *

Cette admirable idée de fraternité, qui nous lie à tout le reste du monde, s'augmente et se fortifie, entre chrétiens, par la communauté de la foi. Nous sommes ici des hommes de toutes races et de tout âge, qui croyons les mêmes vérités; nous avons, les uns, reçu la foi en naissant, les autres, acquis la foi au cours de la vie; tous nous l'avons conservée ou adoptée, parce que nous avons reconnu qu'elle est infiniment raisonnable dans son principe, et qu'elle demeure telle, lors même que son enseignement dépasse notre raison; nous sommes fiers d'elle, et s'il peut nous arriver de craindre pour nous, nous ne craignons rien pour elle, aucun progrès, aucune découverte, aucune violence, aucun abandon.

Tous, nous sommes résolus à servir de toutes nos

forces une vérité où nous apercevons, non seulement l'espérance du salut individuel, mais tout l'avenir humain des sociétés dont nous faisons partie. La même foi nous donne un même amour et des devoirs identiques. Elle fait plus, et elle nous révèle la solidarité vraie, hors de toute proportion avec celle qui suffit aux âmes incrédules; elle relie le présent au passé et les vivants avec les morts; elle supprime le temps et les distances, qui sont des éléments de division, elle proclame qu'il existe pour toute l'humanité un patrimoine commun, fait des mérites de Jésus-Christ et des mérites des hommes, trésor inestimable, d'où personne n'est écarté, espérance, non seulement de ceux qui vivent, mais de ceux qui ne sont plus.

« Il s'établit ainsi, dans la société catholique idéale, — dit M. Brunetière, — une circulation de perpétuelle charité. Les vivants y prient pour les morts, les morts y intercèdent pour les vivants. Une justice plus clémente, un Dieu plus tendre à la faiblesse humaine y accorde aux élus la grâce des coupables. Et du centre à la circonférence de ce cercle infini, où l'humanité se trouve enveloppée tout entière, il n'est personne en qui ne retentissent, pour le désoler, les péchés, mais aussitôt, et pour le consoler, les mérites, aussi, des autres. » Et ainsi les esprits les plus illettrés comme les plus savants, chez les catholiques, sont pénétrés d'une idée de

charité la plus large qui soit, la plus généreuse pour les généreux, et la mieux faite aussi pour encourager les volontés fragiles et qui doutent d'elles-mêmes.

∴

Mais ce n'est pas tout encore; un autre lien existe entre nous, et c'est le lien par excellence, je veux parler de la participation aux mêmes sacrements. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais, d'homme à homme, de pareilles raisons, de pareilles sources de respect et d'amour. Le jour de Pâques, dans les églises de nos grandes villes, ce sont d'immenses assemblées d'hommes de tous les rangs, de toutes les fortunes, de toutes les opinions politiques; dans les églises de villages ce sont les laboureurs, les ouvriers du froment et de la vigne qui viennent, par la communion, maintenir l'affirmation et renouveler la noblesse des races baptisées. Comme il est dit dans l'hymne pascal :

In medio stetit Christus,
Dicens : Pax vobis omnibus.

Ils ont la paix en eux et entre eux. Ils apprennent ce qu'est le don de soi. L'esprit de sacrifice pénètre ceux qui ont reçu le Sacrifié. Tous voient se réaliser entre eux la plus haute fraternité; ils se sentent

unis, par l'anoblissement de chacun, dans un mutuel respect. Aucune démocratie n'en a fait ni rêvé autant. Aucun titre terrestre ne saurait équivaloir à celui que revêt le plus pauvre ouvrier recevant son Dieu. Quelle raison nous avons là de servir les hommes! Quelle raison de les honorer! Quelle raison de les aimer! Le plus grand bonheur d'une nation serait que tous ses membres fussent unis de la sorte. Et l'ambition de l'Église n'a jamais été autre. Ne vous étonnez pas si plusieurs ne le comprennent pas. Ne vous étonnez pas surtout si toutes les forces révolutionnaires en chaque pays, plus ou moins violemment, selon les heures, s'efforcent de fermer les chapelles et les églises ou d'en limiter le nombre, et si toute la puissance du mal est dirigée, au fond, contre cette petite hostie, qui est toute la pureté, la meilleure sauvegarde de la faiblesse, toute la bonté et toute la liberté du monde.

C'est ce prodige qui achève de nous unir. Sans doute, nous appartenons à des patries différentes, et aucun de nous ne l'oublie. Les catholiques gardent, chacun pour sa nation, un amour de préférence, et toutes les fois qu'il l'a fallu, ils l'ont montré. Partout, toujours, ils ont su mourir en bons soldats. Mais, Dieu merci, la guerre est un état d'exception. Pendant la paix, les âmes chrétiennes ont la liberté de se témoigner les unes aux autres les sentiments

dont je viens de rappeler les causes profondes. Sans inutile effusion, sans déclamation ni exagération, nous pouvons affirmer, à quelque pays que nous appartenions, notre sympathie mutuelle, déférente et forte.

Votre œuvre est précisément fondée sur elle, messieurs. Qu'il me soit donc permis de souhaiter, en terminant, qu'elle se développe, comme un beau rejeton, qu'elle est, de la chrétienté. En s'efforçant de propager le culte de la sainte Eucharistie, elle répond à de multiples aspirations des âmes catholiques. Elle rassemble, dans ces congrès internationaux, des délégués venus de tous les points du monde, et leur offre une image vivante de l'universalité de l'Église; elle permet à chacun d'eux de profiter de l'expérience et de l'exemple des autres; de s'instruire des créations de la piété et de la charité dans les différentes nations; elle leur permet de s'entretenir avec ceux, toujours nombreux, qui ont lutté, autrefois ou récemment, pour les droits de la conscience opprimée, d'admirer de plus près les vertus et les qualités qui ont assuré la liberté des catholiques voisins ou éloignés, et de préparer et d'espérer pour d'autres pays la même victoire; elle confond en une seule, plus puissante et plus droite, les prières qui s'élevaient de mille foyers séparés dans l'espace; elle manifeste enfin, et elle consacre les liens qui unissent les uns aux autres des hommes qui

ont le même Auteur, qui ont la même foi, qui reconnaissent le même Sauveur à la fraction du Pain, et qui reçoivent, les uns près des autres, Celui que je suis heureux de nommer, avec vous, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'HEURE QUI SONNE[1]

Messieurs,

Vous avez achevé vos études classiques. Vous avez pris ou vous allez prendre vos licences ou vos doctorats. L'heure sonne donc ou va sonner de votre entrée dans la vie. C'est une heure grave pour tous les hommes, mais qui ne sonne pas de la même manière pour chaque génération. Les événements sont le carillon qui précède, qui accompagne, qui enguirlande de sa chanson les vingt-cinq coups de la grosse cloche. C'est eux qui brodent sur l'heure qui sonne, et lui donnent un sens qui n'est jamais le même.

Messieurs, j'ai écouté, et il m'a semblé que l'heure parlait ainsi :

Voici le temps pour les lâches, ou simplement pour les faibles d'abandonner la partie. Il se fait un grand tumulte autour du navire de l'Église. Depuis

1. Discours prononcé à Paris, à l'assemblée générale de la Conférence Olivaint, le 9 juin 1905.

longtemps, le métier de mousse ou de matelot, — même celui d'amiral, — sur ce navire-là n'était pas profitable. Il va devenir dangereux. C'est le moment de quitter le bord, avec les rats dont vous savez que l'espèce est prudente. Que ceux-là donc s'écartent, pour qui la paix se confond avec l'entêtement à ne point se battre, et qui ne veulent point se rappeler ou risquer d'apprendre qu'elle est, tout au contraire, un fruit de guerre, une conquête, une trêve qu'il faut acheter cher, et défendre tout le temps, et perdre quelquefois, et recommencer ensuite à conquérir. Qu'ils se hâtent! Qu'ils se décernent à eux-mêmes le brevet de sagesse, qu'ils partent en exprimant leurs regrets, et qu'ils laissent au péril ceux qui doivent y aller, non par plaisir, ni par bravade, non sans quelque serrement de cœur ou de nerfs, mais sans crainte aucune pour le vaisseau, ce qui est tout l'essentiel, puisqu'il porte dans ses flancs, dans ses voiles, dans sa mâture et dans la flamme qui est au bout, toute la beauté morale du monde.

Si vous voulez une comparaison plus terrestre, je vous dirai, pour expliquer ma pensée, que, ces jours derniers, à la campagne, je voyais un vieux paysan de mes amis qui rentrait des fagots dans sa grange. Comme nous sommes à la fin du printemps, il y avait, à l'extrémité des branches de bois, là où furent les feuilles, des cocons de chenilles, que le bonhomme enlevait, en cassant les brindilles. Je lui

dis : « Vous y mettrez du temps, car l'année est aux chenilles ». Il me regarda, de son air tranquille, et, cassant un autre brin de ramure : « Possible, me dit-il, mais j'aime le feu clair, et je ne veux pas de vermine dans mon bûcher ». Il avait raison. Et je crois que Dieu pense comme lui. Je vous dis cela, non pour insulter ceux qui déserteront les rangs des catholiques, — nous ne sommes pas chargés de les juger, et le monde s'en charge ; — non pas pour nous glorifier par avance de la fidélité que nous espérons garder, car nous savons qu'elle est l'œuvre, pour un peu seulement, de notre bonne volonté et pour beaucoup du secours de Dieu ; je vous le dis pour que votre jeunesse ne s'étonne pas des défections qui se produisent ou qui se produiront. Vous verrez s'éloigner des hommes que vous croyiez plus braves, que vous aimiez peut-être, des laïques, des prêtres même. N'en soyez pas troublés, il faut que cela soit. L'heure en est venue.

Que dit encore l'heure qui sonne? Elle dit : Voici, pour ceux auxquels répugne la lâcheté, le temps d'être fidèles. Vous êtes de ceux-là. Vous qui êtes des chrétiens, soyez fidèles, d'abord, au premier de vos amis, Jésus-Christ ; soyez-le à l'Église qu'il a fondée, et qui va vous demander des sacrifices nouveaux. Vous l'aviez vue organisée, selon sa hiérarchie, dans le cadre des divisions administratives de la France, possédant une rente sur l'État

qui était une compensation, protégée par un reste de respect; vous la verrez demain différemment groupée par le malheur et par la faim, appauvrie, injuriée et frappée. Vous la reconnaîtrez cependant, parce que ce n'est pas sa prospérité que vous aimez. Vous lui rendrez témoignage dans la vie publique et dans la vie privée, par votre parole et par vos écrits, et je crois entendre plusieurs d'entre vous qui ajoutent : « autrement même, s'il le fallait! » Mais ce n'est peut-être pas cet autrement qui est le plus difficile. Il y a dans ce qu'on appelle les grands sacrifices une brièveté de souffrance qui les rend peut-être plus aisés. Je me l'imagine du moins. L'épreuve qui vous sera demandée, et qui est rude, consiste à modifier les conditions de sa vie et à contrarier son humeur. Il y aura demain, messieurs, des chasseurs passionnés qui vendront leurs dix beaux briquets noir et feu, chiens de lièvre très aimés ; d'autres donneront leur démission d'un cercle mondain, pour subvenir aux frais du culte ; d'autres accepteront, rechercheront même, des fonctions de maire ou de conseiller général, dont les éloignent leurs goûts, leurs habitudes et quelquefois leur instinct; d'autres renonceront à des carrières qui leur enlèveraient la liberté de combattre les ennemis de la foi; d'autres vendront leur hôtel ou leur terre pour nourrir les prêtres et protéger le peuple chrétien en péril de mort. Il se fera beaucoup de choses

encore, dont la plupart ne peuvent être prévues, car l'amour de Dieu, plus que l'autre encore, est capable d'invention, de patience et d'audaces qui n'ont pas de précédents. Vous serez de ces généreux, j'en suis sûr. Mais pour en être tout à fait, laissez-moi ajouter qu'il y a une condition. Ceux-là n'ont pas d'action profonde sur les hommes, dans le sens du salut, qui ne confessent la vérité que des lèvres. Leur talent éblouit ou amuse, et ne persuade pas. Ils ne produisent que des demi-convictions; leur illogisme apparaît et ruine leurs paroles, même éloquentes, même justes, même sincères et nullement hypocrites. Et quelqu'un devant moi, il n'y a pas longtemps, exprimait cette pensée en termes lapidaires. Il disait : « Je déteste les cléricaux qui font la noce ». C'est un mot à graver sur les palmarès des maisons d'éducation, années de rhétorique et de philosophie. Soyez bien assurés que ceux qui retireront la France de l'abîme où elle glisse seront des hommes sans reproche, fidèles de cœur, autant que fidèles d'esprit. A ce moment où l'on détruit le Concordat, je ne puis pas ne pas penser à ceux qui le firent. Je les ai bien connus, puisque j'ai connu leurs descendants. C'étaient des paysans et des paysannes de la Vendée, des tisserands, des marchands de toile, des domestiques de ferme. Ils se battaient ou ils se laissaient tuer pour leur foi. Et on a pu, comme dans toute œuvre collective

humaine, relever des défaillances ou des actes de désordre dans l'épopée vendéenne; mais le gros de la troupe, au début surtout, la masse anonyme, ce qui donnait au soulèvement sa puissance et son âme, c'étaient des gens qui portaient le Sacré Cœur sur la poitrine, et qui récitaient le chapelet dans les chemins creux. La victoire fut l'œuvre de ceux-là. Et la prochaine victoire, dont je ne doute point, sera l'œuvre de ceux qui, moralement, ressembleront à ces pauvres paysans de l'armée catholique.

Que dit encore l'heure qui sonne? Elle dit, messieurs, que vous devez être des hommes de grand labeur, afin d'être au premier rang, ou, si l'injustice vous en écarte, qu'on dise de vous : « Il mériterait d'y être ». Autour de vous les travailleurs abondent, parmi vos amis et parmi vos adversaires de demain. C'est là le secret je ne dirai pas de toute réussite, — il y en a d'autres malheureusement, — mais de toute valeur, de tout mérite éminent. Et vous vous défierez de la facilité, comme du chemin qui mène droit à la nullité, en passant par l'insipidité. Vous connaissez le proverbe populaire : « Le talent court les rues ». C'est une erreur, il s'y promène, et là est sa faiblesse, la cause de l'innombrable médiocrité. Entrez aux Salons, à tous les Salons de printemps, d'automne ou d'hiver; lisez les livres des poètes, des prosateurs, et de ceux qui, à force de liberté dans la poésie, ne sont plus ni l'un ni l'autre;

presque toujours, vous éprouverez ce double sentiment : « Que c'est joli !... Cependant il y manque quelque chose ». Le quelque chose c'est le patient, l'effrayant travail qui change en œuvre d'art une esquisse bien venue. Vous, messieurs, vous croirez au travail difficile et sûr. Vous fonderez sur lui votre avenir, qui n'est pas seulement à vous, mais aux causes que vous servez. Si vous n'avez pas d'ambition, la vérité en a, et vous êtes de son bord. Faites-vous un nom pour elle, des amis pour elle, une gloire pour elle. Et si vous avez des ancêtres, tant mieux, c'est quelque chose, mais quand ils sont tout, c'est trop peu. Ils n'ont pas voulu vous dispenser de l'honneur, assurément non ; ils vous ont, au contraire, montré où cela se rencontre, et qu'on en gagne pour d'autres en en gagnant pour soi.

L'heure qui sonne dit encore bien des choses, que vous entendez sans que je les développe. C'est à vous d'y songer. Moi, je dois vous quitter, après avoir salué votre jeunesse que je croise au passage. Je la salue avec affection, et avec émotion, comme une ébauche bien conduite, pleine d'âme, et d'où peut sortir un chef-d'œuvre. Je ne vous envie pas vos rêves, puisque je les ai eus tous, mais je vous dis de les garder comme un trésor, et je vous prédis que l'un d'eux, tout au moins, survivra aux années, le plus noble : celui de vous dévouer pour la liberté

de l'Église. Je vous permets de lire Jérémie, à condition de ne pas imiter ses lamentations, et enfin, au soir des journées rudes, quand vous aurez bien travaillé, pour votre pain quotidien et pour la défense de vos idées, je vous engage à répéter déjà *l'Alleluia*, que vous chanterez un jour à pleine voix.

A DES OUVRIERS CATHOLIQUES[1]

Messieurs,

Votre aumônier, avec son inlassable et humble dévouement, a eu raison des raisons très fortes que j'avais pour ne pas venir ici. Je ne le connaissais pas, et, la première fois que je le vis, je fus frappé, et ému aussi, de l'entendre répondre à mes excuses, excuses de travail, d'absence de Paris, de promesses déjà faites et que je ne parvenais pas à remplir, par cette seule parole : « C'est que je les aime bien, nos ouvriers! » Il revint à la charge à deux autres reprises, et, comme il allait se retirer, il me dit :

— Vous avez d'excellents motifs pour refuser; seulement il y a de mes amis, là-bas, qui vont répéter : *Les ouvriers catholiques n'ont pas de chance!*

— Non, lui dis-je aussitôt, je ne veux pas que ce

1. Toast prononcé au banquet des noces d'or du cercle catholique d'ouvriers de Montparnasse, le 12 juin 1905.

mot-là soit répété! Il est faux! J'accepte. J'irai leur dire, au moins, comme vous, que je les aime bien!

Et cela est vrai, messieurs. Je ne vous connais pas, et je puis dire cependant que je vous aime bien; que j'ai plaisir à me trouver parmi vous, tout simplement parce que je suis un chrétien, et que la fraternité, chez nous, n'est ni une formule creuse, ni une habileté politique, mais une réalité prouvée par deux mille ans d'histoire, un devoir impérieux, et, j'ajoute, un devoir tout plein de joie.

Plus heureux que beaucoup d'ouvriers trompés sur la religion, retrompés en histoire, et bien peu clairvoyants dès lors sur le compte des hommes, vous savez, messieurs, que les catholiques sont les amis véritables du monde ouvrier, ceux qui le servent sans le flatter et ne le flattent pas pour l'asservir, ceux qui veulent la paix, l'amitié et le respect entre les créatures du même Dieu, rachetées par le même sang et destinées au même ciel; ceux qui ne mentent pas; ceux qui ont délivré le monde du despotisme païen, qui ont pris l'esclave méprisé, et ont fait de lui, peu à peu, l'homme des communes affranchies, le maître artisan, le chef de corporation, l'échevin, mêlé aux affaires publiques et admis aux honneurs dans sa ville, en attendant la noblesse et les charges de l'État. Vous savez aussi d'où viennent la plupart des réformes ouvrières, proposées à la discussion de notre temps, et vous savez où elles aboutissent.

D'où elles viennent? Dans ce Cercle de Montparnasse, personne n'ignore que ces lois sur les syndicats, sur les retraites ouvrières, sur les assurances contre les accidents et contre le chômage; ces lois pour le repos dominical, ces idées de l'école ménagère, de la protection de la femme ouvrière, de l'assainissement des ateliers et des logements, ces prescriptions en faveur de l'apprenti, tout cela et beaucoup d'autres choses encore, c'est le programme des catholiques, programme exposé, développé, défendu, au lendemain de la guerre de 1870, par des hommes qui s'appellent M. Maignen, le comte de Mun, le marquis de la Tour du Pin. Noms glorieux, qui auront bientôt dépassé l'altitude où atteint la poussière du combat, et que tout le monde saluera avec reconnaissance.

D'où elles viennent, ces réformes? En remontant plus loin, et vous le savez encore, elles sont une revanche de tous les droits sacrifiés par l'individualisme révolutionnaire. Après cent années de malaise et de révolutions, vous voyez se relever une organisation du travail, sur beaucoup de points analogue à l'ancienne et née des mêmes besoins.

Rien de tout cela n'est socialiste dans son principe. Tout cela est conforme à la justice, conforme à la charité, chrétien par conséquent. Toutes les fois que ces deux mots sont prononcés, ou sous-entendus, nous sommes chez nous. L'apport des hommes de

désordre, — et je n'entends pas par là tous ceux qui ont voté ces lois, car beaucoup, qui se croient tout païens, ont conservé au cœur une pitié qui ne fut jamais païenne, — l'apport des hommes de désordre, c'est la haine des classes, qui leur sert d'instrument de règne, et c'est autre chose d'également détestable, et que je vous signale, comme un péril de demain. Je veux parler de la défiance de ces prétendus amis de l'ouvrier contre la propriété collective ouvrière. Relisez le texte de ces lois dont je parle, et de quelques autres. Voyez comme elle est limitée, mesurée, précaire, surveillée, ligottée, la propriété de vos sociétés de secours mutuels, la propriété des syndicats, la propriété des associations! Sous prétexte de la protéger, on l'empêche de se développer, on la tient en servitude. Et lisez aussi les comptes rendus des dernières séances de la Chambre. Vous y verrez ce qui vous menace. A propos de la séparation de l'Église et de l'État, ce n'est pas un, c'est dix députés de la gauche, qui ont affirmé cette doctrine fausse et oppressive que la propriété, aux mains de toute personne morale, était une concession de l'État. Ils ont dit cela pour dépouiller l'Église. Ils le répéteront demain contre les communes, dont les biens les tenteront, contre les compagnies anonymes, contre les sociétés de secours mutuels, contre les syndicats, dont la propriété acquise, malgré les entraves, déplaît à ces ennemis de toute indépen-

dance. Théorie dangereuse, vous le voyez, et théorie fausse, que nous repoussons de toutes nos forces, nous qui admettons que tous les groupements naturels sont naturellement propriétaires, et que la liberté d'association n'existe que dans la limite même où la collectivité est libre d'acquérir et maîtresse de son patrimoine.

Voilà les origines. Et maintenant, où allons-nous? Sans être prophète, ni grand, ni petit, on peut le prévoir. Je suis sûr que vous pensez comme moi. Vous avez déjà jugé que cette nouvelle organisation du monde du travail se bâtit avec des matériaux de démolition et avec des matériaux neufs; qu'elle s'élève dans la confusion, les querelles, le bruit, et dans de fâcheuses conditions d'atmosphère; qu'il n'y a pas que de bons architectes sur les échafaudages, et que plusieurs des parties de l'œuvre sont destinées à tomber. Mais il n'est pas douteux que c'est un abri qui se construit. Il n'est pas douteux que ces groupements ouvriers prendront conscience de leurs responsabilités et de leurs intérêts véritables; que, quand ils se sentiront bien chez eux, ils désireront y rester en paix, et mettront poliment dehors les gens de la noce, les troubadours contemporains, dont c'est l'unique métier de chanter la carmagnole, et qu'ils deviendront des forces conservatrices, dans une société rajeunie, où ils auront retrouvé leur place.

Ce jour-là, messieurs, ils seront bien étonnés de nous voir aussi contents qu'eux. Mais leur étonnement se changera bientôt en sympathie, quand nous leur dirons : « Vous avez une maison, vous avez moins de misère, un repos mieux assuré, une famille moins séparée, et nous l'avons toujours souhaité pour vous; mais vous n'avez plus d'âme, et il faut vous en refaire une. Car vous êtes des hommes; vous n'êtes pas seulement des actionnaires d'une société de production et de consommation; ceux qui ne vous ont jamais parlé que de vos salaires, de vos assurances, de vos grèves, vous ont fait une suprême injure; vous souffrez, vous mourez, vous voyez souffrir et mourir, et vous êtes sans espérance. Venez donc avec nous, parce que l'espérance est où nous sommes! »

Il y a, sur ce sujet, une bien belle lettre du président Roosevelt. Elle a été adressée, en décembre 1904, à Frédéric Mistral. Le président de la grande république américaine, de la « République étoilée », remercie le grand poète de l'envoi d'un exemplaire de Mireille, et il ajoute :

« Vous enseignez une leçon que nul plus que nous n'a besoin d'apprendre, nous, nation ardente, inquiète, ayant soif de richesse, une leçon qui, après l'acquisition d'un bien-être matériel relativement considérable, nous apprend que les choses qui comptent réellement dans la vie sont les choses de l'esprit.

» Les industries et les chemins de fer ont leur valeur jusqu'à un certain point; mais le courage et la puissance d'endurance, l'amour de nos épouses et de nos enfants, l'amour du foyer et de la patrie, l'amour des fiancés l'un pour l'autre, l'amour et l'imitation de l'héroïsme et des efforts sublimes, les simples vertus de tous les jours et les vertus héroïques, toutes ces vertus-là sont les plus hautes, et si elles font défaut, aucune richesse accumulée, aucun « industrialisme » imposant et retentissant, aucune fiévreuse activité, sous quelque forme que ce soit, ne sera profitable ni à l'individu, ni à la nation.

» Je ne méconnais pas la valeur de ces choses du corps de la nation; seulement je désire qu'elles ne nous portent pas à oublier qu'à côté de son corps, il y a aussi son âme. »

Messieurs, il y a un mot qui résume cette admirable lettre, et il m'a été dit par un pauvre homme, un ancien soldat, devenu rempailleur de chaises sur la fin de ses jours. Il n'y a pas longtemps, je causais avec lui. Il me parlait d'une des injustices commises par cette Chambre que nous possédons. Et comme vous ne pourriez pas deviner, en mille, celle à laquelle je fais allusion, je précise. Il me rappelait le vote par lequel la Chambre a approuvé, en février 1903, que, dans la distribution des secours aux vieux militaires, les catholiques fussent laissés

de côté. Il était très ému. Il était intéressé dans la question. Au lieu de se plaindre, il se tourna du côté d'une petite croix enfumée, pendue au-dessus de la cheminée, et dit :

« Jésus-Christ, le monde vous reviendra pourtant, comme à son seul ami. »

Messieurs, c'est toute ma pensée. C'est aussi la vôtre. Et je bois à l'avenir où elle se réalisera !

LA SUITE DES « OBERLÉ »[1]

Mes chères enfants,

La terre où plusieurs d'entre vous sont nées, où sont nés tous vos parents, et qui est donc la vôtre, n'a point cessé d'être une terre de contradiction. Chaque motte de guéret, chaque maison, chaque herbe y est aimée d'une autre façon que les mottes, les maisons et les herbes d'ailleurs ; avec une tendresse douloureuse pour ceux qui se souviennent ; âprement et jalousement par les maîtres nouveaux. Il n'en paraît rien au dehors. Vos villages font le même travail que leurs voisins des plaines incontestées ; ils fauchent, ils moissonnent, ils recommencent les semailles, ils poursuivent la vie éternelle des campagnes, et, sur leurs toits les mêmes cigognes qu'autrefois, ou leurs filles, arrivent encore le 23 février pour quitter le nid le jour de l'Assomption. Mais ce n'est là qu'une apparence.

1. Discours prononcé à l'orphelinat des Alsaciens-Lorrains, au Vésinet, le 25 juin 1905.

Dès que ces noms de villages, qui devraient être obscurs et qui le furent longtemps, sont jetés à travers le monde, à d'infinies distances, les âmes s'émeuvent. Quelque chose de puissant a été touché en elles : l'idée d'un droit blessé. Et elles se troublent toutes, et s'arment, et s'assemblent en groupes opposés. Les soldats, les politiques et les politiciens, les romanciers, les poètes, et après eux tous ceux qui dépendent de la pensée des autres, élèvent la voix et crient : « Voici ce qui est juste et voici ce qui est bien ! » Les uns songent à la guerre ; d'autres voudraient, à prix d'argent ou de colonies, racheter ce morceau séparé de la France ; d'autres demandent la neutralisation des provinces d'Alsace et de Lorraine ; d'autres ne demandent qu'un prince et un parlement pour la terre d'Empire ; d'autres, qui ne savent plus le sens des mots, se déclarent résignés et proposent ce qu'ils appellent l'oubli ; d'autres, patriotes avisés, et qui n'ignorent point ce que le temps apporte de changement dans les deuils les plus rudes, célèbrent le courage des générations nouvelles, de ces fils de Français, nés en terre séparée, fidèles au sol natal et fidèles au souvenir, qui se défendent en demeurant et font germer la France dans les sillons conquis. Hier encore un écrivain de chez nous, avec sa belle intrépidité coutumière et des mots admirables, a donné ce conseil d'énergie silencieuse.

Je ne contredis pas l'idée qu'il a exprimée. Il y entre trop de courage, en effet, et trop d'abnégation, trop de raison aussi pour qu'on puisse la combattre ou même ne pas l'approuver. Je crois seulement qu'il faut élargir ici l'expression de devoir et ne point la réserver pour ceux qui restent, mais l'étendre à ceux qui firent autrement et quittèrent leur foyer pour rentrer dans la patrie diminuée. Ceux-ci obéissaient à l'une des inspirations multiples du même amour. Ils ont souffert une épreuve différente mais également redoutable. Ils ont été des centaines de mille, surgissant du peuple gardien de frontière et fournissant tout à coup, comme des gentilshommes, leur preuve de haute noblesse. Vos parents firent ainsi, mes enfants. Et je lisais hier, dans le compte-rendu de l'assemblée générale de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, que, l'année dernière, après tant d'années et tant d'événements, « plus de trois mille émigrants ont eu recours à la Société au moment où ils venaient de passer la frontière française, dans l'intention, pour la plupart, de prendre du service en France ». En agissant ainsi, je ne sais pas s'ils firent le mieux, mais je suis sûr qu'ils firent bien, et que, d'ailleurs, presque tous, ils n'auraient pas pu faire autrement.

Je n'ai pas dit autre chose, dans un livre qui m'a fait beaucoup d'amis dans votre Alsace et dans

votre Lorraine. Et comme il est de votre âge d'aimer les histoires, je veux vous raconter en peu de mots la suite de l'histoire de Jean Oberlé, qui fut un de ceux dont je viens de parler. Je vous la raconte et ne l'écrirai jamais, parce que c'est assez d'avoir mis une fois son cœur dans cette peine qu'il faut souffrir avec ses héros.

La première partie, celle que vous avez pu lire, peut se résumer en deux phrases. Il y avait un jour un jeune homme de sang français, né au pied de la montagne de Sainte-Odile et que son père avait fait élever à l'allemande et parmi les Allemands; mais le goût de la France germa tout seul dans l'âme de Jean Oberlé, et devint si fort que le jeune homme s'échappa de la caserne Nicolas, où il venait d'entrer, et traversa la frontière, pour prendre du service dans le pays qu'il aimait sans l'avoir jamais vu. Il laissait, dans son village d'Alsheim, une jeune fille qui se nommait Odile Bastian, et la moitié de son chagrin, peut-être même un peu plus, était de l'avoir quittée.

Et maintenant, voici la fin de l'histoire.

Quand il eut vécu quelque temps en France, Jean Oberlé fut désenchanté, et un doute, le plus cruel de tous, s'établit dans son esprit. Il crut découvrir, il pensa que la réalité différait trop de son rêve, et que le dur sacrifice qu'il avait fait, il l.avait fait en vain. Après dix-huit mois, dont une

année passée au régiment et six mois au milieu des ouvriers, dans l'industrie où il avait repris sa carrière, malheureux, presque désespéré, il voulut revoir Odile. Il partit donc, et, sachant qu'il risquait sa liberté dans ce voyage, il traversa les forêts des Vosges à pied, pendant la nuit, et arriva, avant même que le matin fût clair, devant la vieille maison au toit de tuiles débordant. Alors, s'étant baissé, il ramassa un caillou, et le jeta contre le volet d'une fenêtre. Et voyez cette merveille : à peine la pierre eut-elle touché le bois, qu'une tête jeune et blonde apparut, et pâlit, et fit un signe, mais Odile Bastian ne parla pas, et ni la surprise, ni la joie ne purent prendre en défaut sa tendresse qui veillait. Un moment après, elle ouvrait la porte de la maison, et, faisant entrer Jean Oberlé dans la grande salle d'en bas, elle demandait, déjà reprise par la crainte :

— Quelle imprudence vous avez faite! Qu'y a-t-il donc?

— Il y a, répondit Jean Oberlé, que j'ai tout sacrifié à une France qui n'est pas celle que je croyais. Voilà des mois que je vis au milieu des Français : ils sont bien divisés; plusieurs ont oublié notre petite patrie d'Alsace; plusieurs même parlent mal de la grande et la renient tout haut; plusieurs ont un amour de la paix qui ressemble à autre chose, et beaucoup ne me portent pas plus d'intérêt

que si j'étais né à Cette ou à Cherbourg. En vérité, Odile, l'Alsace n'est pas aimée autant qu'elle aime. Je ferai ce que vous me conseillerez. Que pensez-vous?

La jeune fille répondit aussitôt :

— Je pense donc que la France a besoin de vous. Retournez-y!

Elle ajouta :

— Peut-être ne la connaissez-vous pas bien.

Jean Oberlé repartit. Et, à peine avait-il quitté la maison du vieux Bastian, que la police se présenta pour arrêter le déserteur. Deux années nouvelles passèrent. Jean Oberlé travailla, voyagea, et étudia la France. Il avait mûri. Il commençait de comprendre qu'à côté de ceux qui font tant de bruit, il y a tous ceux qui se taisent et qui soutiennent le pays de leur effort quotidien, il y a la réserve de la vie obscure, laborieuse, croyante, familiale et dévouée. L'espérance renaissait en lui. Après ces deux années, il voulut encore revoir Odile, mais, cette fois, pour la ramener en France avec lui. Et il reprit le chemin d'Alsheim. Plusieurs lettres l'avaient précédé en terre allemande. Dans l'une d'elles, il disait à son ancien camarade d'Université, Wilhelm von Farnow, capitaine dans la garde impériale : « Je retourne en Alsace pour demander la main d'Odile Bastian. Comme il est probable que je serai reconnu, je vous confie ce

projet que rien ne changera : le 20 juin, trois Alsaciens, dont je serai l'un, passeront la frontière à l'endroit que vous connaissez et où, vous vous en souvenez, j'ai failli mourir. Ce soir-là, selon que vous m'aurez dénoncé ou protégé, je coucherai dans les prisons d'Allemagne, ou bien, fiancé d'Odile Bastian, je regagnerai librement la France, ma patrie. »

Quand il fut en présence du vieux Bastian et d'Odile, dans la grande salle, — car la mère ne vivait plus, — il dit à la jeune fille :

— Vous avez eu raison contre moi. Si elle n'était pas ce que j'avais rêvé, et ce que vous n'avez cessé de croire, la France n'aurait pas résisté à tant de maux. Je la connais maintenant, je suis sans illusion, et je l'aime mieux qu'autrefois : elle n'était pas indigne de ce que j'ai fait.

— Je vous suivrai donc ! répondit l'Alsacienne.

Le même soir, dans les sapinières qui dévalent vers les prés, au delà des Minières, trois personnes marchaient plus vite que des promeneurs ordinaires, et plus silencieusement. Elles se séparèrent à quelque distance de la ligne frontière, et les deux hommes prirent les devants, afin que, s'il y avait un danger, ils y fussent seuls exposés. Mais les bois paraissaient déserts. Quand M. Bastian et Jean Oberlé furent en terre française, ils se retournèrent vers la jeune fille qui était demeurée en Alsace, et qui, anxieuse encore, les regardait.

— Venez! dit Jean Oberlé.

Et elle vint, dans le sentier en pente, ayant au front, tantôt un rayon du jour qui déclinait vers l'occident, tantôt le reflet de la forêt immense et muette autour d'elle. Deux ou trois fois, elle s'arrêta pour voir encore ce qu'elle quittait à jamais. Elle pleurait de joie et de regret. Et, au moment où elle allait entrer dans la terre inconnue, où la vie l'appelait, Jean Oberlé et son compagnon crurent voir au loin, sur la colline, la silhouette fine et fière d'un homme, d'un soldat qui la saluait avec l'épée. Peut-être était-ce une illusion. Mais Jean Oberlé se découvrit et dit :

— C'est l'honneur qui salue.

Enfants qui m'écoutez, je vous salue à mon tour, comme autant de petites Odiles, vous dont les parents suivirent la même route et vinrent jusqu'à nous. Je ne les ai pas connus, mais l'acte qu'ils firent ce jour-là est de ceux qui, éternellement, éveilleront le respect et l'émotion des hommes. Il vous sera rappelé tout le long de votre vie. Orphelines d'Alsace ou de Lorraine, liées entre vous comme les ailes du même nœud de ruban noir, partout où vous irez, quelque chose d'infiniment touchant vous suivra : le nom d'une patrie effacée sur les cartes et vivante dans les âmes.

LES BRAVES GENS[1]

A l'époque troublée où nous sommes, est-il un sujet plus naturel de conversation, ou de discours, que l'inquiétude même qui nous étreint? Car chacun de nous souffre d'une souffrance très noble, à cause du péril où est la France. Nous parlons de la France presque autant que de nous-mêmes, ce qui n'est point conforme aux habitudes de notre esprit. Sa pensée nous suit dans le travail qu'elle interrompt, dans le repos qu'elle diminue, dans les réunions mondaines ou familiales dont elle gêne ou dissipe le plaisir. Nous ne pouvons nous en abstraire entièrement, quand même nous le voudrions. Nous sommes comme les enfants d'une malade qui, se rencontrant les uns les autres, se demandent : « Comment va-t-elle? Espérez-vous? Que disent les médecins? »

Je ne suis pas l'un de ces médecins qui se disputent à qui signera l'ordonnance quotidienne, poli-

1. Conférence faite à Besançon le 10 décembre 1905.

ticiens, économistes, docteurs en sociologie, qui déclarent que tout serait rapidement sauvé, moyennant quelques lois de plus, ou moyennant un changement de ministère ou un changement de constitution. Je ne crois à aucun remède d'un effet rapide, parce que c'est l'âme qui est atteinte, et parce que c'est elle qui fait souffrir tout le corps. C'est d'elle que je viens vous parler. Je n'aurais pour m'occuper du reste ni goût, ni compétence. Je n'ai ni passé, ni avenir politique : je ne suis qu'un Français qui vient, pour une fois, parmi d'autres Français, inquiets comme lui, afin de leur parler de l'âme souffrante de la France, et de dire tout haut quelques-unes des choses qu'il a souvent songées tout bas.

Le sujet, même dégagé des incidents de la politique quotidienne, est encore trop vaste pour qu'on puisse l'étudier ou même l'esquisser dans une conférence. La psychologie nationale n'est pas simple. Les dernières années l'ont compliquée à plaisir. Je ne toucherai qu'un point de cette vaste question des éléments de vie et des éléments de mort qui luttent dans le pays. Je laisserai de côté les hommes qui font beaucoup de bruit et beaucoup de mal, pour ne parler que de ceux qui font un peu de bien et qui ne font pas de bruit du tout. Et, ce qui vous étonnera sans doute, je ne m'occuperai pas des braves gens pour les accabler de reproches. Assez d'autres écri-

vains, dans les livres et dans les journaux, se chargent de remplir ce rôle de sévérité fraternelle. L'emploi de grondeur public ne sera jamais vacant. Il est si aisé : on n'a point à se préoccuper des remèdes, ni à discerner les responsabilités, ni à s'accuser soi-même; on n'a qu'à regarder le train du monde et à crier invariablement aux défenseurs du droit : « C'est bien fait! Vous n'avez que ce que vous méritez! Vous n'avez pas su vous révolter, et l'on vous traite en esclaves! Ah! si vous nous aviez écoutés, il y a vingt ans, il y a dix ans, il y a six mois : c'est nous qui vous aurions tirés d'affaire! C'est nous qui avions la sagesse infuse! Mais à présent, il est trop tard. Vous êtes perdus et avec vous la France de la tradition chrétienne est perdue! Elle périt sous nos yeux, par votre lâcheté; ce qui n'empêche pas, ajoutent-ils, madame X, madame Y, madame Z, de mener la vie la plus joyeuse du monde, et même de se trouver mêlées, paraît-il, à une aventure qui fait beaucoup de bruit et que nous allons raconter,... etc., etc. »

Ceux qui répètent ce discours, dans la rue, dans les salons ou dans les journaux, ont deux fois tort, parce qu'ils ne peuvent que décourager ainsi les braves gens dont ils veulent se montrer les amis, et parce qu'ils commettent, en même temps, une injustice véritable.

Je relève tout de suite leur allusion à la vie non

pas mondaine précisément, mais cruellement insolente, que continuent de vivre, en effet, à l'heure où nous souffrons, un certain nombres d'hommes et de femmes, toujours les mêmes et toujours les seuls qui occupent la chronique. Ils ne sont pas nombreux, bien qu'on les voie partout; ils ne sont pas le pays de France; il ne se rattachent, d'aucune façon, à aucun parti, car le plaisir n'en est pas un. Et ce n'est pas, d'ailleurs, d'après une pincée d'incurables qu'on peut juger de la santé d'un peuple.

Laissons-les donc, et parlons des braves gens. Ceux-ci ne méritent pas tous les reproches dont on les charge, et c'est déjà trop qu'ils en méritent quelques-uns. Oui, assurément, ils n'ont pas tous été braves jusqu'à présent; ils ont accepté, en fait tout au moins, des situations légales qu'il ne fallait pas accepter du tout. Ils ont eu l'attitude gémissante, et il en fallait avoir une autre, qui peut se définir d'un mot précis. Il y a quelques semaines, je recevais, à la campagne, la visite d'un jeune professeur d'Oxford. Très vite comme il arrive entre étrangers qui se tâtent et se jugent l'un l'autre en abordant les problèmes les plus généraux, nous en vinmes à causer de la situation religieuse en France. Il me dit l'aversion qu'il éprouvait, lui Anglais, pour les violences exercées contre nos religieux et nos religieuses. Puis, avec un geste de lutteur qui se met en garde :

— Une chose m'afflige encore plus que la violence des méchants, me dit-il, et je vais vous la dire. Je passe mes vacances en France, à X... ; j'en arrive. Il y avait là un couvent de religieuses; elles ont été chassées; j'ai demandé aux gens du pays ce qu'ils pensaient de ce renvoi brutal...

— Eh bien?

— Eh bien! monsieur, ils m'ont répondu par des lamentations : « C'étaient de saintes filles, elles faisaient le bien, nous les aimions, je vous assure; nous les regrettons; c'est déplorable. » Ils pleurnichaient, ils ne s'indignaient pas; ils regrettaient un bienfait, ils ne s'emportaient pas; ils n'avaient pas ce que j'aurais voulu voir en eux : le sentiment indigné de l'injustice!

Cet Anglais avait peut-être raison. Pleurer ce n'est pas dire oui, mais s'indigner, c'est dire non, c'est refuser de se plier à l'injustice, c'est opposer à une mesure inique non pas la plainte qui se détourne et qui se cache, mais la conscience qui se montre. Nous avons laissé passer beaucoup d'occasions de le faire. Est-ce un signe de fléchissement passager dans les caractères? Il est possible. Mais ces fléchissements ont une cause ou des causes. Et cela nous conduirait à nous demander si l'insuffisante résistance des catholiques, leur défaut de cohésion, leurs illusions, leur découragement quelquefois ne sont pas venus moins encore d'un fléchissement de

caractère chez les soldats que d'une absence de direction de la part des chefs; et nous pourrions peut-être affirmer que, toute détestable qu'elle soit, la loi de séparation offre du moins un espoir aux catholiques : celui de retrouver bientôt un épiscopat unanime, moins préoccupé d'éviter les affaires que d'édifier les consciences, et tel que peuvent le faire présager certaines belles fermetés et la noblesse d'attitude de plus d'un évêque d'aujourd'hui.

Mais j'ai dit que je ne ferais point le procès du passé. Il suffit d'avoir indiqué, comme je viens de le faire, qu'il y a eu des faiblesses, dont il n'est que trop aisé de compléter la liste et d'approfondir les raisons. La contre-partie est heureusement plus facile encore, bien que ce soit un thème qu'on néglige de développer. Ces journaux, ces amis bien intentionnés, qui malmènent quotidiennement les catholiques, ont l'air d'oublier que l'espérance est une vertu, et que, ne fut-elle pas une vertu, elle est une énergie nécessaire dans la lutte. Ils se rendent aussi coupables d'un véritable déni de justice. Car les catholiques ont donné, depuis un siècle, un exemple de générosité qu'aucun peuple n'a donné aussi éclatant; ils ont inventé, soutenu, propagé plus d'œuvres charitables qu'aucun pays florissant et qu'aucune majorité gouvernante; ils ont été le jardin d'essai de toutes les belles idées fraternelles. Si vous considérez les cinquante dernières années,

ils ont fourni le plus nombreux contingent de défenseurs, lorsque le pape Pie IX a soutenu la lutte contre les envahisseurs du domaine temporel; ils ont donné, pour la propagation de l'Évangile, les deux tiers des missionnaires, hommes et femmes, envoyés par le monde chrétien vers les nations païennes; ils ont donné plus de la moitié des sommes recueillies dans l'univers entier, pour la propagation de la foi; ils ont peuplé les cloîtres d'une multitude si grande, qu'il faut remonter à des âges lointains pour retrouver cette grande moisson liliale de la sainteté en France; ils ont relevé d'innombrables églises, repris la route des pèlerinages, reconstitué ces grandes foules suppliantes qu'émeuvent le sentiment et le cantique du même idéal. Depuis vingt-cinq ans, on les a vus créer, sur toute la surface du territoire, des milliers d'écoles libres, parer presque tous les coups qui leur étaient portés, dans ce duel terrible dont l'enjeu est l'âme de la jeunesse, faire de durs sacrifices d'argent, de temps, de patience, pour réparer les ruines causées par la laïcisation de l'enseignement. Si l'on regardait moins obstinément le monde qui s'amuse pour observer le monde qui prie et qui rebâtit, si l'on pouvait établir le budget de la charitée privée et spécialement le chapitre relatif à l'école chrétienne, on serait obligé de reconnaître que la France catholique a montré une générosité magnifique et persévérante. En même temps,

j'oserai dire qu'elle a donné un exemple méritoire d'obéissance et d'abnégation. Tous les catholiques ne sont pas de ces timides dont on exagère le nombre et la réputation. A côté de ceux dont je regrette moi-même qu'ils acceptent si aisément ou repoussent si mollement l'injustice, il y a partout, dans chaque ville, dans chaque bourg de France, des convaincus, des ardents, des énergiques. Ceux-là, s'ils avaient écouté leur douleur, leur colère, le conseil de leur nature d'hommes, ils se seraient révoltés, ils auraient opposé violence à violence : on aurait vu des conflits sanglants, des vengeances et peut-être une guerre civile. Il ne faut pas s'imaginer qu'il manque d'hommes aujourd'hui, qui seraient capables de sacrifier leur vie pour leurs croyances. Mais on leur a dit, ou bien ils ont jugé eux-mêmes qu'ils n'étaient pas dans un de ces cas très rares où la révolte armée est légitime, mais seulement dans un de ces cas nombreux, et si rudes, où toute la force de l'homme doit être employée contre soi-même, afin de souffrir l'injustice comme une épreuve et de la combattre seulement dans l'humiliation, dans l'apparente faiblesse de la prière, par l'affirmation inlassable du droit méconnu et par la noblesse de la vie. Et c'est à cause de cela, à cause de cette victoire des meilleurs Français sur eux-mêmes, qu'on a pu voir quinze mille écoles fermées, des couvents, par centaines, assiégés et violés, des milliers de religieux

et de religieuses chassés de leur domicile et dispersés, sans qu'il y ait eu un coup de fusil tiré. Toute la violence a été d'un seul côté. Quel est le parti qui aurait donné un pareil exemple du respect dû à l'autorité? On s'est moqué de cette passivité. Elle est très belle pour l'élite des chrétiens. Elle prouve quelle qualité de citoyens fait la doctrine chrétienne. Les syndicats rouges, les socialistes, les pacifistes eux-mêmes n'auraient pas souffert la centième partie de pareilles injustices sans recourir aux armes. Les catholiques ont maintenu la paix à l'intérieur. Et c'est une gloire qu'on puisse dire d'eux : ils seraient plus respectés en ce moment, s'ils étaient moins respectables. Toute l'histoire de l'Église est pleine de victoires achetées à ce prix, obtenues contre toute espérance, au milieu des sarcasmes de l'impiété qui attaque et du murmure approbateur de la lâcheté amusée on méprisante. Quand le *non possumus* sera prononcé, personne ne pourra prétendre qu'il l'a été trop tôt.

Voilà quelques-unes des réflexions qu'inspire la conduite des braves gens dans le récent passé : ils ne sont pas exempts de reproches, ils ne méritent pas non plus tous ceux qu'on leur adresse, et par leur générosité tout au moins et leur respect de la paix publique, ils ont donné l'exemple qu'on doit attendre de leur foi. L'avenir, un avenir si prochain qu'il s'appelle de son vrai nom demain, les

mettra en face d'obligations sinon nouvelles, du moins plus étroites et plus pressantes, et, s'ils savent y conformer leur conduite, je ne doute pas qu'ils ne méritent de sortir victorieux de l'épreuve. Les conditions de la lutte et de la victoire finale me paraissent être au nombre de trois.

C'est d'abord l'union, qui n'a pas été parfaite, jusqu'ici, entre braves gens, entre tous ceux qui souffrent ou qui doivent souffrir de la persécution religieuse. On peut prétendre, pour les excuser, que la première condition pour que des hommes agissent en commun, c'est qu'ils aient reçu une direction commune, et cela est vrai, mais il convient d'ajouter que cette direction n'est point nécessairement un ordre qu'on doit attendre de l'extérieur, et qu'elle se trouverait souvent en nous-mêmes, si nous savions mieux entendre et mieux suivre l'ordre d'une conscience bien formée et bien ferme. On peut aussi faire valoir la nécessité qui rapproche les hommes, qu'ils le veuillent ou non. On peut dire que la souffrance est une grande école de bonté, et que tous les braves gens, passant par cette épreuve, seront donc améliorés et rapprochés par elle. Cela est encore vrai. Cependant, l'union est toujours le résultat d'un effort et d'une vigilance, c'est une conquête toujours, même quand l'épreuve commune nous aide à l'obtenir. Je vous dirai donc

comment nous devons la préparer à mon avis, et comment elle sera parfaite.

Je voudrais d'abord que les braves gens missent toutes leurs préférences politiques à l'arrière-plan. Vous avez les vôtres; j'ai les miennes; il est possible qu'elles ne concordent pas : mais que cela importe peu, en vérité! Le danger qui nous menace et qui doit nous trouver unis est d'un autre ordre : c'est le danger de l'irréligion qui ruinerait l'âme de la France; c'est le danger de l'anarchie qui ruinerait tout le reste, et c'est un danger pressant, immédiat, qui nous enveloppe. Tout notre effort et l'effort de nous tous doit être contre lui. Nos préférences politiques, chacun de nous doit les considérer comme un simple goût, comme un jeu pour le temps de la paix, non qu'elles soient en elles-mêmes si peu de chose, mais il faut les traiter comme négligeables, parce qu'elles sont sans objet dans cette grande lutte engagée, parce qu'il s'agit d'un intérêt infiniment supérieur à elles toutes, parce que nous devons oublier tout l'humain de nos opinions, pour n'en garder que le divin.

Je souhaiterais aussi que, dans chaque paroisse, il y eût au moins une association de braves gens. Quelle sorte d'association, demanderez-vous? déclarée ou non déclarée? agricole, scolaire ou de prévoyance? On choisira. Association pour agir, c'est évident, mais association avant tout pour réunir,

pour permettre aux hommes de bonne volonté de se connaître mieux, de s'estimer mieux, de s'étonner d'être si nombreux, pour leur apprendre à n'avoir plus peur, à donner un avis, à s'y tenir, à vouloir ensemble et fortement. La meilleure est sans doute l'association scolaire des pères de famille pour la création et l'entretien de l'école libre et des œuvres annexes : elle groupe les hommes dans un but de premier ordre, pour la défense d'une liberté qui les touche, et elle les groupe autour de leur curé; elle ranime la vie paroissiale, et il faut se souvenir que c'est en renouvelant l'activité de la vie paroissiale, de la cellule religieuse primitive, que les catholiques de Belgique et d'Allemagne ont résisté victorieusement à une oppression qui n'était ni moins perfide, ni moins savante que celle qui sévit en France. Réunissez partout et fréquemment les meilleurs citoyens de nos communes rurales et urbaines; rappelez-leur qu'il est urgent et glorieux d'être braves, qu'il est inutile d'être lâche à moitié ; mettez-les en demeure de se compromettre, ils en prendront l'habitude; l'esprit d'initiative et de hardiesse les pénétrera peu à peu; même si vous leur demandez des sacrifices d'argent, vous serez compris et suivi.

J'en ai fait l'expérience. J'ai vu se fonder une association scolaire de pères de famille, dans un pays resté religieux, sans doute, mais travaillé comme tous les autres, déjà attaqué par la propa-

gande irréligieuse. Les circonstances n'étaient pas favorables. L'école des sœurs était fermée depuis deux ans quand le curé avait commencé de relever une école libre de filles. En outre, le curé avait assumé tout seul, à l'origine, les dépenses de la fondation, et il fallait faire comprendre aux habitants que les vrais intéressés, c'est-à-dire eux-mêmes, devaient soutenir, de leurs souscriptions, l'école religieuse. On commença par choisir quelques hommes qui comprirent admirablement ce qu'on demandait d'eux. Une circulaire fut alors répandue dans la paroisse, et une assemblée convoquée. Le minimum de cotisation était de un franc. Et les organisateurs pensaient que beaucoup de pères et de mères de famille, gagnant laborieusement leur vie, confirmeraient la réputation de stricte économie que la campagne s'est faite dans la littérature française. Ils comptaient sans la foi; ils comptaient sans la noblesse que le souci de l'avenir d'un enfant met encore, Dieu merci, dans l'âme de beaucoup de parents. Quand le jour de l'assemblée arriva, soixante-dix personnes s'inscrivirent, du premier coup, sur les registres, et il n'y eut que les pauvres qui donnèrent un franc : les métayers, les ouvriers, les marchands du bourg donnaient deux francs, trois francs, cinq francs, dix francs par an, et deux retraités de la charrue, deux des hommes les plus considérés de la paroisse, deux

paysans de la grande race, droits et solides comme des chênes, corps et âme, avaient donné vingt francs, les deux plus beaux louis que j'aie jamais vus.

Est-ce tout, et suffit-il, pour assurer l'union des braves gens, qu'ils fassent taire leurs dissentiments politiques et qu'ils s'efforcent de créer partout des associations pour la défense de leur cause? Non, il faut encore que tous les cœurs s'élargissent, et que les chrétiens ne se montrent pas seulement exemplaires dans leur vie, mais bienveillants, accueillants, fraternels. Répudions ces polémiques entre honnêtes gens qui encombrent trop souvent les journaux, et qui sont inutiles, quand elles ne sont pas scandaleuses; rappelons-nous que les tempéraments sont heureusement différents, et qu'il y a des uniformes variés dans toutes les bonnes armées; que les journalistes, les correspondants bénévoles ou malévoles qui s'acharnent contre les écarts ou les maladresses de langage d'un brave homme, d'un voisin, d'un allié, d'un franc tireur, laissent passer, pendant ce temps, l'occasion de combattre les ennemis véritables, qui se moquent avec raison; qu'il y a un juge suprême de la doctrine, et que, s'il est permis d'indiquer un sentiment sur la conduite d'un frère d'armes, c'est une détestable pratique de l'occire à moitié, sous prétexte qu'il ne sait pas se battre à notre manière. Gardons-nous, avec le même soin, d'entrer dans ce

que j'appellerais les ligues de haine contre les personnes. Nous ne devons pas aimer l'erreur, c'est entendu, mais nous devons aimer la bonne foi, nous devons plaindre la malheureuse condition d'innombrables hommes, qui ne sont irréligieux que parce que la vérité n'a point eu de place dans leur éducation, et n'a dans leur vie que de bien étroites entrées; nous devons aller plus loin et donner notre affection et notre estime, sincèrement, largement, aux hommes qui, sans partager notre foi, réprouvent les persécutions dont elle est l'objet, et, quel que soit notre dissentiment sur d'autres points, je dis que l'entente sur celui-là doit être la maîtresse et la règle de nos relations avec eux. Point de ligue de haine, mais des alliances sans équivoque. Nous devons par exemple remercier les protestants véritablement religieux, ceux qui se souviennent, dans cette crise de paganisme renaissant, que c'est l'idée même de Dieu, l'idée commune, l'idée « réunissante » qui est attaquée, et nous devons nous réjouir de ce qu'un danger commun et la générosité d'un esprit religieux nous donnent ici, comme aides, plusieurs de nos « frères séparés ». Ce ne sont là que des exemples. Il importe de donner son adhésion et son concours à tout ce qui est noble et fraternel, de ne pas s'abstenir parce que les promoteurs d'une œuvre ne nous plaisent pas, si l'œuvre est en harmonie avec la justice et avec la charité; il faut se souvenir que bien des

blessures et bien des haines ont été causées par l'absence ou le défaut d'ampleur d'un coup de chapeau, par les myopies volontaires, par l'omission d'un mot cordial dit dans l'occasion quotidienne, dans la rue, dans les affaires, dans une lettre. Les chrétiens doivent être les plus aimables des hommes. Souvenez-vous que la classe la moins favorisée, par notre législation et par nos mœurs, est celle des employés et des patrons du petit commerce. Une femme du monde qui ira soigner des miséreux dans les quartiers excentriques, et qui montera cent marches pour visiter une pauvresse, n'aura pas un remerciement, une prévenance, un sourire pour la vendeuse qui lui vend un ruban ; de même, un homme excellent suivra l'usage fâcheux qui fait qu'on ne salue pas son bottier, ou son tailleur, ou son chapelier. Que de fois je l'ai vu, ce geste du fournisseur, qui sait ou qui croit qu'il ne sera pas salué, et qui tourne la tête, quand il aperçoit un client sur le trottoir, et qui fait semblant de ne pas l'avoir aperçu ! Vous direz peut-être que ce sont là de petites choses, et peu importantes à relever dans un vaste sujet comme celui que je traite, et dans un pressant péril comme celui que nous courons ? Je suis d'un avis tout contraire. Ce sont des choses importantes, puisque la bonté est en cause, et ce ne sont point des attitudes du moment, mais des habitudes à prendre, et qui sont des réparations nécessaires,

des coutumes à établir, ou plutôt le retour aux traditions chrétiennes qui ont fait si longtemps, chez nous, dans les vrais siècles croyants, l'harmonie française.

Tout cela, tout ce qui doit se faire pour fortifier l'union entre les honnêtes gens, est difficile à pratiquer avec constance. L'union sociale, comme l'union dans la famille, est à base de sacrifice et d'oubli de soi. Or, on ne s'oublie qu'en pensant à un autre. Et c'est bien ce que j'entends. Et c'est pourquoi je vous dirai que le plus sûr moyen d'obtenir la parfaite union entre catholiques d'une part, entre eux et les meilleurs de nos concitoyens non catholiques d'autre part, c'est d'augmenter en nous la pratique religieuse. L'amour de Dieu est le garant de tous les autres. Il est la grande source de fraternité, et la mesure des forces morales d'un pays. Un écrivain de haute valeur, mieux que personne informé dès qu'il s'agit de politique générale et des conflits qui agitent le monde, M. Melchior de Vogüé, vient de résumer les impressions que lui a laissées sa dernière visite en Allemagne. Il a séjourné dans les grandes villes du nord, dans les grands ports surtout, et il constate le prodigieux développement, la prospérité, la marche assurée et confiante des Allemands, et il écrit : « Le Français qui passe le Rhin est frappé par l'affluence des hommes aux églises, par leur participation effective

aux rites du culte ». Plus loin, il revient sur la même pensée, et laisse deviner qu'il voit, dans la force morale que donne la foi religieuse, le secret des victoires passées et celui de la cohésion et de la force principale de l'Empire : « La force qui nous avait domptés, répète-t-il à vingt ans de distance, ce n'était pas la ceinture des bouches d'acier et le poids des régiments : c'était l'âme supérieure faite de toutes ces âmes trempées dans la foi divine et nationale, fermement persuadée que, derrière ses canons, son Dieu marchait pour elle près de son vieux roi ». Traversez une frontière de cette Allemagne. Si vous parcourez la Hollande voisine, vous y trouverez une minorité catholique puissante et respectée parce qu'elle est dévouée, agissante, pratiquante. Si vous revenez par la Belgique pour rentrer en France, vous verrez une majorité catholique unie de la même manière, préoccupée du bien du peuple, du bien du corps et du bien de l'âme, et l'on vous dira que dans ce petit pays, si riche et si vivant, dix mille ouvriers s'en vont d'eux-mêmes, chaque année, faire une retraite fermée, afin que la foi ni le courage ne faiblissent en eux. Messieurs, voilà les exemples et les preuves. Nous n'avons qu'à suivre. Quand un grand nombre d'hommes dans les villes de France, quand un groupe compact d'hommes dans les campagnes, affirmeront en public leur foi commune et participeront aux mêmes sacrements,

la persécution reculera, parce qu'elle aura devant elle une force qu'elle n'émiettera pas et qu'elle ne vaincra pas.

Ce devoir d'union est le premier qui s'impose à nous, le plus nécessaire à l'heure présente. Le second c'est d'affirmer, en toute occasion, non pas certaines vérités, celles qui nous plaisent ou celles qui plaisent, mais toute la vérité, et de conformer ses actes aux doctrines qu'on professe; c'est, si vous aimez mieux, de rendre à la vérité le double témoignage, celui des mots et celui des actes.

Nous avons devant nous deux espèces de Français, les uns qui nous comprendront et peuvent revenir à nous, les autres qui nous comprendront et continueront de nous combattre.

Une partie notable du peuple de France, surtout dans les campagnes et dans certaines provinces, est moins hostile à l'idée religieuse qu'elle n'est indifférente, ou plus exactement ignorante, ignorante de ce que nous pensons, ignorante de ce que nous voulons, ignorante de ce qu'elle veut elle-même, du sens véritable des événements qui se passent sous ses yeux et de beaucoup de formules qu'elle répète.

Je me souviens d'avoir assisté récemment à un défilé de pacifistes. Ils étaient quelques centaines, formant des groupes plus ou moins denses, derrière des bannières sur lesquelles on lisait « Guerre à la

guerre » ou bien « Si tu tires l'épée, tu périras par l'épée ». Ils se faisaient Pères de l'Église et interprétaient les textes sacrés, vous le voyez, pour les besoins de leur utopie. Un orateur du parti se tenait sur le bord du trottoir, et cherchait à expliquer sa théorie à deux ouvriers jardiniers qui avaient surtout l'air effrayé de sa volubilité. Voyant qu'il ne les persuadait pas, il roula des yeux terribles et dit très haut :

— Ce que nous demandons, c'est la justice internationale !

La formule parut profonde aux deux auditeurs qui hochèrent la tête en silence. Ils ne réfléchirent point assurément que tout le monde, depuis le commencement du monde, demande ou prétend désirer que la justice règne entre les nations, et que c'est faute de l'obtenir par la persuasion que les peuples essaient de l'imposer par la force, par la guerre. L'orateur n'expliquait rien du tout ; les auditeurs ne comprenaient pas grand'chose : il y avait entre eux des mots sonores et pipeurs, et rien de plus.

Je veux donner un autre exemple de cet état d'esprit, et je l'emprunte aussi à la vie réelle et très récente. Un de mes amis, officier de cavalerie, faisait des manœuvres dans un département du centre, où se cultivent avec succès le radicalisme, le socialisme, l'anarchisme, toutes les opinions qu'on a bien tort d'appeler avancées, puisqu'elles se résu-

ment dans l'invitation du serpent qui tenta Ève : « Vous serez comme des dieux ». Donc, mon ami, obligé de repasser avec son détachement de cavaliers dans un bourg où déjà le colonel était passé, et avait été fort mal reçu, prit l'initiative d'écrire au maire, homme très farouche, disait-on, une lettre conçue à peu près en ces termes : « Monsieur le maire, vous n'êtes point obligé de donner des billets de logement à mes hommes en manœuvre, parce que c'est une charge que les habitants de X... ont déjà supportée. Cependant la température est assez rigoureuse; si mes cavaliers ne sont pas logés de bonne volonté par vos administrés, je serai forcé, à mon grand regret, de les faire cantonner, la nuit, en dehors du bourg. Je suis sûr que je ne me trompe pas en m'adressant à votre patriotisme et à votre bon cœur. » Le lendemain, quand le détachement arriva, tous les logements étaient prêts, la soupe était trempée pour le cavalier, la botte de foin tirée du grenier pour le cheval. L'officier s'en alla aussitôt remercier le maire, l'invita à dîner, et quand vint l'heure du petit toast final, dans la salle d'auberge, le dialogue suivant s'engagea, entre le représentant de l'armée française et le magistrat municipal.

— Monsieur le maire on vous calomniait, en vous représentant comme un ennemi de l'armée.

— Je vais vous dire, monsieur, je suis socialo.

— Vraiment!

— Je suis révolo!

— Vous croyez?

— Je suis antimilitariste!

— S'ils étaient tous comme vous!

— Enfin, monsieur l'officier, je suis pour les nations sœurs, voilà mon opinion! A présent, trinquons ensemble.

L'officier répondit en riant qu'il était, lui aussi, pour les nations sœurs, mais qu'il y avait des sœurs peu aimables, qu'il y en avait même d'insupportables, et d'agressives, et qu'il fallait pouvoir les mettre à la raison.

Au petit jour, quand les soldats partirent, le maire était debout près de la dernière maison du bourg, et ce socialo-révolo-antimilitariste et partisan des nations sœurs, saluait l'officier qui défilait en tête de ses cavaliers.

Il y a, en France, beaucoup de ces gens qui ont l'esprit trompé et le cœur intact. Il y a, surtout parmi les ouvriers, des générosités, des élans, des forces de sacrifice mal dirigées, mal employées, mais que j'admire avec une émotion toute pleine de tristesse et d'espoir, quand je lis les récits de certaines grèves ou de certaines réunions publiques. Je me dis que ces hommes, qui se dévouent pour une idée fausse bien souvent, ont en eux toute l'étoffe d'un grand chrétien, et qu'il ne leur manque que la

lumière. Les chefs de la révolution les emploient à construire un bagne, mais eux, les travailleurs, ils s'imaginent encore que c'est une cathédrale. Le jour où ils verront la vérité, beaucoup l'aimeront avec enthousiasme. Masse incrédule, toute pleine d'adorateurs futurs! Les ennemis les plus avisés de l'idée chrétienne se doutent bien que ce ne sont point là des chimères. Ils craignent les brusques retours de ce peuple égaré. L'un d'eux, dans la discussion du projet de séparation devant la Chambre, disait en substance : « Prenez garde, il faudrait peu de chose, moins que vous ne croyez, pour les ramener aux pratiques de la foi ». Et au Sénat, dans la discussion du même projet, le 23 novembre dernier, M. Clemenceau exprimait la crainte que les catholiques n'eussent bientôt en France l'organisation, — et il pensait, sans le dire, la puissance, — que les catholiques ont en Belgique.

A côté des égarés, il y a, en moins grand nombre, les sectaires véritables, ceux qui sont délibérément anti-chrétiens. La plupart le sont même intelligemment, ce qui les différencie d'avec les libres penseurs des générations précédentes. M. Édouard Rod, dans son dernier roman *L'Indocile*, a marqué cette différence et défini cette force révolutionnaire.

« Leur armée est nombreuse, organisée, solide : ses moindres soldats ont conscience de sa force; des chefs habiles la commandent, tacticiens formés sur

les champs mêmes de ses manœuvres : le scrutin, le parlement, le congrès, les grèves. Ils ne sont plus des grotesques ni des ratés : savants à manier les armes de la lutte sociale, ils ont des programmes définis, des idées nettes, une intelligence alerte, richement outillée, s'appuient sur un fonds spécieux d'histoire et de doctrine,.. adaptent avec précision leurs moyens à leurs fins, mesurent les obstacles dressés devant eux, connaissent les points faibles de la citadelle ennemie, dont ils conduisent le siège avec une rigueur implacable. Homais ne recueillait que des adhésions effarées... Ceux-ci, ayant mis dans leur jeu les magistrats et les gendarmes, sans compter les instituteurs, les préfets, les ministres, développent sans encombre leur propagande, usent pour l'étendre de tous les moyens qui vont de la peur à la persuasion, recrutent leurs bataillons dans tous les rangs sociaux... Et ces phalanges composites, où se combinent tant de passions et d'espérances, dont l'unité se défait et se refait sans cesse, s'avancent, peut-être très vite, à la conquête du monde, où leur oppression remplacera toutes les autres tyrannies. »

Le tableau est parfaitement juste.

Quel langage tiendrons-nous aux uns et aux autres; comment ferons-nous pour convaincre la masse hésitante et pour maintenir, vis-à-vis de la haine, l'honneur d'une doctrine en laquelle se trouve

l'unique solution de nos agitations? Messieurs, il n'y a qu'une méthode qui soit digne d'elle, qui soit digne de nous, et qui réponde au besoin immense de sincérité et de logique qui travaille les esprits : il faut dire la vérité entière et la vivre entièrement aussi. Quelle force auront les chrétiens, quand ils n'auront pas peur d'être ce qu'ils sont! Leur doctrine est la plus belle qui soit, la plus raisonnable, la plus humaine parce qu'elle est divine, la seule qui explique le monde et qui puisse y mettre la paix. Sachons ne pas la diminuer, ne pas lui substituer nos pauvres vues particulières, nos illusions, nos petitesses. Et, par exemple, n'accordons point une préférence au clergé séculier ou au clergé régulier, élevant l'un et rabaissant l'autre, mais soutenons l'un et l'autre, parce qu'ils ont chacun leur mission nécessaire, et qu'on n'attaque jamais l'un de ces deux grands organismes, ainsi que nous l'avons vu récemment, sans que l'autre en souffre aussitôt. Défendons nos religieux et religieuses exilés, en leur envoyant, si nous le pouvons, nos enfants à élever, ce qui sera, pour ceux qui souffrent pour la justice, une diminution de l'exil, et ce qui sera, pour nous, une exquise manière d'apprendre à l'étranger à estimer les catholiques de France. Ayons de même l'intelligence de la charité, ou, pour user d'une expression plus juste, l'intelligence de l'aumône. Dans les jours d'une

extrême gravité que nous traversons, que nul ne songe désormais à bâtir une église, à élever une statue, même à un saint, à offrir à son curé un ornement, encore moins à enrichir une ville ou une académie : que toute la pensée, toute la générosité des catholiques, et, je peux ajouter, des Français soucieux de sauver ce pays, se concentre sur les écoles et sur les journaux. Le mal fait à l'esprit public est incalculable; là est la grande misère du temps présent, là est le grand danger : là doit aller la charité intelligente.

De même encore, dans le langage écrit ou parlé, n'employons pas les formules équivoques ou peureuses, les formules qui cachent ou qui voilent la vérité. Ne disons pas, avec la littérature romanesque, avec les journaux, avec les orateurs révolutionnaires, ne disons pas « mysticisme » quand il faut dire religion; ne disons pas « l'au-delà » quand il faut dire le paradis. Parlons de la liberté, parce que nous y avons droit; mais parlons aussi d'autorité et de respect, parce que c'est la notion attaquée par l'orgueil, et indispensable dans toute société. Ne laissons pas parler de la haine des classes, qui est l'unique et affreux programme de tout un parti, sans proclamer le principe contraire de l'amour des hommes les uns pour les autres. Laissons aux politiciens l'emphase des fausses fraternités électorales, mais parlons le langage et agissons dans le sens

des fraternités effectives. Commençons à publier, à expliquer, à développer le programme social de ce gouvernement de l'avenir, dont nous ne savons pas quelle sera la forme, mais qui sera socialement chrétien. Ne laissons à personne le droit de prétendre que nous sommes satisfaits et encore moins effrayés par le commencement d'organisation que les lois accordent aux ouvriers, mais rappelons, au contraire, que ce sont des catholiques qui ont réclamé, les premiers, l'organisation corporative, plus de liberté dans le contrat de Travail, plus de protection pour l'ouvrier, la femme et l'apprenti. Disons qu'aujourd'hui, le droit ridiculement restreint et réglementé des syndicats, des sociétés de secours mutuels, des associations, en matière de propriété, est bien loin de celui que nous réclamons. Disons que dans ces questions sociales, pourvu que la justice le permette et que la foi soit sauvegardée, les chrétiens ont naturellement, plus que personne, toutes les audaces du cœur. Nous n'avons pas à pleurer : nous avons à confesser nos croyances, à redoubler de générosité, de franchise, d'affection pour ceux qui souffrent près de nous, et de joie en même temps dans nos cœurs méconnus.

Enfin, messieurs, nous avons encore une autre affirmation à faire, dans la mêlée sociale, et elle pourrait prendre place au milieu de celles que je viens d'énumérer, mais elle est de telle importance

que nous devons en faire mention à part, et qu'elle me paraît être comme une troisième condition de la victoire. J'ai dit que nous devions être unis ; que nous devions proclamer toute la vérité chrétienne dans tous les domaines ; et je dis maintenant qu'il faut réapprendre au peuple qu'il a une âme.

Quelqu'un, un jour, m'a rappelé à moi-même cette vérité, d'une façon bien saisissante.

J'avais connu, dans mon enfance, et continué de voir, de temps en temps, un prêtre qui avait une physionomie bien à part. Ses origines l'expliquaient tout entier. Sa mère avait vécu sous la Révolution de 1793. C'était alors l'humble et jeune domestique d'un vieux curé qui n'avait pas prêté serment à la Constitution civile du clergé, et qui, traqué, obligé de changer de maison tous les mois, ou même plus souvent, décidé quand même à ne point interrompre son ministère, vivait sous la menace perpétuelle de la fusillade ou de l'échafaud. Cette fille était une vaillante, et, comme beaucoup de femmes dans le même temps, elle eût pu donner à beaucoup d'hommes une leçon de courage. Chaque matin, quand le vieux curé, déguisé en homme du peuple, partait pour aller dire sa messe en cachette dans un faubourg, tantôt à l'ouest, tantôt au sud ou au nord de la ville, il donnait le bras à cette servante qui se faisait passer pour sa fille, et qui, l'accompagnant, s'offrait aux mêmes périls. Quand elle se

maria, après la révolution passée, elle épousa un soldat de l'empereur, un homme qui avait parcouru l'Europe sans connaître de défaite, et qui en avait gardé une habitude étonnante d'autorité, de volonté et de rudesse. De ce mariage naquit celui que j'eus comme professeur, puis comme ami. Il était d'une sévérité excessive; il marchait comme s'il allait se battre; il avait des cheveux frisés, tout gris, que le vent soufflait, et, comme il allait toujours tête nue, je me souviens que ses cheveux en mouvement, projetés en arrière, me faisaient penser à des flammes qui auraient perdu leurs couleurs, en gardant leur ondulation. On le redoutait. En de très rares occasions, quelques-uns l'avaient trouvé d'une sensibilité exquise. Je ne l'ai jamais entendu prononcer un discours, et cependant c'est un sermon de lui que je veux rappeler, le plus court qui ait peut-être été prononcé, mais non pas le moins éloquent. Mon rude et vieil ami était depuis longtemps retiré du professorat. Il était devenu indulgent, il était tout cassé, et au premier de ces signes, non moins qu'au second, on reconnaissait qu'il allait bientôt mourir. Ses cheveux voltigeaient toujours autour de sa tête nue, et il avait le même regard tout droit, très clair, qui se fixait sur vos yeux quand il vous abordait, et qui ne les quittait plus. Jamais, dans les rencontres trop rares qui nous furent ménagées, il ne m'avait parlé de mes livres,

ou des livres des autres, ou d'autre chose que de mon passé d'écolier. La dernière fois que je le vis, il allait me dépasser; il m'arrêta, me regarda bien en face, et, après une bonne poignée de main, où je sentais ce cœur tout vibrant, il me dit avec une gravité que je n'oublierai jamais :

— Vous écrivez toujours?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Vos livres sont lus, n'est-ce pas?

— Oui.

Et alors, avec une passion, dont sa voix fut toute changée :

— Ah! les âmes! mon bon ami, les âmes!

Et brusquement il me quitta.

Je ne le revis jamais, mais le conseil qu'il me donnait ainsi, sous cette forme si discrète et si forte, m'est demeuré toujours présent.

Messieurs, c'est là le grand crime des sectaires, d'avoir diminué et enlaidi l'enfant, le mariage, l'avenir, le travail, toute la vie, en niant l'âme. C'est la faiblesse, et j'ajoute c'est le germe de mort certain du socialisme, d'oublier l'instinct profond de l'homme et de limiter son horizon à la terre. Il mourra de l'ennui, du dégoût et de la colère des hommes qu'il aura trompés. Voyez comme la joie a disparu d'au milieu de nous. On ne chante plus nulle part, ni dans les villes, ni dans les campagnes, à moins que ce ne soient des chansons de

révolte et de sang. La disparition de la joie saine, de la joie pleine et calme est une des plus graves accusations que notre temps puisse formuler contre ceux qui le mènent, car elle en renferme beaucoup d'autres. Si la France n'est plus gaie, c'est que le principe vital a été blessé en elle, c'est qu'on a méprisé, affaibli, désenchanté l'âme qu'elle avait noble et charmante, c'est qu'on l'a détournée de sa voie, de son idéal, de son Dieu, pour ne plus lui donner, à elle qui a connu toutes les hauteurs, que le rêve d'un peu plus de pain à manger, d'un peu plus de vin à boire, d'une pension à toucher, de l'anéantissement final dans la mort. Comment voulez-vous qu'elle se reconnaisse elle-même dans cette déchéance de l'idéal ancien? Comment voulez-vous qu'elle chante? Comment voulez-vous qu'elle ne cherche pas autre chose? Comment voulez-vous qu'elle ne revienne pas un jour?

Messieurs, vous êtes des élargisseurs de rêves, des déployeurs d'ailes. Vos adversaires ne veulent la justice que pour les biens du corps, et ils la poursuivent sans s'inquiéter de l'injustice des moyens, ni du cri des âmes qui ont soif de survivre et qui veulent la justice au delà de la vie. Mais vous, vous êtes les seuls miséricordieux; vous avez le devoir de justice qui ne vous permet pas de retenir pour vous le bien d'autrui; vous avez la charité qui vous incline vers toute souffrance, même méritée et qui

vous ordonne de la secourir, et enfin, contre les maux que nul ne pourra vaincre, contre la méchanceté impunie, contre l'usure de la vie, contre la souffrance morale, contre la mort, vous avez la certitude de la justice réparatrice et vengeresse de Dieu. Comme vous êtes forts, vous qui avez tout cela! Comme vous pouvez librement, utilement, glorieusement proclamer votre foi! Comme elle est réattendue dans ces masses dont les mots sonores de la révolution laisseront le cœur vide et désespéré! Allez à ce monde. Enhardissez-vous! Les âmes pleurent dans la nuit, et je suis sûr que quelqu'un les entend et va les ramener à lui. Elles montent, sans le savoir, jusqu'au ciel, les pauvres voix qui se plaignent. Un de mes amis ayant fait une ascension en ballon, à onze heures du soir, je lui demandais ce qui l'avait le plus fortement impressionné. Est-ce le départ quand le ballon s'élève? Non. Est-ce la ville, avec ses lumières dont les lignes se fondent et deviennent comme de la poudre d'or et comme un peu de voie lactée? Non. Qu'est-ce donc?

— C'est la rapidité avec laquelle le bruit de la terre diminue et s'efface. A quatre cents mètres, on n'entend presque plus le bruit des voix, des chevaux, des chemins de fer roulant sur les rails; à sept cents mètres, le silence est absolu, et l'oreille ne perçoit plus qu'une chanson, qui monte peut-être jusqu'aux étoiles.

— Laquelle?

— La chanson des grillons cachés dans l'herbe.

Messieurs, n'est-ce pas là un symbole, et n'est-ce pas aussi la voix des pauvres gens qui remplit seule la nuit céleste, et qui monte jusqu'en haut, vers quelqu'un qui a pitié, et qui peut faire justice à ceux dont les âmes affaiblies crient dans l'inquiétude et dans le trouble d'en bas?

Je suis persuadé qu'un jour, que les plus jeunes d'entre vous verront sûrement, — après quelles épreuves et quelles horreurs, nul ne le sait, — une ère réparatrice se lèvera. Je suis persuadé qu'ils assisteront à une merveille : la reconstitution de la France chrétienne. Elle est préparée. On pourrait dire qu'elle est commencée, comme la fleur est commencée dans le germe que la terre garde encore, mais qui pousse déjà. Elle est dans le cœur de ces prêtres qui, dans presque tous les diocèses, ont envoyé à leurs évêques l'assurance toute simple d'un dévouement absolu ; elle est dans le sacrifice accepté par tant de religieux et de religieuses expulsés, expropriés, séparés de leurs enfants adoptifs et cruellement rejetés au monde; elle est dans la désillusion, qui deviendra un jour universelle, de beaucoup d'hommes instruits qui ont cru quelque temps aux promesses de la Révolution, et qui n'y croient plus; elle est dans l'honnêteté, dans la droiture, dans la foi de tant de familles paysannes, ou-

vrières, bourgeoises, qui ont résisté à tant de causes de corruption et de scepticisme, et qui savent qu'elles peuvent avoir à souffrir encore, mais que Dieu ne demande que pour donner. Cette fermeté n'a rien de théâtral, elle est silencieuse, et c'est pour cela qu'elle ne sera pas vaine. Bien des hommes plus autorisés que moi l'ont annoncée, cette résurrection de la France. Après Léon XIII, Pie X n'a pas cessé de la prédire. Des hommes politiques de partis différents y ont fait allusion, les uns pour la craindre, les autres pour la saluer. J'ai cité les paroles de M. Clemenceau. M. le comte de Mun, dans le *Figaro* du 23 octobre dernier, écrivait, à propos de la guerre religieuse ouverte chez nous :

« Justement parce qu'il s'agit d'une lutte contre les idées fondamentales de notre race, et non d'une simple évolution politique, c'est à elle qu'appartiendra la victoire définitive. On ne vient pas à bout de l'instinct d'une nation. »

Et un vieux parlementaire, M. Émile Ollivier, quelques jours plus tôt, dans un autre journal, s'écriait :

« Comme autrefois, il y a sur notre sol deux peuples, un peuple de conquérants qui impose et qui jouit, un peuple de conquis qui paie et souffre. De quelque côté qu'on regarde, le cœur se serre. On entend comme le bruit menaçant d'une barbarie qui s'avance. Grand Dieu, la France s'affaisse, descend,

s'enfonce insensiblement : étends ton bras où nous périssons ! Il l'étendra, ce bras protecteur.

» La France s'est relevée d'abaissements qui paraissaient bien plus irrémédiables. Elle a l'habitude du Calvaire ; elle a reçu le privilège divin des larmes et du martyre. C'est le signe de sa prédestination, car, chaque fois, elle ressuscite au troisième jour. Elle ressuscitera encore.

» On la reverra, notre France indestructible, brillante d'un nouvel éclat de jeunesse, de vaillance et de force, et elle rendra au monde la joie et la lumière de l'Idéal ! »

LES POÈTES[1]

Messieurs, — j'ai presque envie de dire : messeigneurs les poètes, — lorsque je faisais mon droit, comme tout le monde, comme tout le monde aussi je faisais des vers. C'était au lendemain de la guerre, et j'étonnerai peut-être les plus jeunes d'entre vous, en disant que le printemps était aussi doux qu'à présent, le quartier latin aussi exempt de mélancolie, la première entrevue avec un éditeur aussi déconcertante. Il n'y avait qu'une chose différente, une chose de plus : un grand souvenir cruel, qui mettait par moment toutes les âmes en commun. Mais la vie de chaque jour ressemblait assez à celle que nous vivons, et la plupart de ceux qui se promenaient, n'ayant pas de songe dans l'esprit, regardaient devant eux, ou autour d'eux. Moi je songeais souvent, comme vous, comme tous ceux qui riment. Et un matin que j'allais, les yeux levés vers les arbres

1. Discours prononcé à la matinée organisée par la *Revue des poètes*, à la Sorbonne, le 18 février 1906

du Luxembourg, et avec une lenteur excessive et délicieuse, vers l'école de droit, une jeune femme passa, et dit, me désignant :

— Tiens, Gaston, regarde, regarde : un poète!

Elle disait cela en riant, avec une nuance de surprise et de commisération, comme elle aurait pu dire quelques années plus tard :

— Regarde, Gaston, le pauvre pêcheur de Puvis de Chavannes! Quel bonheur que tu n'aies pas cet état-là !

Et je compris ainsi, mieux que je ne l'avais fait encore, que le monde est plein de préjugés à l'endroit des poètes. C'est une vieille injustice. En cherchant comment elle s'est formée, on découvrirait d'anciennes histoires de misère, de chute des feuilles et d'hôpital ; la persuasion que le poète est toujours, comme au temps des trouvères, un errant, sans lendemain assuré, et, ce qui est plus grave, sans aptitude à parvenir : « Quoi, mon fils, vous voulez être poète? Vous ne ferez pas cette peine à votre mère et à moi? Soyez notaire; soyez avoué; soyez, si vous le désirez, conseiller de préfecture : mais poète jamais! » Peut-être découvrirait-on encore, dans cette légende du pauvre poète, quelque chose de l'effarement que font éprouver à l'opinion moyenne les inventeurs, les alpinistes, les hommes qui montent en ballon, les mystiques, et généralement tous ceux qui vont au delà des barrières, là où

il y a des précipices, des abîmes, du silence et de l'inconnu.

Que ce soit là une vue superficielle, vous le savez mieux que personne.

Messieurs, les poètes sont des riches, puisqu'ils ont le rêve que les autres n'ont pas. Leur sensibilité plus parfaite exalte et multiplie pour eux la peine et aussi la joie de la vie. Ils jouissent de la beauté du monde, comme si la terre leur appartenait, et même beaucoup plus; ils jouissent du passé comme s'il pouvait renaître, et de l'avenir comme s'il était déjà venu. Tout cela n'est-ce pas mieux que la fortune, puisque c'est plus que la fortune ne saurait donner?

Messieurs, les poètes sont jeunes, d'une jeunesse qui a sur l'autre l'avantage de ne pas finir et de se connaître elle-même. Disons, si vous l'aimez mieux, qu'ils ne vieillissent jamais tout à fait. Ils blanchissent, ils se rident, ils marchent peut-être d'un pas plus lourd; qu'importe, s'ils échappent aux deux causes qui désenchantent la vie : je veux dire le mépris de l'homme et la rancune de ce qu'on a souffert? Lisez les œuvres dernières d'un Hugo, d'un Lamartine, et dites si l'illusion est morte; si la longueur de la route a épuisé la confiance du départ; si les années ont eu raison de la jeunesse qui espère, qui projette, qui magnifie toute chose?

Messieurs, les poètes sont puissants. Ils maintiennent l'Idéal. Ils empêchent, selon leur pouvoir,

le monde de succomber sous le poids de la force, de la richesse et de l'ennui. Quand un pays a beaucoup souffert, il lui arrive de se passionner pour l'œuvre d'un poète qui le console : voyez le bon Bornier avec sa *Fille de Roland*; quand le peuple est un peu consolé, il commence à regarder l'univers à travers les sonnets de Hérédia et à rire avec *Cyrano*. L'œuvre du poète, s'il a compris sa mission, est pleine d'énergie, de santé, de principes d'action, d'histoire future. Les profanes n'y voient qu'un amusement de l'oreille et de l'esprit. Comme ils se trompent! Les votes de nos deux Chambres n'ont presque jamais autant d'importance qu'un sonnet bien pensé.

Messieurs, les poètes sont les premiers ouvriers de la langue française. Presque tous nos prosateurs, entre dix-huit et vingt-cinq ans, ont rimé des contes, des élégies, des odes, peut-être une tragédie. Et c'est là, dans ce difficile travail du vers français, qu'ils ont appris, s'ils étaient nés pour l'apprendre, à choisir le substantif et le verbe, à en connaître l'humeur, le rythme, le poids, les affinités, les antipathies; c'est là qu'ils ont mesuré le danger de l'épithète vague ou impropre; là qu'ils ont découvert peut-être, après beaucoup de recherches, que le grand art n'était qu'un perpétuel acheminement vers la simplicité. Leur éducation poétique a été pour eux infiniment précieuse. Quant aux écrivains demeurés fidèles, comme vous, messieurs, à la

forme rimée, leur influence sur la prose française, pour être moins directe, n'est ni moins certaine ni moins forte.

Car j'ignore si les recueils de poésie ont de nombreux acheteurs. Mais une chose dont je suis sûr, c'est que les poètes sont très lus, et qu'on les aime, et que plus d'un lecteur, le jour où le facteur apporte la revue orange, ou jaune, ou verte, ou lilas, s'empresse de couper d'abord les feuillets où sont imprimées vos œuvres. Je n'ai aucune autorité de critique, messieurs, je ne suis qu'un ami déjà ancien de ceux qui furent vos maîtres, de vos frères aînés et de vous-mêmes. Laissez-moi vous dire simplement par quelles impressions successives j'ai passé.

J'ai d'abord connu l'école de Leconte de Lisle, et certes je lui ai dû de belles joies, mais j'admirais par l'imagination, et mon cœur n'était pas pris comme il aurait voulu l'être; je sentais cette poésie magnifique et distante; je croyais me trouver dans un musée de sculptures, parmi de belles formes en marbre, en bronze, en porphyre, choses durables et dures. Puis j'ai été séduit par l'intime tendresse qui anime l'œuvre de Verlaine et de ses disciples. Royaume du vent, royaume de brume, royaume du doute, où ni les yeux ni les pieds ne sont sûrs de la terre qu'ils parcourent, où l'on s'avance dans l'enchantement de la musique, où les paroles ne sont souvent que des notes. Quelquefois des mots clairs,

pénétrants, des mots aigus, chantés par une voix juste, s'enfonçaient jusqu'au profond de mon cœur, et je reconnaissais bien qu'elle était près de moi, la chère poésie humaine, avec son vol d'inquiétude et d'espoir. Mais je ne faisais que l'entendre. Je ne la voyais pas, et toujours j'aurais voulu la voir, et c'est l'absence de son visage qui rendait obscures pour moi quelques-unes des paroles qu'elle chantait cependant toutes avec un charme non pareil. Aujourd'hui, messieurs, cette obscurité se dissipe. La poésie, chez les jeunes maîtres actuels, a pris plus de fermeté, une vie plus complète, plus réelle, plus touchante. C'est bien l'incomparable musicienne de tout à l'heure, mais nous la voyons venir à nous, et à mesure qu'elle s'approche, nous comprenons mieux tout ce qu'elle dit. Elle cherche, elle va rencontrer tant d'âmes incertaines, troublées, nobles pourtant mais déshabituées d'entendre son langage. Je ne crois pas me tromper, en disant que l'œuvre des poètes nouveaux ressaisira bientôt l'esprit de la foule. Je ne nommerai pas ceux dont je parle; ils sont nombreux; plusieurs sont ici même. Qu'ils soient bien persuadés que leur effort n'est pas vain; qu'une ardente sympathie les entoure; qu'une espérance, venue de leurs livres, nous tient tous attentifs et déjà reconnaissants.

Soyez donc fiers, messieurs, de l'admirable mission qui est la vôtre, vous déjà illustres, vous qui

débutez, et qui cherchez encore votre manière et le titre du premier livre que vous signerez. Aimez la poésie, la vôtre je n'ai pas besoin de vous le recommander, celle des autres, celle qui est dans les livres emprisonnée et vivante, celle qui est errante par le monde. Plusieurs de vos confrères de la prose ne nous parlent que de haine : chantez-nous la chanson d'amour. Quelques-uns prédisent la fin de la France, chantez-nous la chanson où l'on espère. Emmenez nos esprits avec vous, et donnez-leur un peu de beauté et un peu de lumière de plus. Montez jusqu'au ciel si vous pouvez; si vous ne pouvez pas, montez jusqu'aux nuages. Tirez-nous hors de notre misère quotidienne. Faites comme le grand Mistral, qui est la gloire des poètes d'hier et d'aujourd'hui. Il savait que les hommes, au temps de sa jeunesse déjà, étaient agités et soucieux, et il écrivit pour eux, *Mireille*, *Calendal*, *Les Iles d'or*, et le reste. A présent qu'il est devenu vieux, sachant que les hommes ont besoin du même réconfort, il leur raconte l'histoire de sa mère belle, et de son père, paysan et seigneur aux pieds nus dans un mas de Provence, qui vannait son blé en appelant le vent du Rhône : « Viens, mignon », disait-il, et le vent venait. Et nous tous, nous lisons ces choses. Et tant qu'il y aura des Français, ils comprendront la leçon, et ils viendront boire aux sources claires de ce poète de génie.

DISCOURS
POUR L'HOPITAL SAINT-JOSEPH[1]

Les œuvres de la charité chrétienne ont toujours été miraculeuses, et, s'il y a du plus ou du moins dans le miracle, je dirais volontiers qu'elles sont aujourd'hui plus miraculeuses que jamais. Elles n'ont point autant de revenus assurés qu'elles ont de dépenses certaines, et elles ne font pas faillite; elles sont précaires et elles durent; elles comptent sur le lendemain comme sur un ami dont elles ignorent seulement le visage; elles prennent le hasard pour un banquier; avec elles toute la prudence humaine est en déroute, la peur qui nous est naturelle a toujours tort, et le mérite de leur venir en aide passe mystérieusement d'un inconnu à un inconnu, et d'une génération à une autre.

Il y a longtemps qu'il en est ainsi, il y a dix-neuf cents ans, car je suis bien persuadé que les saintes

1. Discours prononcé à l'assemblée générale des bienfaiteurs de l'hôpital, le 19 mars 1906.

femmes qui suivirent le Christ jusqu'au Calvaire avaient déjà visité des pauvres, soigné des malades, quêté et veillé pour eux, et que c'étaient leurs œuvres d'infirmières et d'aumonières qui avaient fait grandir leur courage bien au-dessus de celui des hommes. Elles furent héroïques parce qu'elles avaient été miséricordieuses. Les pauvres durent être bien étonnés, quand ils les virent pour la première fois entrer chez eux, et qu'ils crurent comprendre que la pauvreté avait des amies. Ils s'émerveillèrent d'une douceur nouvelle qu'ils supposaient faite pour eux seuls, et qui était née pour le monde entier et pour les siècles. Il y avait quelque chose d'attendri dans le regard qui se posait sur eux, dans la voix qui leur parlait, dans les mains qui touchaient une plaie, dans le bonjour et dans l'adieu. Ces pauvres ne se doutaient pas qu'une femme et un enfant avaient transformé la terre. Ils prirent vite l'habitude de ne plus être méprisés de tous, ils ne s'étonnèrent plus. Et, après eux, le monde infini de la souffrance comprit peu à peu que l'horreur qu'il inspirait était vaincue.

On vit se multiplier de prodigieuses vocations. Des jeunes filles se détournaient de l'amour humain; elles en recherchaient un autre qui rendait leurs yeux plus graves et les illuminait parfois d'un reflet dont personne ne découvrait la flamme. Ces créatures d'élite quittaient les champs où la vie est saine, quittaient la ville où elle est variée, pour

s'enfermer dans des hôpitaux, respirer l'air vicié, choisir les travaux et les soins les plus répugnants, s'attacher au voisinage de la douleur, et garder cependant, mieux que leurs amies mariées, la joie et la paix dont il y avait autour d'elles si peu de causes apparentes. Ceux qui les regardaient passer ne pouvaient s'empêcher de répéter tout bas : « *Ave, gratia plena* ».

Je parcourais, ces jours derniers, le troisième volume de l'*Histoire de la Charité* par Léon Lallemand. Il raconte ce qui a trait au moyen âge, et on peut y lire mille détails qui montrent, dans la charité pour les malades et les pauvres, la plus forte des parentés entre ce temps-là et le nôtre. Que de guerres, que de violences, que de famines, que de divisions politiques dans toute l'Europe, aux XIe, XIIe, XIIIe et XIVe siècles! Mais que de tendres inventions, quelle noblesse dans le dévouement, quelle délicatesse dans le sacrifice, quelle fraternité, plus certaine que celles que nous proclamons chaque jour, et que c'est une absurde histoire, que celle qui nous représente ces temps lointains comme barbares parce qu'on s'y battait, comme si le cœur des hommes qui se battent mal était pitoyable et doux! La science de donner, celle qui n'a jamais eu qu'un seul maître dans l'histoire, était répandue à travers tous les rangs du peuple, et c'est là l'espèce d'éducation intégrale dont l'humanité profi-

tera toujours le plus; des gens de toutes conditions, nobles, marchands, banquiers, jurisconsultes, hommes d'étude ou de guerre « se donnaient eux et leurs biens » selon l'admirable formule, à l'hôpital qu'ils voulaient fonder. Des refuges immenses s'élevaient, maisons-Dieu, Hôtels-Dieu comme on disait. On s'ingéniait à guérir, à améliorer, à consoler. La médecine et la pharmacie faisaient de leur mieux, comme à présent, pour aider la nature qui veut vivre. L'hygiène n'était point aussi ignorée que notre suffisance se plaît à l'affirmer. On préconisait déjà l'isolement des malades, on faisait bouillir les eaux douteuses. Les portes des maisons-Dieu s'ouvraient à toute souffrance du corps, quelle que fût la croyance de l'âme, et, comme s'expriment les textes, à « tous malades langoureux couchant au lit ». Il suffisait qu'ils portassent « l'enseigne de pauvreté et de misère ». Une fois admis, ils étaient soignés du mieux que l'on pouvait, nourris avec plus de délicatesse que la prieure et que la sœur ou les frères hospitaliers, pourvus de linge blanc, gardés pendant la nuit, traités enfin, comme les maîtres et les seigneurs du lieu. « Il n'est pas convenable que les maîtres manquent du nécessaire, dit le règlement de l'hospice de Troyes, alors que les serviteurs jouissent du superflu. » Le dimanche, il y avait procession et aspersion d'eau bénite dans les salles, et même, dans quelques hôpitaux fondés en Orient,

à Jérusalem, à Saint-Jean-d'Acre, à Chypre, chaque jour, à la tombée de la nuit, on récitait des litanies d'une beauté émouvante :

« Seigneurs malades, disait-on, priez pour la paix; que Dieu nous la mande du ciel en terre!

» Seigneurs malades, priez pour le fruit de la terre, que Dieu le multiplie!

» Seigneurs malades, priez pour ceux qui les aumônes nous mandent! »

Les règlements sont sévères sur la discipline des sœurs, des serviteurs et des servantes admis dans les hôpitaux. On trouve même, çà et là, des traces de ce scrupule qui n'était probablement, chez nos pères, que la conclusion raisonnée d'une psychologie moins pédante que la nôtre, mais plus défiante ou simplement mieux renseignée. C'est ainsi que l'on voit, en certaines villes, que ni les sœurs ni les servantes des hospices ne doivent être ni trop jeunes ni trop belles. Et cela me rappelle une disposition des anciennes lois qui s'inspirait de la même pensée, et qui permettait de récuser le témoignage d'une jolie femme à la barre du tribunal, toutes les fois du moins que le juge était jeune. N'est-il pas vrai qu'après avoir souri, on éprouve du respect pour cette justice qui se défiait d'elle-même?

Je reviens aux hôpitaux. La continuité de la tradition s'accuse de beaucoup d'autres façons, entre ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Pour en

citer une dernière preuve, je dirai que votre sollicitude pour les malades, mesdames, la charité qui vous fait vous mêler aux religieuses et apporter aux malades le réconfort de votre visite et de vos soins, est de très vieille noblesse. Dans la plupart des hospices, au moyen âge et plus anciennement encore, on voit des chrétiens et surtout des chrétiennes du monde se dévouer aux malades, et vaincre la nature jusqu'à se passionner pour cette œuvre de miséricorde.

De ce côté même je crois que nous sommes aujourd'hui en progrès, ou du moins que, après toute une période de moins ardente charité, les femmes françaises ont retrouvé la belle pitié dévouée de leurs sœurs du moyen âge. Jamais on ne vit plus grand nombre de femmes et de jeunes filles suivre des cours de médecine et de chirurgie élémentaire, prendre des grades qui sont surtout des permissions de dévouement. Depuis vingt ans, la vocation d'infirmière a débordé la vie religieuse, et s'est répandue, parmi les familles du monde. Par là, nous reprenons la tradition des plus beaux siècles, et nous la développons.

Vous la continuez encore par la générosité de vos aumônes. C'est une de ces merveilles dont je parlais tout à l'heure, que le budget de l'hôpital Saint-Joseph. Chaque année, il faut quatre cent mille francs pour le soin des malades, leur nourri-

ture, les remèdes, les impôts, les réparations et le reste. L'hôpital n'en a pas le quart d'assuré par des fondations, mais il trouve chaque année la somme entière, grâce à la charité parisienne. Chaque année, sans qu'on sache d'avance à quelle date précise, ni comment, ni par quelles fractions, ni par quelles mains cette grosse somme sera apportée aux pauvres souffrants, plus de trois cent mille francs sont donnés à cette grande œuvre, et lui permettent de continuer de vivre et de faire vivre ceux qui, sans elle, couraient à la mort prochaine. Aumône émouvante, rançon de bien des omissions, de bien des fautes, de bien des luxes, remerciements quelquefois, supplications souverainement fortes d'âmes en peine, ou témoignage simplement d'une pitié tendre et d'une foi véritable.

Il n'y a pas d'espoir que cette dépense diminue. Il ne faut pas le souhaiter. On peut même souhaiter que des libéralités supplémentaires agrandissent la maison et fondent des services nouveaux. La première fois que j'ai eu l'honneur de rendre visite à madame la supérieure de l'hôpital Saint-Joseph, elle m'a dit : « Nous voudrions bien construire un nouveau pavillon de chirurgie. Tous les jours, nous refusons des malades, il en meurt, faute de secours, et d'autres se désespèrent parce que nous ne pouvons les accueillir. Il nous faudrait une centaine de mille francs pour la construction et pour l'aménage-

ment. Qui donc aura cette pitié? » J'avais répondu : « Madame je ne crois pas pouvoir parler, à l'assemblée générale, de cette création nouvelle. J'aurais peur, en provoquant une semblable libéralité, de nuire aux œuvres qui me semblent les plus nécessaires de toutes, à celles qui guérissent les esprits. »

Voilà ce que j'ai répondu. Ai-je eu raison? Non, j'ai eu tort; je me repens, je veux réparer mon erreur, et je dis aujourd'hui : « Plaise à Dieu et à vous, mesdames, que ce pavillon soit bâti prochainement. Il faut le bâtir, pour les malades qui souffrent et qui attendent. Je compte, pour soutenir et mûrir dans vos âmes la pensée que je vous exprime, sur les prières de ceux qui sont morts en attendant, et qui n'ont pas eu le lit d'hôpital qu'il leur fallait avoir. Qu'importe, en effet, que d'autres grands intérêts sollicitent votre charité? Ils auront la même réponse favorable. C'est l'heure de donner, parce que c'est l'heure de souffrir. Par sa gravité, par ses angoisses, par ses lueurs de salut, par les perspectives qu'il ouvre sur les ruines qui nous menacent et par delà, sur les lendemains plus heureux que nous pouvons mériter, notre temps pousse aux grandes largesses de dévouement les âmes qui réfléchissent. On nie le droit à la richesse : affermissez-les en donnant. On refuse aux riches le nom de classe dirigeante, et peut-être l'ont-ils assez médiocrement porté : montrez que certains d'entre eux, tout au moins, ont une autre conception

de la fortune que la Révolution jalouse, et qu'ils savent donner, quand elle n'a que la passion de prendre. Mêlez votre aumône à toutes les autres affirmations de la foi, qui rappellent d'un bout de la France à l'autre, à ceux qui l'avaient oublié, que le baptême ne s'efface pas des fronts, et que l'image de la croix se retrouve sous la rouille de l'infime et divine monnaie que nous sommes. Qui sait à quels nobles blessés de la guerre ou du martyre, les hôpitaux fourniront asile demain? Donnez pour diminuer le nombre des autres sacrifices qui seront demandés à ce pays de France, et qui seront le prix de la résurrection. Les malades pour lesquels vous bâtirez ce pavillon nouveau ne réciteront pas, le dimanche, les litanies de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'usage s'en étant perdu, mais les heures de souffrance sont de lentes litanies, elles sont des prières, elles rachètent ceux qui les vivent, et leurs voisins, et le monde, et elles disent, comme les « seigneurs malades » d'autrefois : « Que Dieu nous mande la paix, du ciel en terre ! »

FIN

TABLE

UN PEINTRE ÉCRIVAIN : FROMENTIN 1
LES PERSONNAGES DE ROMAN 39
LE ROMAN POPULAIRE 77
LA PROVINCE DANS LE ROMAN. 113
LES LECTEURS DE ROMAN 141
L'ÂME ALSACIENNE. 165
LE RÔLE SOCIAL DE LA JEUNESSE. 191
LES LOGEMENTS OUVRIERS. 207
LES COMPAGNES DE LA VIE. 217
LA VOCATION D'INFIRMIÈRE 249
A DES ÉTUDIANTS. 263
DISCOURS AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL DE ROME. 271
L'HEURE QUI SONNE 281
A DES OUVRIERS CATHOLIQUES. 289
LA SUITE DES OBERLÉ 297
LES BRAVES GENS 305
LES POÈTES 341
DISCOURS POUR L'HÔPITAL SAINT-JOSEPH. 349

646 06. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 7 06

BINDING SECT. NOV 16 1970

PQ
2193
B3A16
190-

Bazin, René
Questions littéraires et sociales

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY